Tome deuxième N° 4. 1928

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

(*PARTIE MÉDICALE*)

Sur les transformations des pulsions particulièrement dans l'érotisme anal [1]

Par S. FREUD.

(*Traduit de l'allemand par Ed. Pichon et H. Hoesli.*)

Guidé par les observations psychanalytiques, j'ai émis, il y a quelques années, l'hypothèse que, quand un même sujet était à la fois *soigneux, parcimonieux* et *têtu,* la rencontre de ces trois traits de caractère indiquait un renforcement de la composante érotico-anale dans sa constitution psychique. Ces modes de réaction particulièrement chers au moi du sujet se développeraient, au cours de l'évolution de celui-ci, par consommation de l'érotisme anal.

Je ne tenais, à cette époque, qu'à faire connaître une relation réellement établie cliniquement ; sa justification théorique m'importait peu.

Que l'avarice, la méticulosité et l'obstination aient toutes trois leurs sources instinctives dans l'érotisme anal — ou, pour m'exprimer plus prudemment et plus complètement, qu'elles tirent des éléments importants de cet érotisme —,

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 14 mai 1928.

c'est une conception qui a été partout admise, osé-je croire. Les cas auxquels l'association de ces trois traits de caractère conféraient un aspect particulier (formant le « caractère anal ») n'étaient que des exemples extrêmes qui laissaient deviner, même à une observation superficielle, la relation ci-dessus indiquée.

Quelques années plus tard, ayant acquis une expérience analytique particulièrement instructive, je pus inférer, d'abondantes impressions cliniques, la donnée suivante : il faut admettre dans l'évolution de la libido humaine une *organisation prégénitale* précédant la phase de la primauté génitale ; et dans cette organisation prégénitale, le sadisme et l'érotisme anal jouent les premiers rôles.

Il était dès lors impossible de ne pas se demander ce que devenaient les pulsions érotico-anales, après que la réalisation de l'organisation génitale définitive les avait privées de leur rôle dans la vie sexuelle ? Continuaient-elles à exister comme telles, mais refoulées ; s'éteignaient-elles par sublimation, ou par consommation sous forme de traits de caractère; ou bien étaient-elles admises dans la nouvelle organisation sexuelle, à primauté génitale ? A vrai dire aucune de ces éventualités ne doit probablement enclore à elle seule la destinée de l'érotisme anal ; la question sera donc mieux posée comme suit : dans quelle mesure et de quelle façon les différentes conjonctures décident-elles des destinées de cet érotisme anal, dont les sources organiques ne peuvent pas être taries par l'avènement de l'organisation génitale ?

On pourrait croire qu'il ne manque pas de matériaux pour répondre à ces questions, puisque le processus d'évolution et de transformation dont il s'agit ici a dû s'effectuer chez tous les sujets que l'on a à psychanalyser. Mais ces matériaux sont si obscurs, le grand nombre et la relative similitude des impressions cliniques recueillies sont si déconcertants qu'aujourd'hui encore je ne puis apporter une solution complète du problème, mais de simples contributions à sa solution.

Je ne me priverai pas, si l'occasion s'en présente, de citer d'autres transformations de pulsions, ne concernant pas l'érotisme anal. Enfin, il est à peine nécessaire d'indiquer que les processus évolutifs que je vais exposer n'ont pu être déce-

lés — ici comme partout ailleurs — que grâce à la *régression* névrotique.

Que les productions de l'inconscient — associations, phantasmes, et symptômes — distinguent mal entre les excréments (argent, cadeaux), l'enfant et le pénis, et remplacent tacitement chacun de ces éléments par l'un des deux autres, voilà une notion qui peut servir de point de départ aux considérations ci-dessous. A la vérité nous nous rendons bien compte qu'en nous exprimant ainsi nous avons tort de transposer dans l'inconscient des dénominations convenant à d'autres domaines de la vie psychique, et que nous nous laissons séduire par la commodité qu'apporte cette comparaison. Redisons donc, sous une forme cette fois irréprochable, que ces éléments sont souvent traités dans l'inconscient comme s'ils s'équivalaient et pouvaient être échangés sans aucun inconvénient.

C'est pour la relation *enfant-pénis* qu'on remarque cela le plus facilement. Dans le langage symbolique du rêve et de la vie quotidienne, ces deux notions peuvent s'exprimer par un symbole commun : tant l'enfant que le pénis s'appelle « das Kleine » (la petite chose) (1). C'est un fait que le langage symbolique se dispense souvent de distinguer entre les sexes. L'expression « la petite chose » se rapportant primitivement au membre viril, a pu être employée ensuite pour désigner les parties génitales de la femme.

En pénétrant plus avant dans les névroses des femmes, il n'est pas rare d'y découvrir, de la part de la malade, le désir refoulé de posséder un pénis à l'instar de l'homme. Ce désir infantile, que nous rangeons, sous la désignation d'*envie du pénis*, dans le complexe de castration, s'est vu réactivé par une infortune accidentelle dans la vie génitale de la malade, cette infortune n'étant d'ailleurs bien souvent elle-même que la conséquence d'une disposition fortement masculine. La régression de la libido fait de ce désir infantile le facteur principal des symptômes névrotiques.

(1) Il nous a été impossible de traduire adéquatement ce passage en français: « *Das Kleine* » signifie proprement *le petit*, mais au neutre. Cette nuance ne peut pas être rendue dans la langue française, qui ne possède pas de neutre, et où les choses ne figurent jamais que sous une image masculine ou féminine. Pour une expression française analogue à celle signalée par M. Freud, cf. : l'expression *le petit frère*, et l'expression enfantine *la petite bête*. (Note des traducteurs.)

Chez d'autres femmes, rien ne témoigne de ce désir d'avoir un pénis ; c'est celui d'avoir un enfant qui s'y substitue. Si ce dernier désir n'est pas réalisé dans la vie, une névrose peut se déclarer. Tout se passe comme si ces femmes avaient compris — ce qui pourtant ne saurait être — que la nature leur eût donné l'enfant en place de cette autre chose qu'il fallait qu'elle leur refusât.

D'autres femmes encore nous apprennent qu'elles ont, dans le cours même de leur enfance, éprouvé successivement les deux désirs : désir du pénis d'abord, désir de l'enfant ensuite.

On ne peut pas douter que des facteurs accidentels de la vie infantile, tels que l'existence ou le manque d'un frère, la naissance d'un autre enfant à un moment propice, ne soient la cause de cette diversité, de sorte que le désir du pénis serait au fond tout de même identique à celui d'avoir un enfant.

Il nous est possible d'indiquer ce que devient le désir infantile d'avoir un pénis quand l'écoulement ultérieur de la vie ne réalise aucune condition pathologique névrosante. Le désir qu'a la fillette du pénis se change chez la femme en désir de l'homme : dans cette transformation, le mâle est accepté comme un accessoire du pénis. Une tendance primitivement dirigée contre la fonction sexuelle féminine devient, par ce détour, favorable à cette fonction même. Une vie amoureuse de type masculin est ainsi permise à la femme, à côté de celle purement féminine issue du narcissime. Or nous avons déjà appris d'autre part que, souvent, l'enfant seul rendait possible le passage de l'amour narcissique à l'amour objectal. L'enfant apparaît là aussi comme équivalent au pénis.

J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de me faire conter des rêves faits par des femmes après leurs premières cohabitations. Or ces rêves décelaient, sans aucun conteste, un désir de garder le pénis qu'elles avaient senti en elles. Ils correspondaient donc, abstraction faite de l'explication libidinale, à une légère régression : l'objet du désir, en effet, n'était plus l'homme : il redevenait le pénis. Rationnellement, le désir que la femme a de l'homme tend certainement à se ramener à celui qu'elle a de l'enfant, car il faut bien qu'elle comprenne tôt ou tard qu'il n'y a pas d'enfant possible sans l'intervention de l'homme. Mais il est plus probable qu'en réalité la femme

désire l'homme indépendamment de son désir de l'enfant, et que quand, pour des raisons bien compréhensibles qui appartiennent à la psychologie du moi, ce désir du mâle se manifeste, le désir archaïque du pénis s'y associe comme un renforcement libidinal inconscient.

L'importance du processus étudié ici réside en ceci qu'il change une partie de la virilité narcissique de la jeune femme en féminité, et la rend de ce fait inoffensive pour la fonction sexuelle féminine.

D'autre part, une portion de l'érotisme de la phase prégénitale peut désormais être utilisée dans la phase de primauté génitale. L'enfant est et reste considéré comme un « loumf » (voir l'analyse du petit Hans), comme quelque chose qui se sépare du corps par le rectum ; une partie de l'investissement libidinal attaché au contenu du rectum peut être étendu ainsi sur l'enfant, sorti du rectum. Un témoignage linguistique de l'identité entre enfant et excréments est conservé dans la locution : « ein Kind schenken » (faire cadeau d'un enfant). Les excréments sont le premier cadeau : c'est une partie de son corps dont le nourrisson ne se sépare que grâce aux encouragements de la personne aimée, et au moyen de laquelle il lui témoigne, même spontanément, sa tendresse : il ne souille en général pas les étrangers. (Noter que des réactions analogues, mais toutefois moins intenses, existent pour l'urine). Dans la défécation, l'enfant est obligé de choisir une première fois entre l'attitude narcissique et l'amour objectal. Ou bien il cède les excréments sans difficulté, les *sacrifie* à l'amour ou bien il les retient pour en tirer des jouissances érotiques, et plus tard pour affirmer sa volonté. L'entêtement, l'obstination ont donc leur origine dans une fixation narcissique à l'érotisme anal.

Il est probable que l'étape suivante de l'intérêt porté aux excréments est celle où ils prennent la signification de *cadeau* et non pas celle d'*or et espèces monnayées*. L'enfant ne connaît pas d'autre argent que celui qu'on lui donne. Il ignore l'argent gagné par le travail, ou hérité. Les excréments étant son premier cadeau, il reporte facilement son intérêt pour ceux-ci sur l'argent, qui lui apparaît comme un cadeau important dans la vie. Si l'on doute de cette interprétation, l'on n'a qu'à consulter son expérience psychanalytique, tant quant

aux cadeaux qu'en qualité de médecin on a pu recevoir des malades, que quant aux tempêtes de transfert qu'on a pu provoquer par les cadeaux qu'éventuellement l'on a offerts à ses malades.

Une partie de cet intérêt pour les excréments est ainsi continuée par l'intérêt pour l'argent ; l'autre partie se change en désir d'avoir un enfant. Une pulsion érotico-anale et une autre génitale (l'envie du pénis) s'associent dans ce désir d'avoir un enfant.

Mais le pénis a encore une signification érotico-anale indépendante de l'intérêt pour l'enfant. La relation entre le pénis et le canal muqueux empli et excité par lui se trouve déjà préfigurée à la phase sadico-anale, phase prégénitale. Le boudin fécal — ou le bâton d'excréments, suivant l'expression d'un malade — est pour ainsi dire le premier pénis ; il excite une muqueuse : celle du rectum. Il y a des personnes chez qui l'érotisme anal est resté fort et intact jusqu'à l'âge prépubéral (dix à douze ans) ; ces personnes nous apprennent que, dès la phase prégénitale, elles constituaient, dans des phantasmes ou des jeux pervers, une organisation analogue à celle de la phase génitale, le pénis et le vagin étant seulement remplacés respectivement par le bâton fécal et le rectum. Chez d'autres — les névrosés obsessionnels —, on peut constater le résultat d'une régression de l'organisation génitale : or, il se manifeste par ce fait que tous les phantasmes conçus primitivement sur le mode génital prennent un caractère anal ; le bâton fécal prend la place du pénis, le rectum celle du vagin.

Quand l'intérêt pour les excréments subit sa diminution normale, l'analogie que nous avons mise en évidence joue de telles sorte que cet intérêt se reporte sur le pénis. Que si les recherches sexuelles amènent ultérieurement le sujet à croire que l'enfant naît du rectum, l'enfant devient l'héritier principal de l'érotisme anal ; mais, en cela comme ailleurs, le pénis aura été le prédécesseur de l'enfant.

Embrasser dès maintenant d'un coup d'œil les diverses relations entre les excréments, le pénis et l'enfant, je suis convaincu que c'est impossible ; je vais essayer de pallier à cette imperfection en représentant graphiquement ces relations, pour pouvoir rediscuter les mêmes données dans un ordre dif-

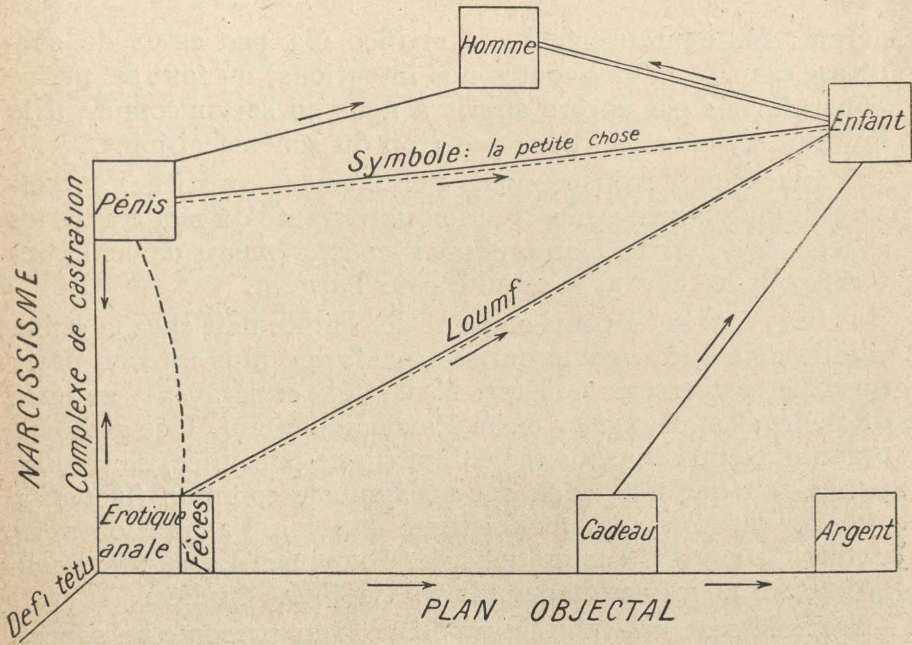
férent. Malheureusement cet artifice n'a pas assez de souplesse pour se plier à toutes nos intentions, ou tout au moins nous n'avons pas encore appris à nous en servir comme il le faudrait. N'exigeons donc pas trop du schéma ci-joint.

Provenu de l'érotisme anal, l'entêtement constitue, au service du narcissisme, une réaction importante du moi contre les exigences d'autrui. L'intérêt pour les excréments devient l'intérêt pour le cadeau, et ensuite pour l'argent.

Avec l'entrée du pénis en ligne de compte naît chez la jeune fille l'envie dudit, envie qui se transforme plus tard en désir du mâle, possesseur de pénis. Mais, déjà auparavant, le désir du pénis s'est changé en désir d'avoir un enfant. Une analogie organique entre le pénis et l'enfant (ligne pointillée) se traduit par le fait que tous deux ont un symbole commun (la *petite chose*). Par voie rationnelle (ligne double), l'aspiration vers l'enfant aboutit à l'aspiration vers l'homme. La signification de cette transformation de pulsion a déjà été étudiée.

Dans le sexe masculin, le problème nous présente un aspect beaucoup plus net. Quand les recherches sexuelles du petit garçon lui font découvrir le manque de pénis chez la femme, il se met à considérer de ce fait le pénis comme quelque chose qui peut se séparer du corps, et qui par conséquent est analogue aux excréments, la première partie de l'organisme à laquelle il ait fallu renoncer. La vieille obstination anale trouve ainsi place dans le complexe de castration dès que celui-ci se constitue. L'analogie organique suivant laquelle, chez la femme, le contenu du rectum représentait par rapport au rectum, dans la phase prégénitale, l'archétype de ce que serait ultérieurement le pénis par rapport au vagin, ne peut pas, ici, entrer en ligne de compte comme motif physiologique réel ; mais cette lacune trouve dans les recherches sexuelles une compensation psychique.

Quand, dans l'entourage d'un sujet, naît un nouvel enfant, les recherches sexuelles du sujet le lui font considérer comme un « loumf ». Il est donc investi d'un puissant intérêt érotico-anal. Le désir d'avoir un enfant reçoit un second renforcement, de même origine, le jour où la vie vient à faire comprendre au sujet que l'enfant peut être considéré comme une preuve d'amour, un cadeau.



Le bâton fécal, le pénis et l'enfant sont tous trois des corps solides qui par leur entrée ou leur sortie excitent un canal muqueux : savoir le rectum, et le vagin, qui, selon l'heureuse expression de M^me^ Lou Andréas-Salomé, lui est pour ainsi dire pris à loyer. L'investigation infantile saisit uniquement que l'enfant prend un chemin qu'elle croit le même que celui du bâton fécal ; elle ne découvre généralement pas la fonction du pénis. Mais il est intéressant de voir qu'une concordance organique réapparaît, après tant de détours, dans le domaine psychique, à titre d'identité inconsciente.

L'Argent et les Névrosés

Par Ch. Odier

I. Partie Clinique
Argent et Homosexualité [1]

Sommaire

Chapitre premier. — *Le cas d'Adrien.*

§ 1. Introduction.

2. Observation d'Adrien.

Chapitre II. — *Le cas de Julien.*

§ 1. Description clinique.

2. Interprétation psychanalytique.
 A. L'excitation sexuelle.
 B. L'emprunt.

3. L'état crépusculaire.

4. Les pulsions perverses.
 A. Les pulsions orales.
 B. Les pulsions anales.

5. Conclusion.

(1) Mémoire reçu par la Rédaction le 22 novembre 1928.

CHAPITRE PREMIER

§ 1. — Introduction.

Les médecins comme le public accordent d'ordinaire une place importante aux soucis ou aux pertes d'argent parmi les facteurs propres à déterminer, aggraver, ou entretenir une maladie nerveuse, une dépression en particulier.

Or, le but de cette petite étude est d'essayer de convaincre les psychiatres, au moyen d'arguments psychanalytiques que le rôle joué par le facteur « argent » est plus apparent que réel.

Il est bien évident, et personne ne songe à le contester, que le manque d'argent surtout s'il survient brusquement, peut déprimer un sujet sensible. Mais, à lui seul, il ne peut créer une névrose, encore moins une psychose. Si la névrose s'établit, ce sera tout au plus *à propos* de soucis d'argent et non *à cause d'eux*. Ils n'en constitueront que l'occasion ou le prétexte et non l'origine ou la condition ; celles-ci résidant d'une part dans une constitution nerveuse innée, d'autre part dans l'activité de certains complexes inconscients acquis, mais acquis en général dans l'enfance, bien avant la formation de toute « notion pécuniaire », c'est-à-dire de toute « aperception » de la valeur ou de la fonction de l'Argent.

J'entrerai d'emblée dans mon sujet en exposant, au cours d'une première partie clinique, deux exemples de ces cas fréquents où le manque d'argent semble jouer, en apparence, un rôle étiologique primordial, et, où cependant l'analyse vient démontrer que ce rôle n'est que « *symbolique* », autrement dit,

tout à fait secondaire, et que le malade lui-même se trompe et contribue à lancer le médecin sur une fausse piste, quand il prétend et affirme, en toute bonne foi d'ailleurs, que ce sont les soucis d'argent qui ont engendré sa maladie.

§ 2. — OBSERVATION D'ADRIEN.

Adrien, jeune homme de 29 ans, devient neurasthénique parce qu'il aime une jeune fille qu'il ne peut épouser. Et il ne peut l'épouser parce qu'elle est riche et qu'il est pauvre. Du moins, c'est ce qu'il prétend. Et c'est en d'interminables plaintes qu'il incrimine cette irrémédiable pauvreté, cette insjuste fatalité comme cause de tous ses maux. On le voit, c'est du pur Octave Feuillet.

Voici les faits. Que cachent-ils maintenant sous leur banalité de feuilleton ? L'investigation psychanalytique va justement nous l'apprendre.

Elle nous révélera deux faits inattendus. C'est qu'en premier lieu le choix de cette jeune fille lui a été dicté, et même imposé, par ses complexes inconscients, et qu'il l'a précisément choisie et en est tombé amoureux *parce qu'un* obstacle insurmontable la séparait à tout jamais de lui et rendait ainsi toute union impossible. C'est en second lieu, que loin de souffrir de sa pauvreté, il y tient inconsciemment par dessus tout, et la cultive avec soin. En effet toutes les démarches qu'il fait pour trouver une place ou gagner sa vie échouent les unes après les autres. Mais il n'est pas conscient des causes réelles de cette déplorable et systématique répétition. Aussi en est-il réduit à invoquer sans cesse sa malchance ou l'égoïste hostilité des hommes. Il finit par s'accommoder, et disons-le, se complaire dans l'oisiveté et la paresse, qu'il justifie d'ailleurs par sa neurasthénie.

Ajoutons qu'il échoue de la même manière dans ses tentatives de se rapprocher de sa riche Dulcinée, laquelle semble-t-il ignore encore l'ardente flamme qui le consume et dont elle est l'innocent objet.

Il a d'ailleurs éprouvé de tout temps une obscure antipathie contre les femmes, dont il s'est toujours éloigné. Il est encore complètement vierge.

Après des mois d'analyse, employés à vaincre de fortes résistances, d'importantes fantaisies et surtout certains rêves très instructifs dont l'interprêtation ne prêtait plus au doute, vinrent au jour. Dans ces dits rêves, il se représente « *qu'il est lui-même une jeune fille riche, très jolie et très intelligente, et qu'elle est courtisée par un jeune homme pauvre. Mais, finalement, elle se refuse toujours et rompt toute relation.*

Je me bornerai ici à quelques indications psychanalytiques sommaires.

Envisageons d'abord les tendances instinctives inconscientes de ce malade, c'est-à-dire les tendances prédominantes du soi. Nous les appellerons féminines-passives (ou masochistes) et leur prédominance est la suite d'une régression due à une forte angoisse de castration ayant complètement empêché le sujet d'atteindre et de réaliser le stade ou l'attitude *génitale,* masculine et active.

D'autre part, la jeune fille riche qui figure dans ses fantaisies, c'est la « femme phallique » et tout au fond, la mère, vis-à-vis de laquelle a persisté un désir passif par excellence : celui d'*être nourri par elle,* d'être soigné, d'être aimé ; celui qu'elle subvienne à tout, qu'elle s'occupe de tout, etc...

Sur cette base, deux réactions se sont construites, toutes deux bien connues des analystes. La première est ancienne, d'origine infantile. Elle a été engendrée par la nécessité de renoncer à cette fixation orale sur la mère à l'époque du sevrage, renoncement rendu plus difficile encore par l'arrivée d'un petit frère pour lequel notre malade éprouva de suite une jalousie et une haine très prononcées. Ce petit rival, en effet, prit sa place, si l'on ose dire, en accaparant le sein, le lait et la tendresse de la mère. Ce renoncement étant devenu trop pénible, il ne restait qu'un moyen de le surmonter et dès lors, de garder malgré tout l'objet, irrémédiablement perdu dans la réalité : celui *d'introjecter la mère,* de s'identifier à elle. Il en résulta un surmoi féminin, un idéal inconscient de féminité, étroitement lié aux pulsions primitives du soi.

La seconde réaction est actuelle et secondaire. Elle est due à la forte angoisse éprouvée par le moi devant ces tendances féminines passives, l'idéal de masculinité de ce dernier étant de plus en plus menacé et blessé par l'idéal inconscient de fé-

minité, lequel impliquait un renoncement à l'exercice de la génitalité productrice, par conséquent un état d'infériorité systématique devant la vie. D'où conflit inévitable, ledit idéal étant directement opposé aux obligations et aux avantages du sexe réel. D'où souffrance croissante aussi.

Au fur et à mesure que prenant de l'âge et devenant homme adulte, il voyait les exigences de la réalité se faire plus pressantes, cette souffrance ou cette tension devait nécessairement chercher à se résoudre d'une manière quelconque, et, pour cela, forcer finalement le sujet à se délivrer de sa féminité, cause de tout le mal.

Mais comment ? C'est là que commence la difficulté, car les pulsions inconscientes, surtout si elles sont perverses, ne se laissent pas écarter ou supprimer de la sorte. Le moi, vis-à-vis d'elles, est impuissant. Elles constituent en effet, chez le névrosé, le seul moyen dont il dispose pour satisfaire sa libido.

En pareille situation cependant, il peut faire intervenir, et il le fait couramment, un mécanisme particulier et fort important : *la projection*. Adrien y recourut lui aussi et projeta de cette manière sa propre féminité sur une jeune fille riche. Par cette extériorisation de toute la situation dans le monde extérieur, elle devint pour lui la mère qu'il avait jadis introjectée, ou intériorisée. Ce mécanisme devait apporter un grand soulagement ainsi qu'un grand plaisir, car il lui permit de retrouver dans la réalité la mère perdue. Dès lors, il aima cette jeune fille comme il avait jadis aimé la mère, tandis que délivré en même temps de sa féminité, il put, ou son moi put s'imaginer, mais à tort, qu'il aimait virilement. D'où chute de l'angoisse déterminée par les tendances perverses et le renoncement à toute virilité et à toute activité qu'elles sous-entendaient,

On voit de quels utiles bénéfices subjectifs et économiques peut être semblable opération névropathique, bien qu'elle soit éminemment inadéquate. En effet, au lieu d'amener la guérison, elle transpose l'attitude névrotique ou dans certains cas psychotique, dans la réalité, et de ce fait l'entretient et la rend même, peut-être, plus dangereuse encore. Impliquant une désadaptation croissante d'avec le réel, elle ramène la dépression

au niveau du moi et entraîne de sa part de nouvelles réactions de défense.

Il est curieux que ce névrosé, qui s'imagine aimer une jeune fille, soit comparable, au point de vue mécanistique au persécuté qui, en projetant d'une même manière sa propre haine sur son persécuteur, s'imagine à son tour que ce dernier le hait. Ce mécanisme, en effet, soulage, mais ne résout rien. Et cela d'autant plus que dans tous les cas pareils à celui d'Adrien, l'objet soi-disant retrouvé dans la réalité n'est qu'une reproduction, qu'un second tirage pour ainsi dire, de la mère, et qu'à ce titre il restera irrémédiablement tabou. Toute pulsion sexuelle à son égard, aussi bien que toute pulsion orale, est totalement inhibée. C'est pourquoi il est, en fait, impossible à notre malade, en dehors de toute question d'argent, de richesse ou de pauvreté, d'aimer et d'épouser aucune jeune fille.

Mais il a « élu » tout de même cette jeune fille riche parce qu'elle comporte pour lui une double fonction symbolique. Elle représente la mère phallique et la mère nourricière. En réalité, elle est plus âgée que lui et dotée de certains traits masculins. Il n'aspire donc, du fait de ses tendances profondes et refoulées, non pas à la conquérir, la dominer et l'entretenir, mais à *être* conquis, soigné, nourri et *entretenu*. Il désire sans cesse qu'elle lui fasse des cadeaux. Il veut recevoir et n'avoir rien à donner. Bref, il l'aime et se comporte en véritable nourrisson. Alors que toute génitalité, toute virilité est exclue de son attitude, il a réalisé sur elle une *fixation régressive orale* typique, entièrement passive.

De telles tendances, on le sait, sont toujours fortement inhibées par la censure. Et cette inhibition ressort clairement dans son comportement vis-à-vis de sa riche Dulcinée. Chaque fois qu'une occasion favorable se présente, qu'un pas pourrait être fait vers la réalisation de son rêve, il est saisi d'angoisse et se dérobe. Il « rationalise » alors cette paralysie, dont il ignore la raison, par une conviction spontanée, érigée *a priori* en dogme : c'est qu'il lui est impossible d'épouser cette jeune fille *parce qu'elle est riche et qu'il est pauvre*. Et cette conviction devient vite obsédante, cependant que son sentiment amoureux augmente de plus en plus, et devient, lui aussi, une

passion obsédante. On reconnaîtra aisément dans cette antithèse un jeu de compensation. Le sentiment amoureux, qui répond à une réaction du moi, était précisément comme donné d'avance, comme prédéterminé par la fantaisie dans laquelle, on l'a vu, il se représentait qu'un jeune homme pauvre, c'est-à-dire *son moi,* courtisait une jeune fille riche, c'est-à-dire *son soi.* A la suite de la projection destinée à transposer tout ce jeu intérieur de tendances antithétiques dans le monde extérieur, le moi prit tout naturellement le rôle de l'amoureux pauvre de la fantaisie, étant donné que ce rôle satisfait son idéal de masculinité. Adrien cherchait aussi à se prouver à lui-même qu'il était un homme, et un homme capable, comme tous les autres, d'aimer une femme et prêt à l'épouser. Cette réaction contribua à soulager énormément les sentiments d'infériorité engendrés par les tendances féminines si blessantes pour le narcissisme masculin. Car il se persuadait de cette manière, qu'en jouissant des avantages de son sexe réel, il en assumait aussi les devoirs. Mais on sait que plus les tendances du moi s'affirment et se renforcent, plus les pulsions du soi réagissent et font valoir leurs exigences inverses, et conséquemment, plus les sentiments de culpabilité augmentent. D'où augmentation corrélative de l'inhibition et de la dépression. Le déplorable cercle vicieux des compensations est fermé.

L'on voit donc, qu'en somme, l'inconscient « tenait toutes les ficelles » de ce roman navrant mais pathologique, en ce sens qu'il imposait à ce malade pseudo-sentimental, d'une part le choix d'une jeune fille qu'il lui fût précisément impossible d'épouser, d'autre part l'obligation absolue d'être et de rester pauvre. L'analyse nous révèle ainsi que cette histoire n'était le fruit que de la satisfaction de désirs pervers refoulés, et point du tout d'une injustice sociale comme le prétendait Adrien.

Nous avons en effet relevé plus haut qu'il était complètement inhibé vis-à-vis de celle qu'il croyait aimer. Mais il n'en a aucune conscience et l'obstacle matériel qu'il invoque sans cesse pour légitimer son attitude négative ne fait, en réalité, que traduire en langage concret l'inhibition psychique, qui pèse toujours sur ces sortes de fixations purement narcis-

siques. Cette jeune fille, c'est donc sa féminité projetée. Or, cette féminité, avant la projection, était intérieurement censurée, et toutes les pulsions homosexuelles qui en émanaient étaient fortement inhibées par le surmoi. Après la projection, l'inhibition persistera naturellement, mais elle sera simplement reportée sur l'objet extérieur.

Cette inhibition se manifeste de façon très claire, dans la question d'argent. Nous savons qu'Adrien est absolument incapable de gagner un sou. Et cette inaptitude, elle aussi, est la conséquence directe de ses complexes en ce sens qu'elle provient de *l'inhibition des pulsions orales*. L'expérience analytique a révélé que d'une façon générale les individus oralement inhibés ne montrent aucune disposition à faire fortune ; et plus encore, qu'ils sont même rebelles au gain. C'est ainsi qu'ils accomplissent toutes sortes « d'actes manqués », qu'ils ratent les occasions, ne s'entendent nullement à réaliser des bénéfices, ou qu'ils s'arrangent à détruire leurs propres succès financiers, quand ils en ont, ou à échouer là où ils pourraient réussir. Et cette attitude, ou cette incapacité, est le résultat d'une transposition symbolique. Pour l'inconscient « gagner » recevoir, prendre, accepter de l'argent, tout cela est synonyme d'absorber, prendre, s'approprier ou s'assimiler par la bouche ; en un mot, de manger ou boire. Le langage populaire qui en cette matière est toujours un précieux indicateur, riche d'affect et de symboles, n'a-t-il pas forgé l'expression : *manger de l'argent, dévorer une fortune, cracher une somme*, etc.

Mais pourquoi ces tendances orales sont-elles, chez Adrien, si fortement inhibées ? Nous allons, avant de nous séparer de lui, en résumer très sommairement les principales raisons. La première, déjà indiquée, fut que ses tendances primitives avaient été très érotisées vis-à-vis de sa mère nourricière, instituée, par là, mère-objet. La seconde, que leur refoulement échoua, et, qu'après lui, le dit objet fut introjecté. A la suite de cette introjection la bouche du sujet lui-même fut érotisée à son tour ; et, du fait de cet investissement narcissique prit la valeur, ou la fonction, d'un organe féminin libidinal, sorte de vagin symbolique, sur lequel se centrèrent les tendances féminines masochistes. Plusieurs rêves mirent au jour la fan-

taisie perverse du coït buccal. Une troisième raison enfin, fut qu'au stade anal-érotique, des éléments sadiques prononcés, vinrent s'adjoindre aux éléments oraux antérieurs et éveiller des désirs d'agression buccale contre la mère ; voire de mordre et de détruire son sein ; ou encore, ce dernier représentant une sorte de pénis, de la châtrer ; ou enfin, de châtrer également le père ou le frère par ce même acte sadique oral. Ces désirs agressifs infantiles sont naturellement transférés aujourd'hui sur la jeune fille qui a pris la place de ces objets familiaux anciens, mais leur transfert ne supprime malheureusement pas leur inhibition, au contraire. C'est pourquoi Adrien est totalement inhibé à l'égard de l'objet de son apparente passion. Dès qu'il tente la moindre réalisation, il n'est poussé vers cette jeune fille, en réalité, que par un complexus refoulé de deux groupes de tendances orales, se rapportant chacun à un niveau régressif différent de l'organisation libidinale infantile, savoir : des tendances « suçatoires » d'une part, sadiques de l'autre (2) (mordre, détruire). Aussitôt, par conséquent, le sur-moi prononce son veto suspensif. Et l'inhibition s'étend, et empiète sur d'autres fonctions orales, même entièrement étrangères à la pulsion primitive, comme par exemple la parole. C'est pourquoi chaque fois qu'Adrien s'est trouvé en présence de sa riche Dulcinée, et malgré son désir intense de lui parler enfin, il fut incapable d'articuler un mot. Car il sentait bien, quoique obscurément, qu'il serait devenu agressif.

Ainsi donc, inconsciemment, il désirait au fond sucer le sein de son adorée, et simultanément le détruire. Nous exprimons ce fait analytiquement en énonçant qu'il avait *fait sur elle une fixation orale complète et exclusive.*

Or, au cours de la névrose, ce sein (ou cette nourriture) de

(2) Cette jeune fille représentait également, à un autre niveau, soit postérieur, de l'organisation libidinale infantile, une sorte de mère phallique dont il voulait détruire l'organe imaginaire (sein phallus, équation très fréquente en pareil cas). Notre malade aussi était tenté, se sentant frustré ou ne disposant plus de l'attribut viril par suite de son très fort complexe de castration, de s'approprier sur le mode oral ce phallus (i. e. l'argent) de toute femme un peu virile (et riche) qu'il rencontrait. Ajoutons qu'il crut être plusieurs fois follement amoureux de riches femmes mariées. Mais nous nous en tiendrons là pour l'instant afin de ne pas compliquer ce premier exposé. C. O.

plus en plus ardemment convoité finit par être symbolisé par l'argent. Telle est la raison pour laquelle Adrien fixa toute sa libido régressive sur cette riche jeune fille dont il voulait sucer (accaparer, s'incorporer) et détruire en même temps la fortune. Il est évident qu'il s'agissait là d'une « sublimation ratée » destinée précisément à échouer, étant donné qu'elle était entièrement érotisée. D'où son inhibition absolue. C'est là un point intéressant que nous ne faisons qu'effleurer en passant, nous proposant d'y revenir plus en détails au chapitre suivant.

Donc, absolument rien de viril, de génital dans cet amour obsédant et névropathique. Tout n'est, en dernière analyse, qu'infantilisme, passivité et féminité. Autant de tendances perverses qui, en fin de compte, s'attachèrent à un symbole capital : l'argent, et dont le malade cherche à se délivrer au moyen d'un acte désespéré et paranoïaque : la projection.

L'on voit ainsi que le rôle de l'argent lui-même, son rôle concret ou matériel dirons-nous, n'était qu'apparent ou imaginatif, et nullement réel. Telle est la première observation analytique que nous voulions rapporter. Elle n'est d'ailleurs que très sommairement esquissée, mais servira, si insuffisante soit-elle, d'introduction pour ainsi dire à la suivante.

CHAPITRE II

2e Observation. Le cas de Julien

§ 1. — DESCRIPTION CLINIQUE.

Voici maintenant un second cas dont l'une des nombreuses particularités cliniques nous intéressera directement ici :

Julien est un homme de 30 ans, jeune marié, sans enfants, qui avant sa cure psychanalytique a été longuement traité par divers médecins pour alcoolisme et dégénérescence. Il s'agit, en réalité, d'une grave névrose à sémeiologie très complexe, mais dont un des symptômes les plus nets illustre d'un nouvel exemple frappant la fonction symbolique de l'argent.

Dès les premières séances de psychanalyse, je pus me rendre compte que cet « alcoolique paresseux » était au fond un grand névrosé présentant en outre certains traits schizophréniques. Citons les symptômes principaux : 1° dépressions circulaires ; anxiété, sentiments d'infériorité et phobie de l'avenir ; blocage de la volonté et de la pensée devant la moindre difficulté, etc... ; 2° N'a jamais été capable de gagner réellement sa vie, malgré un désir obsédant d'argent. 3° *Impuissance* et dégoût sexuel envers sa femme, tout en éprouvant pour elle une admiration sans bornes ; 4° *fugues*.

Ces « fugues » en ville, il les réalise en « état crépusculaire ». Elles ont, pour but apparent, de satisfaire d'invincibles impulsions à la *dipsomanie*. Elles sont, en général, suivies de phases dépressives voisines de la mélancolie. Voici la description que m'en donne le malade, fragments par frag-

ments et non sans une très forte résistance, lors des premières semaines de traitement :

Première version : « C'est le plus souvent le lundi qu'elles me prennent. La veille, le dimanche après-midi, pendant une promenade, ou à la maison... brusquement *l'idée* (de « filer en ville ») me traverse l'esprit... Je lutte plus ou moins longtemps avec elle, puis j'arrive à la mettre de côté... Suit alors une forte dépression, un malaise immédiat et indéfinissable... Je n'en dis mot à personne, surtout pas à ma femme... Et puis je n'y pense plus...

Mais le lundi matin, *quoique ne pensant plus du tout à filer en ville*, j'éprouve l'impulsion irrésistible d'aller emprunter une somme d'argent (sa femme tient les comptes, et avec son consentement s'arrange à ne jamais lui laisser plus de quelques francs sur lui, le plus souvent même rien du tout) ; en général 20 francs au minimum ; plus, naturellement, si je peux... n'importe comment, à n'importe qui. Depuis que j'ai fondé mon « affaire » (3), j'emploie surtout le « truc des acomptes »... Je vais voir un client et lui demande un acompte... c'est ridicule... sans penser au mauvais effet que cela doit produire... Ou bien j'envoie un apprenti toucher une note... Autrefois, j'allais emprunter dans les magasins où mes parents se fournissaient... ou bien aux employés du tram qui les connaissaient... je demandais 20 sous, 40 sous... puis à un ami, puis à un cousin pour rembourser l'ami, etc. J'ai fini par devoir ainsi 300 francs, et ne sachant plus quoi faire, suis tombé dans un désespoir incroyable, et j'ai voulu me suicider... jusqu'à ce qu'enfin j'aie osé l'avouer à mon père (ce dernier malheureusement, ne lui donnait jamais d'argent). Cette question d'argent a été énorme pour moi... j'aurais fait n'importe quoi pour m'en procurer... (pourtant, il n'a jamais volé)... c'était devenu une manie... je me rends compte maintenant que je devais être tout à fait anormal (entre 20 et 25 ans).

Maintenant, il arrive aussi que je ne pense pas à la fugue, mais que par hasard je touche une note ; par exemple qu'un client m'offre de me régler sa facture directement au lieu de la verser à mon compte de chèques (tenu par sa femme). Alors,

(3) Il a, depuis l'analyse, fondé une entreprise qui commence à bien marcher. C. O.

tout de suite *l'idée* germe dans mon esprit... Car dès que j'ai la somme voulue en mains, *ou dès que j'ai de l'argent en poche, l'idée vient, s'installe, grandit* (l'idée de la fugue), *et dès cet instant ne me lâche plus.* Je deviens alors complètement inconscient, comme si je rêvais... plus rien n'existe, ni mon travail, ni ma femme, ni l'angoisse qu'elle se fait, etc.

Dernièrement j'ai essayé, sur votre conseil, de m'analyser à ce moment-là, de lutter,,, mais ça m'a mis dans un état nerveux indescriptible. J'ai tenté de me représenter l'idée de retourner au travail ; mais c'était un supplice... puis ma volonté est tombée et je suis parti... j'ai essayé aussi une autre fois de me représenter la douleur affreuse que j'ai toujours au retour, ma honte, mes remords si forts que je me roule dans mon lit... etc..., mais inutile, il n'y a rien à faire. Dès que l'argent est là, l'idée vient ; et dès que l'idée est là, tout s'atténue, tout devient flou, et il me serait absolument impossible, quoiqu'il arrive, d'y résister. Les autres images ne peuvent pas venir... par exemple ma femme m'attendant seule et pleine d'inquiétude à la maison...

Par contre, joie intense d'avoir cet argent... Je pars. Je pense à mon itinéraire ; je me le représente d'avance, et j'éprouve alors un sentiment violent et délicieux de liberté. (Il se rend alors dans un quartier populaire de la ville, toujours le même. La fugue est très stéréotypée)... et, j'entre dans un petit café... toujours un café modeste, fréquenté par des ouvriers ou des femmes du peuple ; et là, dans un sentiment de bonheur profond, je bois coup sur coup cinq ou dix chopes de bière... plus rarement des grenadines au kirsch... *et alors le soulagement vient.*

Mais généralement, le soulagement ne dure pas, et survient une sorte de dégoût... Alors, je vais dans un second café... puis dans un troisième... puis je « rôde » à gauche et à droite, toujours dans le même quartier dont je ne suis jamais sorti.. jusqu'au moment où subitement, je reviens à moi, je me ressaisis ; et, plein de honte et de tristesse, je rentre chez moi. C'est presque toujours vers 1 ou 2 heures du matin. » (Il s'évade en général à 2 heures de l'après-midi. Lors de sa première fugue, vers 23 ans, au moment où il revint à lui, il n'osa, pris de terreur, rentrer chez ses parents,

de peur de devoir leur avouer son escapade et ses dépenses. En fait, rien ne justifiait pareille crainte. Il était environ minuit, et rien n'eût été plus simple que de rentrer directement. Il avoue même aujourd'hui que, fort probablement, personne ne s'en serait aperçu. Au lieu de cela, il alla errer sur les bords du Rhône jusqu'à 7 heures du matin, en proie à de véritables sanglots et hanté par l'idée du suicide. Quand le jour parut, ne sachant que faire, il alla se réfugier chez une infirmière qui l'avait soigné jadis. Celle-ci n'y comprenant rien, téléphona au père, lequel dut venir le chercher chez elle.)

... Quand je vais demander un acompte à un client, ajoute Julien, je ne pense absolument qu'à la question de savoir s'il me l'accordera ou non, s'il comprendra, ou au contraire me jugera mal... Je me tiens alors des raisonnements et j'arrive à me persuader sincèrement que cet argent m'est utile, et même indispensable, par exemple, pour payer des notes ou des ouvriers... et je me persuade d'autant mieux que je tiens plus à avoir cette somme. A ce moment-là, il n'y a qu'elle qui m'intéresse, uniquement, rien autre... Et je me répète: c'est bien naturel d'avoir à donner des avances à des ouvriers, puisque je les occupe au mois; ou même parfois à la journée... il faut alors bien les payer ce soir. D'ailleurs, ils me réclament si souvent des avances... sûrement X... m'en réclamera une cet après-midi.... Il faudra aussi que je congédie Y... qui ne fait rien de bon... et il faudra bien le régler... etc. C'est ainsi que je me fais « ma suggestion... »; quelquefois elle a moins d'effet, et alors je tremble en empruntant. Mais c'est rare parce que je retourne toujours vers ceux qui ont compris et avec qui ça a bien marché, etc... »

Par conséquent, il est bien exact qu'à partir du dimanche après-midi jusqu'au moment où le lendemain, après avoir été saisi par son obsédante impulsion d'emprunt, il l'a réalisée, et de ce fait est tombé dans une sorte d'ivresse crépusculaire, l'idée de la fugue demeure écartée de la conscience. Cette répression est d'autant plus curieuse que ce n'est évidemment que pour pouvoir faire sa fugue que le malade emprunte une somme. Un second fait plus curieux encore consiste dans la production d'une pareille réaction psycho-mor-

bide, disons d'un si complet bouleversement de l'esprit par *la présence de quelques écus en poche !*

Telle fut la première version que peu à peu, tout au long de nombreuses séances, le malade me donna de ses fugues. Le lecteur sans doute aura été frappé, comme je le fus moi-même, par un phénomène assez curieux. Nous constatons en effet quatre temps successifs dans la psychogénèse de la fugue.

1° Apparition brusque, imposante, mais fugitive de cette idée.

2° Sa brusque disparition.

3° Apparition de l'idée de l'*emprunt* d'argent, laquelle devient rapidement obsédante, puis impulsive et irrésistible alors que l'idée de la fugue continue d'être absente.

4° Réapparition de cette dernière dès que l'argent est en poche.

C'est surtout le troisième temps qui retiendra notre attention.

Abordons maintenant ce que j'appellerai la deuxième version de la fugue, que le malade me livra, peu à peu, après avoir vaincu une forte résistance : celle qu'il éprouvait à avouer son onanisme. Cet aveu se fit en deux temps : 1°) onanisme prépubéral ancien ; 2°) onanisme actuel. Il fut suivi de l'exhumation d'un matériel surabondant, se rapportant à l'enfance, et surtout à la sexualité pubérale et infantile. Et ce n'est qu'après cette « grosse vidée », comme il disait, que notre soi-disant dipsomane en vint alors à se rendre de mieux en mieux compte de ce qui se passait réellement au cours de ses fugues, et à en saisir clairement le vrai motif. Mais, ce n'est que peu à peu que celles-ci purent être entièrement reconstituées. Pendant une longue phase du traitement, en effet, il n'arrive à se rappeler les faits que jusqu'à cinq ou six heures du soir; mais à partir de ce moment, tous ses souvenirs s'éteignent, c'est le « blanc » complet. Puis quelques lueurs fragmentaires viennent éclairer ses actes vespéraux. Il se retrouve tout à coup à onze heures, dans telle ou telle rue, n'ayant plus que cinq francs sur lui ; puis il reperd de nouveau le fil jusqu'à sa rentrée chez lui, etc... Lors d'une nouvelle phase, il se rappelle tout jusqu'à neuf heures. De neuf

à minuit par contre, lacune persistante. Cette dernière lacune finalement s'efface bientôt. Exemple, en somme, intéressant d'une *amnésie* causée par une résistance, et qui disparaît progressivement, sous nos yeux, au fur et à mesure de la chute simultanée de la censure inconsciente. Voici le résumé d'une fugue typique, dans sa deuxième version :

« Contrairement à ce que je vous ai dit, je dois reconnaître que depuis mon mariage (4) les désirs sexuels ont persisté dans mes fugues... et même à un degré très violent. Et si j'ingurgite quatre ou cinq chopes de suite, parfois jusqu'à dix, c'est pour pouvoir les satisfaire. Car de sang-froid je ne le pourrai pas... Je quitte alors le café, et je me mets à « chasser »... J'inspecte la rue, je regarde certaines femmes, toujours des femmes du peuple, des ouvrières, femmes de ménage, lessiveuses, un peu mûres, aux hanches larges, etc... Puis je commence à en suivre une ; puis je l'abandonne pour une autre. Souvent aussi, j'inspecte les fenêtres, et si j'y vois une femme, je lui fais un signe... Parfois, j'en aborde une dans le café, et je lui paye à boire... Puis, je m'en tiens là. laisse un gros pourboire sur la table, et je m'en vais... dans un autre café où je recommence la même manœuvre... »

Depuis quelque temps, en outre, toute une série de « manies bizarres », qu'il réalise au cours de ses interminables allées et venues dans ce quartier populaire, lui sont devenues conscientes, alors que jusqu'ici, il ne s'en était jamais rendu compte. En voici quelques-unes :

« Rencontrant une bande de gamins qui s'amusent ou voyant de jeunes couples qui me semblent suspects, je m'arrête, prends une attitude raide et importante, me compose un visage sévère et je leur crie en les fixant : « Qu'est-ce que vous faites ici ! Ce n'est pas permis ! Voulez-vous bien filer !

(4) Durant de longues fiançailles, il avait pris peu à peu l'habitude de filer dans le même quartier et d'y chercher des femmes « pour se détendre ». Antérieurement encore, c'est là en effet qu'une femme un beau jour, lui avait fait signe de sa fenêtre. Il monta... et y perdit sa virginité. Impression formidable. Dès lors c'est toujours dans ce quartier qu'il retournera automatiquement. Mais, il est encore conscient et puissant, et pas encore dipsomane. Car ce n'est qu'à partir de son mariage, par contre, qu'il deviendra impuissant et qu'il fera ses fugues, tout en affirmant sans cesse à sa femme que pendant ses « moments d'alcoolisme » tous ses désirs sexuels tombent complètement. C. O.

Allez, hop ! A cette heure-là vous devriez être à la maison ! etc... »

Ce premier trait est d'autant plus caractéristique, que, dans la vie ordinaire, notre malade est un timide, un inhibé, qui n'a jamais pu, ou seulement à la suite d'un grand effort, regarder une femme, ou même n'importe qui en face ni lui adresser la parole. Il écoute et baisse les yeux. En voici un second qui nous intéressera davantage :

« J'ai une tendance invincible à jeter mon argent loin... et je le fais toujours au moyen de pourboires exagérés, ou absurdes ; ou encore de cadeaux. Par exemple, ayant remarqué un type quelconque dans le café, ouvrier, musicien-ambulant, mendiant, etc... je dis au garçon : « Tenez, portez-lui ça ». (2 francs). Ou bien : « C'est moi qui paye pour ce monsieur-là » (tel consommateur inconnu dont le compte s'élève parfois assez haut). Aux garçons eux-mêmes ou aux sommelières, je distribue régulièrement de gros pourboires tout à fait disproportionnés. Dans la rue, je donne de fortes aumônes à gauche et à droite... L'autre jour, je vois une pauvre femme marchander une orange à une revendeuse. Alors je m'arrête, et fixant celle-ci dans les yeux, lui ordonne d'un ton sec : « Donnez-lui pour 2 francs d'oranges ! »... Le plus curieux est que je donne toujours ces ordres sur le même ton impératif et sec, par des phrases courtes, mêmes cassantes..., autoritaires... »

Tout à l'heure, nous venons de voir son impulsion à jouer le rôle d'un « gendarme ». Maintenant, c'est véritablement à un « officier » qu'il s'identifie. Comme il le dit lui-même ce sont des « ordres » qu'il donne ainsi. Ajoutons que son père était officier dans l'armée française.

« Cependant, il arive un moment où j'arrête ces prodigalités... C'est en général quand il ne me reste plus que 10 francs. Alors, je me remets en chasse... mais il faut toujours que je garde 10 francs environ... Car je suis hanté par l'idée « qu'il se passera quelque chose ». Ce quelque chose qui doit se passer est indéterminé, vague... je ne sais pas exactement quoi... mais ça joue un rôle énorme dans ma tête... c'est ma seule et unique pensée... et c'est lié à l'idée de 10 francs... »

« Si donc il me reste 10 francs, alors il m'arrive d'accoster

une femme... en général je traîne les choses en longueur... et je l'entraîne de cafés en cafés... Le plus souvent je la plaque subitement, n'ayant plus 10 francs... Je reviens à moi, et angoissé, dégoûté, pensant au retour, au lendemain désastreux, je rentre chez moi en pleurant... même en sanglotant..... Mais il m'arrive aussi, quoique cela soit beaucoup plus rare, de la suivre chez elle... Là, je suis en proie au désir violent *d'être* caressé, ou déshabillé... Si elle y consent je me laisse faire, et c'est une immense jouissance..... D'autres fois, je me force à être plus entreprenant, à prendre l'initiative..... Mais alors, au dernier moment, tout-à-coup un affreux dégoût me prend..... Quelquefois même, j'éprouve un dégoût tout de suite, dès mon entrée dans la chambre... alors, je jette 5 francs sur la table, ce qui me soulage énormément..... je me rhabille et m'enfuis, presque comme un voleur..... S'il me reste encore 5 francs, il m'arrive de retourner chez une seconde femme... mais là, même histoire... même dégoût... je paie et je me sauve comme la première fois, sans n'avoir rien fait.

« C'est au fond à cause de cette idée *qu'il doit se passer quelque chose,* qu'il me faut au moins 20 francs pour faire ma fugue... (5). Si j'ai moins il n'y a pas de danger. Mais si je touche plus, je suis perdu. Rien au monde ne m'y ferait renoncer. »

Il ne nous reste plus maintenant qu'à mentionner une dernière réaction qui s'est manifestée sous deux formes : 1°) sous forme de fantaisies en dehors des fugues, 2°) d'*actes* durant celles-ci. Autant dire, en d'autres termes que, pendant l'état crépusculaire, il « agissait » ou réalisait sa fantaisie. La voici en deux mots :

Au moment où il aperçoit une femme ou bien il la devance *pour se faire suivre* ; ou bien, si elle vient à sa rencontre, il enfile une rue latérale ou prend ostensiblement un chemin détourné, désert, absolument certain qu'elle le suivra et finalement l'abordera ; ou bien il entre dans un café, dans l'es-

(5) Il 'agit d'une idée qu'il se passera quelque chose avec une femme, c'est-à-dire au fond un coït normal. Dans ce quartier le prix en usage est de 5 francs environ. Mais nous verrons plus loin quelle autre idée refoulée se cachait sous cette obsession. C. O.

pour qu'elle l'y suivra, et..... Ce désir est toujours accompagné d'un vif affect, dans la règle d'une jouissance anxieuse ; mais naturellement il ne reçoit de satisfaction que bien rarement. Cela le déprime considérablement mais ne l'empêche pas de recommencer. Si d'aventure le truc réussit, alors il se laisse emmener chez elle, et là se montre entièrement passif. Nous verrons plus loin que ce qu'il désire, au fond, ce n'est pas une femme mais un homme.

Il s'agit là, on le voit, d'une typique fantaisie (ou comportement) *féminine passive* s'accompagnant naturellement, dans l'inconscient, du désir, non plus de payer la femme, mais bien d'être payé par elle. Cette fantaisie perverse fut la dernière à sortir, et ce n'est pas sans une vive résistance que le malade finit par l'admettre. Mais une fois convaincu de son désir de s'identifier à la femme (et plus profondément à la mère) ayant reconnu ce trait de masochisme féminin, il en éprouva une grande honte, un sentiment pénible de rabaissement. Cette découverte en effet, comme tout à l'heure chez Adrien, blessa profondément son sentiment de personnalité, son idéal masculin du moi (blessure narcissique). Cette réaction analytique explique suffisamment l'intensité du refoulement de ce comportement et pourquoi, corrélativement, celui-ci était frappé d'une amnésie complète, après le retour à l'état normal. C'est elle, en second lieu, qui ouvrit la voie au transfert.

§ 2. — Interprétation psychanalytique

Tel est, en fin de compte, fidèlement rapporté dans sa version définitive consciente, l'enchaînement des phénomènes psychologiques qui constituait ce syndrome, soi-disant dipsomaniaque, que nous appellerons « fugue crépusculaire névropathique » pour ne prêter à aucune confusion avec les fugues dites épileptiques. L'analyse, en nous en livrant les déterminants inconscients, nous a permis de reconstruire la psychogénèse de ce syndrome périodique et de le ramener à une sorte de déroulement régressif automatiquement réglé, d'un ensemble impressionnant de pulsions du soi, depuis les œdipiennes jusqu'aux orales, en passant par les anales. Nous

ne pouvons pas ici aborder les nombreux problèmes psychiatriques et psychanalytiques que soulève ce cas. Aussi nous bornerons-nous pour l'instant à ne le considérer que sous son angle œdipien, ce qui nous permettra de mettre mieux en relief une fonction symbolique fort intéressante de l'argent à laquelle nous avons fait allusion dans la précédente observation.

Pour que ce syndrome fugal se réalise, se poursuive et s'achève, il fallait nous l'avons vu, que toute une série de conditions nécessaires et constantes fussent remplies. Afin de rendre notre résumé plus clair, nous le diviserons en paragraphes respectivement consacrés à chacune de ces conditions successives.

A. *L'excitation sexuelle*

C'est donc le dimanche après-midi que naît *l'idée* de la fugue. Parmi beaucoup d'autres particularités sexuelles, notre malade possède celle d'être fortement et spécifiquement excité par la femme « habillée », inhibé au contraire par la femme nue. Pour qu'elle ne le repousse pas, il est indispensable qu'elle ait au moins gardé sa chemise ou une culotte. Or l'après-midi du dimanche lui offre justement l'unique occasion de jouir de la compagnie intime de sa femme, celle-ci étant habillée. Le soir, par contre, il devient frigide.

La première condition réside donc dans la production d'une forte excitation sexuelle ; et la haute intensité que peuvent atteindre ces états érotiques chez certains impuissants est un phénomène bien connu. L'idée de la fugue, ainsi, n'est pas du tout primaire ; elle ne naît pas d'elle-même, automatiquement, comme on l'aurait crû en se basant sur les premières descriptions du malade. Elle est au contraire secondaire, engendrée par l'excitation sexuelle, laquelle constitue le « primum movens » de l'enchaînement tout entier.

C'est donc sa femme habillée, qui le dimanche, développe et attise en lui des désirs sexuels. Le dimanche, en effet, est un jour particulièrement favorable, car alors Julien, délivré de l'obligation de travailler qu'il subit péniblement pendant la semaine, recherche une compensation. Il tend à se dédom-

mager de l'effort d'activité morale et sociale par des satisfactions libidinales. Mais nous montrerons au fur et à mesure de cet exposé comment celles-ci, en réalité, ne sont nullement génitales ni hétéro-sexuelles et pourquoi elles ne peuvent pas l'être. D'autre part l'effort qu'il doit soutenir pour travailler démontre que le travail chez lui, loin d'être harmonieusement érotisé par les pulsions masculines actives, se heurte, au contraire, à de fortes résistances. En d'autres termes, il ne peut travailler qu'en proie à un conflit intérieur. Toutes ses tendances profondes, en effet, sont éminemment *passives*. C'est pourquoi le dimanche, jour passif par excellence, tend à les déclencher.

Nous verrons plus loin le motif pour lequel le surmoi de Julien inhibe entièrement le but de toute pulsion sexuelle masculine. Mais nous pouvons ici déjà expliquer la raison pour laquelle il en défend l'objet. Celui-ci, son épouse en l'occurence, est, en effet, complètement tabou. C'est que son épouse malgré qu'elle excite en lui, je veux dire au niveau du moi, des désirs si pressants, représente pour l'inconscient une « imago maternelle ».

Il existe pour Julien deux types de femmes : celles appartenant à ce que nous nommerons la « série haute » et celles appartenant à la « série basse ». Les unes sont interdites, les autres permises, au point de vue sexuel. Or, cette catégorisation s'est opérée dès la puberté ; et dès cette époque critique, il a adopté envers les femmes de la première catégorie une attitude toute différente qu'envers celles de la seconde. Vis-à-vis des jeunes filles distinguées, inhibition absolue ; tandis que les « dames » de son milieu l'attiraient beaucoup. Mais vis-à-vis de celles-ci, il prenait l'attitude d'un enfant, un peu gâté et très sentimental, qui recherche une affectueuse protection. A l'égard de sa mère, il éprouvait deux sentiments inverses ; une répulsion pendant la semaine, c'est-à-dire aussi longtemps que vêtue de sarreaux, tabliers ou négligés d'intérieur, elle s'occupait du ménage et restait en contact étroit avec les domestiques. En ce qui concerne inversement les domestiques elles-mêmes, les femmes de ménage, les lessiveuses, etc, soit la série basse, son comportement était presque celui d'un jeune satyre. Ces femmes inférieures l'atti-

raient et l'excitaient de façon anormale. C'est donc vers elles que se dirigèrent et sur elles que se fixèrent tous les jeunes instincts sexuels qui montèrent et se développèrent si brusquement en lui.

Pareille dissociation de l'instinct naissant est un phénomène trop connu pour que nous y insistions davantage ici. Il est très fréquent, et les analystes l'envisagent comme l'écho pubéral du complexe œdipien infantile. Il a pour cause le refoulement des pulsions incestueuses et pour but le maintien de l'amour maternel mais d'un amour purement tendre et affectueux, tandis que la sexualité s'écarte de ce premier objet et se dirige vers un type inverse, c'est-à-dire vers la femme inférieure. Or, pendant la semaine, la mère elle-même de Julien, en excellente maîtresse de maison, s'identifiait à ses yeux aux domestiques et menaçait ainsi d'attirer à nouveau sur elle les désirs défendus. C'est pourquoi dès son enfance, il éprouva un malaise étrange, une angoisse précoce, de même que des sentiments d'hostilité réactionnels. Mais le dimanche, tous ces pénibles sentiments tombaient d'un coup. Et tandis que sa mère revêtait ses plus belles robes et redevenait vraiment une dame, c'est-à-dire réintégrait la série haute, il retrouvait subitement pour elle toute sa forte et fiévreuse tendresse. Car alors son image n'était plus, comme celle des domestiques, associée inconsciemment à l'image œdipienne primitive, et cette dissociation le délivrait de l'angoisse engendrée en lui par la réactivation de la pulsion défendue.

Beaucoup plus tard une circonstance importante devait déterminer pareille réactivation, mais d'une manière réelle, intense et soudaine. C'était son mariage. Tandis qu'une phase de dépression croissante se manifestait, Julien décida brusquement de se marier. Il porta son choix sur une jeune fille très supérieure, énergique et dotée d'un mélange assez heureux de traits masculins et féminins. C'est-à-dire qu'elle appartenait à la série haute. Il fut donc, en grande partie, déterminé dans ce choix par son inconscient, lequel le pressa dans un moment de crise à chercher à revivre, à réaliser puis à résoudre son complexe œdipien infantile. Mais ce fut un échec absolu. Vis-à-vis de cet « objet interdit » il se montra non seulement tout à fait impuissant, mais ressentit encore une ré-

pulsion physique insurmontable qui tourna peu à peu au dégoût. C'est aussi que cette femme supérieure incorporait l'exigence d'actes sexuels virils et normaux qui le plaçait, ou mieux plaçait son soi, dans une « situation de tentation » constante. Son surmoi, par conséquent, lui interdit cet acte viril reconnu par lui comme de nature incestueuse. Et l'angoisse s'installa définitivement.

Revenons maintenant au dimanche après-midi, ce moment critique par excellence, ce réel traumatisme en un mot, qui exaspère le conflit au plus haut point. Le désir érotique refoulé continuellement surgit donc de façon brusque et impérieuse. Mais comme Julien ne peut l'assouvir, il va souffrir d'une tension extrême. Il va courir ce grand danger que constitue toujours pour l'équilibre vital toute stase libidinale croissante. L'angoisse d'autre part redouble au niveau du système moi-surmoi et ce redoublement provient de l'exacerbation de la culpabilité d'une part, de l'angoisse de castration d'autre part, cette inévitable sanction de l'inceste. Et plus le sysème répressif sévit, plus le soi, en retour, devient pressant. Le fameux « cercle vicieux névropathique » est alors établi. Et il n'y a plus pour Julien qu'un seul moyen d'en sortir : c'est la fugue.

L'idée de la fugue va donc intervenir au milieu de cette panique comme unique planche de salut. Car elle apporte une solution momentanée à cet insupportable conflit ; et cela en dirigeant le désir vers un ensemble de circonstances propres à faire tomber la censure et par conséquent l'angoisse. C'est alors le quartier populaire où précisément l'instinct génital viril s'est affirmé jadis avec succès. Ce sont surtout ses habitantes, c'est-à-dire ces femmes inférieures, sales et plus faciles, plus perverses aussi, à l'égard desquelles la censure semble se montrer moins rigoureuse, et qui rappellent à Julien, sans qu'il s'en doute clairement, certaines agressions sexuelles qui se passèrent dans son enfance et dont des domestiques furent les tristes héroïnes. Ces agressions constituèrent, en effet, de néfastes traumatismes qui renforcèrent de façon précoce certaines pulsions exagérées déjà par une constitution nerveuse toute spéciale, et dont il sera question plus loin.

Du point de vue psychanalytique, nous pouvons donc énon-

cer déjà la proposition suivante. *Le premier facteur psychodynamique de la fugue qui entre en jeu est un désir œdipien, incestueux à l'origine, et détourné aujourd'hui sur un type de femme inverse. La femme inférieure est un « déguisement par le contraire » de l'imago de la femme idéale restée inconsciemment associée à l'imago maternelle* .

Tel est l'élément pulsionnel inconscient mis en action par les circonstances spéciales du dimanche après-midi et qui détermine brusquement le désir de la fugue. Mais il est loin d'être le seul à intervenir, car nous verrons que, s'il est le plus superficiel, étant de nature et d'origine génitales, il en recouvre bien d'autres, de nature et d'origine pré-génitales ceux-ci. Il ne constitue donc, à ce titre, qu'une détermination inaugurale de tout un enchaînement régressif libidinal, que la première étape d'un retour complet à la sexualité infantile. Et c'est précisément en un tel déroulement régressif au delà du complexe de castration que consiste la fugue. Celle-ci répond finalement à un syndrome compliqué destiné à permettre la satisfaction d'un ensemble compliqué de pulsions refoulées.

Nous rapporterons en terminant un rêve qui éclaire en le complétant le déterminisme œdipien de ce désir de fugue. Il nous en révélera le deuxième facteur, c'est-à-dire le complexe paternel, lequel fera précisément l'objet du paragraphe suivant.

Rêve 1°. — Je dois passer sous un pont particulier, très surbaissé, pour aller dans le quartier (populaire) de mes fugues, mais c'est extrêmement difficile. Cette traversée me donne de l'angoisse... mais finalement j'y arrive. De l'autre côté, c'est à X... (le quartier en question) c'est la délivrance.

Ce pont est celui qui se trouve dans le jardin de l'un de ses *concurrents*. Jusqu'au sixième mois de l'analyse, il avait encore un fort « complexe des concurrents », c'est-à-dire qu'il était complètement inhibé devant eux. Chaque fois qu'une question de concurrence entrait en jeu, il abandonnait toute lutte, renonçait même aux méthodes les plus honnêtes et les plus timides, et échouait. La traversée difficile s'associe directement à un échec sexuel de la veille, avec sa femme. Ces deux associations, parmi d'autres, suffiront à faire comprendre le rêve. En effet, le symbole du pont nous révèle que

l'acte sexuel est inconsciemment associé à une idée ou un « acte de concurrence » et que c'est cette idée, ou mieux cette peur devant le concurrent plus fort, qui l'inhibe. Situation œdipienne par excellence (peur du père). Mais ce à quoi il ne peut arriver dans la réalité, il y arrive en rêve, malgré l'angoisse. C'est-à-dire qu'il arrive à s'identifier au père. La deuxième partie du rêve le démontre.

2° *De l'autre côté on me met un uniforme d'officier. Les uns... m'engueulent, me disant de l'ôter, que je n'ai pas le droit... etc. Les autres me font des compliments.*

Comme nous l'avons vu, les officiers ont été pour lui dès sa tendre enfance, un idéal prestigieux et inatteignable. Son père était alors officier supérieur. Lui-même a été refusé à la conscription. « De l'autre côté », c'est, comme déjà dit, le quartier populaire; le rêve démontre donc clairement le caractère œdipien du processus de déclenchement de la fugue. Mais il démontre aussi une forte ambivalence, par la manière dont est reçu ou traité le malade, devenu officier. De la puissance virile empruntée au père (l'uniforme) ou au contraire de l'inhibition de cet emprunt (ôter l'uniforme), laquelle l'emportera. La réponse est déjà donnée par le récit de la fugue.

B. L'Emprunt.

Une excitation sexuelle physique intense, mais dont le but est psychiquement inhibé par le surmoi (Zielgehemmt), d'où l'impuissance, vient donc de faire naître l'idée de la fugue. Mais, nous l'avons dit, cette idée va disparaître totalement du champ de la conscience jusqu'au lendemain, c'est-à-dire jusqu'au moment précis où l'emprunt une fois réalisé, la présence de quelques écus en poche la fera brusquement ressurgir avec tout son puissant et irrésistible affect.

S'agit-il d'un refoulement ? Non, car cette idée n'est encore qu'une simple « formation substitutive ». Dépouillée de son affect et de son contenu pulsionnel, elle n'apparaît que sous la forme d'une pure représentation et se limite à l'idée, bien innocente elle-même, « d'aller boire une chope en ville ». Ce qui est refoulé, c'est l'affect et le contenu en tant que manifestations pulsionnelles pures, non conformes au moi ; c'est-

à-dire ce qui se cache dans *l'inconscient* sous l'idée, alors que celle-ci est seulement reléguée provisoirement dans le *pré-conscient*. Il s'agit donc ici, en réalité, d'un bel exemple de ce phénomène particulier de répression psychique que sur la proposition de M^me^ Sokolnicka la commission linguistique a introduit dans notre vocabulaire, et que, sur celle de M. Hesnard, nous avons nommé : *élusion*. Preuve en sera que le lendemain ce ne sera, en fait, que pour pouvoir faire sa fugue que Julien fera son emprunt. Bien qu'inavouée, l'idée sera là, tel un régisseur général dans les coulisses.

Affect et contenu, par contre, sont réellement refoulés parce qu'ils correspondent à de pures manifestations pulsionnelles du soi, non conformes ou inconciliables au surmoi. C'est pourquoi ce dernier leur barre l'accès du moi et de la motilité alors qu'il ne laisse passer que l'idée innocente. L'on voit donc que celle-ci est innocente par un mécanisme d'isolation.

Le lendemain, en revanche, soit le lundi vers les deux heures, surgit brusquement une idée nouvelle et toute différente, celle d'emprunter de l'argent. Mais, cette fois, il ne s'agit plus d'une simple représentation « désaffectée », comme la veille, mais bien d'un désir intense, d'une impulsion vraie et impérieuse exigeant de par son affect une réalisation immédiate. Ce désir est, en outre, à ce point exclusif qu'il chasse et supprime tout autre contenu du champ de la conscience, c'est-à-dire la réalité toute entière. Loin donc de ramener avec lui, comme on serait en droit logiquement de s'y attendre, l'idée de filer en ville, il l'évince, au contraire, elle aussi. L'impulsion de l'emprunt va donc, pendant un moment, accaparer tout l'affect. De quelle haute valeur est-il donc nanti pour s'imposer si brusquement et pour, en second lieu, déclencher l'état crépusculaire ?

L'analyse dudit phénomène me permit une interprétation qui se révéla pratiquement heureuse. Elle me rendit, en effet, les plus grands services thérapeutiques à partir du moment où le malade, après l'avoir pourtant rejetée après une longue période de résistance, finit tout de même par en reconnaître le bien-fondé et par l'accepter pleinement.

La tâche psychanalytique qui m'incombait consistait à tenter de découvrir la *valeur ou la fonction symbolique* de ces

quelques francs empruntés et mis en poche. Car sans une théorie symbolique du phénomène, celui-ci demeurait inexplicable. Un petit rêve, mais fort important, me mit un jour sur la voie.

Rêve. 1°) *Dans une chambre... mon père entre... il est bien disposé et gentil à mon égard. Il jette une pièce d'un franc dans une cuvette.*

Commentaires :

Le père. En réalité personnage distant, mais bon, dont le fils pourtant s'est fait une imago paranoïaque (dès le début de l'onanisme et plus tard dans ses phases de dépression, à la suite surtout de ses emprunts et de ses fugues) d'un être sévère et dur vis-à-vis duquel il éprouvait une réelle terreur. Qu'on se rappelle sa première fugue ! Ce bon père cependant n'a jamais donné d'argent à son fils, et s'est toujours montré sévère dans cette question, et même avare. Sur ce point le malade a raison. Dans la question sexuelle, par contre, assez indifférent.

La cuvette. Objet très significatif. Liée intimement à toute l'enfance et la jeunesse du malade, elle disparaît, par contre, complètement de sa vie dès son mariage. A ce moment, il quitte la vieille maison paternelle, emplie de cuvettes, pour s'installer avec sa femme dans un appartement moderne avec salle de bains mais dépourvu de toute cuvette. « La cuvette, c'est tout le bon vieux temps, avant ma maladie... (C'est-à-dire avant son mariage). Ça me fait penser que celle du rêve est la même que celle de mes parents... »

Un franc. « Ça me fait penser naturellement à mes emprunts, mes fugues... mais ce serait bien insuffisant. Il me faut au moins 20 francs pour que l'idée vienne avec l'espoir qu'il se passera quelque chose... dès que j'ai 20 francs en poche, je suis perdu... etc... »

Interprétation.

Me basant sur ces associations, ainsi que sur un grand nombre d'autres antérieures ou postérieures, je déclarai au malade que pour lui, l'argent symbolisait ou remplaçait la *puissance virile* ou la *puissance génitale* paternelle ; et plus particulièrement le pénis et le liquide spermatique. C'est, en effet, un liquide qu'on jette généralement dans une cuvette, et non de l'argent. Que celle-ci à son tour, représentait l'organe génital de la mère, en tant que récipient. Que le rêve enfin figurait une scène de coït parental.

Pour notre malade, comme pour la grande majorité des né-

vrosés, la mère est *l'objet* sur lequel la libido est resté fixée ; et c'est à cette fixation qu'ils doivent précisément renoncer au moment du mariage, pour pouvoir opérer un transfert sur l'épouse (comme lui-même dut alors renoncer à la cuvette). C'est précisément le point où il échoua. L'épouse demeura réellement la mère, donc défendue ; d'où l'impuissance conjugale. Du jour où il se trouva en face d'une femme de son rang, et en outre vierge, il tomba malade et se réfugia dans la névrose. Du jour, par contre, où je lui révélai toute cette interprétation, il commença à pouvoir résister pour la première fois de sa vie à l'idée obsédante de la fugue.

Le symptôme cardinal de la névrose actuelle est donc la fugue. Nous pouvons en élargir maintenant la pathogénie ou la base pulsionnelle. Comme il a été dit au paragraphe précédent, elle répond tout d'abord au désir de rechercher et de « lever » une femme inférieure rappelant ou reproduisant des « objets » sur lesquels sa sexualité naissante s'est fixée au moment de la puberté ; et cela dès l'instant où une bonne à demi habillée et dont le buste était revêtu d'une sorte de tricot sale et déchiré est venu le secouer dans son lit pour le réveiller : agression dans laquelle il était donc passif (6). Nous savons aussi, d'autre part, que sous ou au travers de cette femme inférieure et négligée, Julien recherche une image maternelle travestie, soit l'objet par excellence de son enfance. Tel est le premier motif qui intervient. On peut le définir d'un mot : c'est un *retour à la mère*.

Cette interprétation, outre que l'analyse toute entière l'a confirmée, a cet avantage de nous expliquer déjà et du même coup trois phénomènes connexes ; soit, pourquoi l'idée de filer en ville naît précisément dans un état d'excitation sexuelle provoquée par l'épouse, pourquoi il ne peut cependant satisfaire cette excitation auprès d'elle, pourquoi enfin il est pris alors de l'envie invincible d'emprunter de l'argent.

Car sous ce motif de l'emprunt se dissimule justement l'action du second motif œdipien de la fugue, soit le complexe paternel. Cet élément paternel, à son tour, se compose de deux tendances psychiques, ou deux pulsions distinctes, quoique insécables, qui vont nous occuper à présent.

(6) Voir plus loin, sous Pulsions perverses.

1.) *L'emprunt et le désir de castration.*

Comme on l'a vu, il est impossible à Julien d'utiliser l'argent qu'il posède déjà, dont il dispose ou qu'il a encaissé, pour faire sa fugue. Il est obligé pour cela, au contraire, d'en emprunter ou de s'en procurer d'une façon illicite ou irrégulière. C'est en quoi consiste ce que nous appelons le « motif de l'emprunt ».

En d'autres termes il est obligé de s'infliger, au préalable, une humiliation ou de se faire tort vis-à-vis de l'un ou de l'autre de ses clients. Et pourtant, il en a encore si peu qu'il devrait inversement tout tenter pour ne pas leur déplaire. Les jours suivants, il ressent de la façon la plus vive, et disons la plus névropathique, ladite humiliation, s'exagère énormément la portée du tort, plus imaginaire que réel, qu'il s'est causé, et se lamente sur ce thème, interminablement. C'est dans cette réaction que se révèle ou se trahit *l'élément auto-punitif* du symptôme.

Mais il en possède un second : c'est l'élément libidinal. Cet élément pulsionnel à son tour répond à un désir agressif de castration, soit un désir haineux dirigé à l'origine contre le père, et qui se conjuguait aux tendances amoureuses inverses pour la mère. Ce sont là les deux éléments classiques du complexe d'Œdipe. Nous verrons plus loin comment la régression vint secondairement conférer à ce désir agressif, purement œdipien tout d'abord, un caractère anal puis oral, et le transformer ainsi en un désir sadique typique. Mais nous n'envisagerons pour l'instant que ses éléments œdipiens.

Sans entrer dans des redites inutiles sur ce sujet connu, nous ne relèverons qu'un point. Comme l'observation de Julien le met nettement en relief, l'enfant est porté à une attitude toute nouvelle par l'éveil du complexe d'Œdipe. Jusqu'à cette phase critique, il ne différencie pas ses sentiments ou ses affects vis-à-vis de l'un ou de l'autre des deux parents. Tous ses instincts amoureux et agressifs se font indifféremment valoir vis-à-vis du père ou de la mère, et cela indépendamment de leur sexe. Cette notion du sexe n'est pas encore distincte, et ne peut donc intervenir. C'est pourquoi les tendances homosexuelles ou perverses futures se baseront sur les réactions de

cette époque primaire au cours de laquelle l'organe sexuel féminin est méconnu. Aussi bien, tout l'intérêt va-t-il se concentrer peu à peu et de façon de plus en plus ambivalente sur l'organe masculin extérieur (phase phallique de Freud). Et à la suite d'inévitables comparaisons, et dans certains cas aussi de fantaisies déclenchées par la vue ou l'obscure divination du coït, il naîtra chez le jeune enfant des sentiments croissants d'infériorité, d'injustice, de dénuement et d'impuissance totale. Il enviera, par conséquent, avec de plus en plus d'intensité, la puissance du père, ainsi que les privilèges et droits absolus qu'elle lui confère à l'égard de la mère aimée. Il enviera surtout l'organe qui symbolise cette puissance, et en regard duquel le sien si infime, — mais au niveau duquel, nous insistons sur ce fait, il a déjà éprouvé des sensations érotiques — ne peut entrer en ligne de compte. C'est alors, sur ce terrain bien préparé que va germer le désir agressif de castration.

La grande révolution apportée par ce dernier consistera dans l'instauration d'une *attitude de rivalité* qui va remplacer l'attitude indifférenciée antérieure. De là la fixation définitive des tendances agressives sur le père et sur son organe, et secondairement la fantaisie psychique beaucoup plus élaborée de s'identifier à lui, c'est-à-dire de prendre sa place et son rôle. Or c'est précisément cette pulsion agressive que réalise ou que satisfait actuellement, dans la névrose, l'impulsion à emprunter. Et, l'une des phases les plus intéressantes de l'analyse fut celle où je révélai et démontrai au malade que sa manie d'emprunt était, au fond, un acte purement agressif, et que cette agression actuelle était la formation substitutive d'un désir primitif, dirigé à l'origine contre l'organe du père, lequel est symbolisé aujourd'hui par l'argent. Ou plus exactement par de l'argent qui appartient à autrui et qu'il voudrait dérober. L'équation emprunter = dérober fut, en effet, démontrée un nombre incalculable de fois par l'analyse. Julien finit par admettre entièrement cette interprétation qu'il sentait si juste ; et à partir de cette adhésion tout à fait sincère à ma manière de voir, il commença à pouvoir surmonter ses envies impulsives d'emprunter.

En même temps, par conséquent, que l'emprunt satisfait un désir d'agression, il délivre Julien de la si pénible situation

de rivalité. Celui-ci en empruntant une certaine somme pour faire sa fugue, accapare du même coup la puissance enviée du père et se libère d'une intolérable infériorité.

On saisit mieux maintenant pourquoi l'emprunt est l'indispensable condition préalable de toute fugue. Car il ne saurait être question pour un névrosé impuissant, qui se sent inconsciemment pareil à un être émasculé, d'aller réaliser en ville ses désirs œdipiens refoulés avant de s'être auparavant « reprocuré » dans la fantaisie — mais la fantaisie est la seule réalité dans tout symptôme impulsif — le viatique nécessaire à un tel pèlerinage infantile. Ce viatique n'est autre, disons le mot, qu'un pénis d'emprunt. Car pour se le procurer, il est obligé de l'emprunter. C'est pourquoi, finalement, cette recherche d'argent concentre momentanément sur elle, en obsédant Julien, tout l'affect et tout l'intérêt, de même qu'elle exclut de la conscience toute autre représentation, celle de filer en ville notamment.

Tel est le principal motif de l'élusion complète de l'idée de la fugue jusqu'à ce que l'emprunt soit chose faite. Car jusqu'à ce moment-là, c'est-à-dire tant que la revirilisation n'est pas accomplie, cette idée demeure en elle-même inopérante; plus encore, douloureuse et déprimante, puisqu'irréalisable. En effet, Julien reste profondément déprimé et angoissé depuis l'instant où elle surgit jusqu'à celui où, le lendemain, il a l'argent en poche.

L'impulsion incoercible à emprunter n'est autre, en fin de compte, qu'une expression particulière de ce complexe général et classique dénommé par Freud: *l'envie du pénis* (Penisneid). Sa présence et son action persistante témoignent toujours d'un besoin de compenser une infériorité intolérable *par l'agression*. Et c'est en fait de cette infériorité, devenue réelle et absolue à sa maturité, que Julien n'a jamais pu « se sortir ». Et pourquoi donc ? Précisément parce que chez lui, ainsi que chez un grand nombre d'autres nerveux, tout dessein d'action ou de succès eût automatiquement pris, comme précisément l'emprunt — soit cette unique tendance active qu'il ait jamais pu satisfaire dans sa vie — un tour agressif et impulsif mal toléré par le moi, parce qu'irrationnel et nuisible, de même qu'une qualité pulsionnelle (rivalité œdipienne) non to-

lérée par le surmoi. Tel est le cercle fermé dans lequel il s'est trouvé bouclé. Pour en sortir, la seconde « unique planche de salut » après l'idée de la fugue, si nous osons nous exprimer ainsi, lui est précieusement fournie par l'emprunt.

Cette envie refoulée du pénis, beaucoup de névrosés ne pourront jamais s'en délivrer. Et tandis qu'ils en souffriront toute leur vie, elle les portera constamment, et cela dans n'importe quelle situation sociale, à une attitude d'envie et d'agression. Attitude intérieure surtout, mais menaçant de s'extérioriser à l'occasion de toute difficulté. Elle se fera principalement valoir, naturellement, à l'égard des concurrents ou des chefs. Ceux qui en souffrent, au fond, cherchent moins à assurer ou augmenter leur bonheur qu'à diminuer ou empêcher celui des autres, (au fond : prendre leur femme).

Un de mes malades était obsédé de fantaisies dans lesquelles tous ses concurrents faisaient faillite les uns après les autres, tandis qu'en réalité il laissait péricliter son affaire. La psychanalyse à ce point de vue est souvent parvenue à faire de tel « agressif » un « social » c'est-à-dire à le mettre à même de substituer des actes utiles à ses actes destructifs. Ajoutons que la sublimation de ce complexe inspire fréquemment le goût de la polémique et de la politique.

Chez Julien, au contraire, ce complexe persistant, mais fortement censuré, a exercé une action totalement inhibitrice. Celle-ci s'est révélée nettement au cours de l'analyse vis-à-vis de ses concurrents par exemple, comme nous l'avons noté à propos du premier rêve. Mais dès toujours elle l'avait destiné à rester un incapable complet. Or cette inhibition, s'étendant peu à peu de l'activité sexuelle à l'activité sociale, a pour origine et pour cause une réaction du surmoi contre le désir œdipien et sadique de castration du père. Cette réaction qu'on rencontre d'ailleurs chez un grand nombre de névrosés est au cours de l'évolution de plus en plus stéréotypée et automatique. Elle est fort probablement chez l'enfant le résultat ou le dépôt d'une longue série de réactions ataviques. Elle consiste enfin dans une représentation qui terrorise l'enfant, celle qu'il sera puni de la même manière (talion). La peur d'une telle sanction, d'un si grand danger biologique, engendre alors la fameuse angoisse de castration. C'est elle, comme nous le ver-

rons, qui fera finalement échouer ce coup de force libidinal ou ce forfait œdipien, conçu dans le désespoir et tenté par le symbole, en quoi consiste la fugue de Julien.

2°) *L'emprunt et l'identification au père*

Une certaine élaboration psychique du désir agressif de castration conduit au désir plus complexe de s'identifier au père. Autrement dit l'enfant, dans sa fantaisie, veut maintenant profiter de la puissance qu'il vient de lui dérober et faire valoir les droits et les privilèges qu'elle implique ou qu'elle accorde vis-à-vis de la mère. C'est là la deuxième pulsion qui, se conjuguant toujours dans le complexe d'Œdipe au désir haineux de castration, est considérée comme la pulsion amoureuse ou incestueuse (7). C'est ainsi que Julien, après avoir satisfait la première au moyen de l'emprunt, se voit contraint, plus fort et plus fier qu'un roi (il disait toujours se sentir le roi du monde à ce moment-là), d'aller satisfaire la seconde en ville auprès de femmes du bas peuple.

Chez lui, par conséquent, l'emprunt constitue un symptôme substitutif qui condense en lui les deux pulsions œdipiennes, la négative et la positive. Il réalise directement la première et conditionne la seconde. Car la base de celle-ci, ou si l'on veut son « représentant psychique » n'est autre que le désir d'identification au père.

Nous avons cité plus haut un premier exemple de réalisation symbolique de ce désir dans un rêve : l'emprunt d'un uniforme d'officier. Répétons à ce propos que le père avait été jadis officier supérieur sur le front français alors que son fils Julien n'arriva jamais à être seulement simple soldat. Cet échec fut une des « grandes amertumes irritantes » de sa vie. L'uniforme symbolise bien l'écrasante supériorité paternelle et virile (8). L'analyse d'ailleurs nous livra une multi-

7) Il est bon de faire remarquer à ceux qui regrettent ces interprétations freudiennes que s'il est désormais incontestable — chaque névrose le prouve — que l'enfant possède cette pulsion inconsciente, aucun freudiste n'a jamais prétendu qu'il en a la « notion » ou le « concept ». C. O.

(8) Même dans son état dit normal, mais plus encore pendant les fugues, dès qu'il entend des tambours ou des trompettes, ou aperçoit des fanfares, des militaires ou des uniformes, Julien « perd le nord » oublie tout et va suivre le cortège pendant des heures. En accompagnant ces soldats, il s'identifie alors aux officiers ou au chef. La vue de l'uniforme déclenche donc chez lui un petit accès crépusculaire. C. O.

tude d'autres symboles de même ordre. Ainsi, peu de temps après s'être inscrit énergiquement en faux contre cette interprétation, le malade m'apporta cependant un nouveau rêve qui la confirmait. Le voici :

Rêve 1°). *Je suis en costume marin et me sens très bien, très fort, « quelqu'un ». Je vois des paysans qui ont l'air bizarre et mal disposés. Mais je leur emprunte tout de même une charrue, et me sens assez fort pour qu'ils ne me touchent pas.*

(C'est-à-dire pour qu'ils ne me reprennent pas la charrue = pour qu'ils ne me châtrent pas. Cette charrue est, en effet, un instrument simplifié et allongé).

Rêve 2°). *Sur la rue* X. [qui conduit de chez lui au quartier populaire !] *se voient des pompiers qui ont des tuyaux à lance munis d'un robinet et de plusieurs branches. Ils m'en donnent un et je me mets à « gicler »* (inonder), *avec eux, l'école de X !*

(Il s'agit de l'école de son enfance. Ecole = lieu où il reçut la nourriture spirituelle, où son esprit fut nourri. Symbole maternel).

Associations. Costume marin. « J'ai pensé à mon réveil : c'est le costume de mon enfance, période très heureuse... J'ai eu longtemps le grand désir de devenir officier de marine... J'emprunte une espèce de charrue... mes emprunts : ma femme m'a mis en garde (samedi)... je lui ai répondu que je n'y pensais plus maintenant... (parle de ses manies d'emprunts, de la sévérité de son père au sujet de ses dettes).

Tuyaux. C'est l'étroitesse qui m'a frappé et pourtant la force du jet.. étonné d'une si forte pression dans ces petits tuyaux... à cet endroit habite une dame, une cliente où je n'ai pas pu retourner... elle est capricieuse, embêtante, je me sens tout à fait inférieur vis-à-vis d'elle... est-ce sexuel ?... le pompier m'a remis le jet entre les mains... je me sentais si bien, (dans le rêve) si heureux, vigoureux, sain, tout à fait à l'aise... je dominais la vie... etc. »

Par raison de discrétion, je m'en tiendrai là. Sachons seulement qu'officier de marine est une ancienne forme du complexe de l'officier ; que pompier est une image paternelle ; et que finalement il arrose la maison de la dame vis-à-vis de laquelle, en réalité, il se sent complètement inhibé (épouse-mère).

Ce rêve nous livre donc deux nouveaux symbolismes phalliques qu'il convient d'ajouter à celui de l'argent ; la charrue et la lance. Ce dernier est assez clair pour se passer de commentaires. Le premier par contre, en même temps que le costume marin, nous amène à deux symbolismes maternels universels : la Terre et la Mer. Labourer ou naviguer constituent en effet des images œdipiennes classiques. Je connais le cas d'un marin qui guérit d'une grave névrose après avoir renoncé à son métier.

Charrue et lance sont donc tous deux comme l'argent, des objets qu'il emprunte et dont il se sert pour labourer la Terre ou arroser l'Ecole (symboles d'inceste). En tant que symboles, ils traduisent tous la même tendance, comme la traduisaient déjà, mais alors dans le comportement, certains actes ou traits de caractère, telle par exemple cette impulsion, au cours de la fugue, à figurer, ou à prendre le visage et le ton impératif et cassant, d'un officier ou d'un gendarme. Mais cette même impulsion, il l'avait déjà manifestée depuis longtemps dans la vie ordinaire, donc en dehors de la fugue ; seulement, fait intéressant, il l'avait complètement oubliée, et c'est l'analyse qui l'en rendit conscient. Dans sa jeunesse, il cherchait à copier le visage énergique et l'expression virile, décidée et militaire de son père. « Pendant toute ma jeunesse, finit-il par m'avouer, j'ai été tenaillé par l'idée d'être énergique, par le désir de chercher des exemples d'audace ; je fixais les gens de façon ridicule, ou bien je passais des heures devant mon miroir à me faire une tête de type courageux ou même d'apache... »

Or, cette « manie du visage énergique », depuis le mariage, a disparu de la vie ordinaire pour ne plus reparaître que pendant les fugues, dans lesquelles tous les désirs pulsionnels se concentrèrent de plus en plus tandis qu'ils disparaissaient simultanément de la vie ordinaire où, par contre, la dépression et l'inhibition, bref le système punitif, prédominaient de plus en plus.

L'identification œdipienne au père constitue en elle-même un phénomène de toute première importance. Il déclanche même une véritable révolution dans l'âme faible de l'enfant mâle. Et bien qu'on en ait déjà beaucoup parlé dans cette revue,

nous pensons que quelques remarques supplémentaires à son sujet ne seront peut-être pas inutiles.

Il consiste, comme on le sait, dans l'introjection du père, ou mieux de son image. Mais il ne faut jamais oublier que cette image, comme celle de Janus, est double et hétérogène : d'un côté, c'est l'homme qui aime la mère et dispose d'elle, auquel tout est permis ; de l'autre c'est l'homme contre lequel on éprouve un désir agressif de castration. Or, ces deux images sont toujours inséparables dans tout complexe d'Œdipe bien analysé.

Occupons-nous, tout d'abord, de cette seconde image. Elle est donc, en premier lieu, une image extérieure réelle qui concentre sur elle les pulsions agressives. A ce stade-ci, intervient alors un mécanisme capital. C'est-à-dire que devant elle, le garçon commence à ressentir une angoisse croissante en vertu précisément de cette représentation terrorisante que nous avons mentionnée au paragraphe précédent et selon laquelle il s'imagine que le père va lui infliger le talion. Il est donc clair que ce mécanisme correspond à une *projection* des tendances agressives et sadiques, et que cette projection, en outre, tend à faire du père un persécuteur. Elle contribue, et c'est là son avantage économique, à délivrer l'enfant d'une bonne part de son agressivité. Il s'agit là, par conséquent, d'un processus paranoïaque typique que le moi, trop faible encore et sans contact conceptuel suffisant avec la réalité, ne peut corriger. Telle est la première « idée de persécution » à laquelle aucun homme n'échappe.

Mais il intervient un second mécanisme. Cette image paranoïaque est introjectée et cette introjection forme le surmoi. Celui-ci va donc hériter de la fonction de l'image réelle et devenir à son tour le persécuteur ; dans ce sens, il va continuer à exercer constamment cette menace de castration contre le moi. Si donc ce dernier, au stade précédent, éprouvait une angoisse réelle devant un être réel, il va ressentir désormais une angoisse autistique devant son surmoi, dont il se sentira sans cesse menacé.

En résumé l'angoisse de castration consiste : dans un premier temps, en une réaction du moi devant un danger extérieur auquel il croit ; puis, dans un second temps, dans lequel

le danger est intériorisé, en une réaction du moi à ce danger qu'il sent intérieurement. Il est ainsi des cas, comme celui de Julien, où le surmoi fera peser cette menace durant toute la vie en l'étendant sur chacun des actes, ou même sur chacune des vélléités d'actes du malade. De là sa paralysie totale, et ses sentiments d'incapacité absolue. Et cependant, on retrouve des traces de ce mécanisme d'une menace inhibitrice chez tout individu mâle, même normal, c'est-à-dire même s'il l'a surmontée et est ainsi parvenu à réaliser ses tendances génitales et à exercer sa sexualité de façon adéquate.

C'est dire qu'il y a toujours un germe originel de folie dans la constitution de l'âme humaine.

Abordons maintenant la seconde image. Si l'introjection de la première créait l'angoisse, l'introjection de la seconde, inversement satisfait un désir libidinal, soit une pulsion du soi. C'est dans ce second processus que consiste à proprement parler l'identification œdipienne, laquelle mobilise ainsi la dite pulsion. Celle-ci étant de qualité incestueuse, et cette qualité étant connue du surmoi, sa mise en activité va créer un motif de plus à la contre-action punitive et inhibitrice de ce dernier. D'où nouvelle augmentation parallèle de l'angoisse de castration. Mais nous verrons plus loin que ce cercle vicieux, chez Julien, avait encore d'autres causes plus profondes que les pulsions œdipiennes, et d'autres motifs plus régressifs. De toutes façons, il n'a jamais pu s'en évader... sauf en fuyant dans son quartier populaire.

L'identification à la double image paternelle répond donc à un processus qui instaure dans l'esprit une fonction double ou hétérogène : *une fonction morale* (principe inhibiteur) à laquelle le Dr Alexander réserve la dénomination freudienne d'idéal du moi (Ichideal) et, nous, celle de surmoi; *une fonction pulsionnelle* (principe libidinal dynamogène), soit le surmoi du Dr Alexander ou notre sursoi (9), laquelle tend, comme on sait, à devenir régressivement sadique.

(9) La meilleure critique qu'on puisse faire à ce terme, et elle m'a été justement présentée par le Dr Alexander, repose sur ce fait indiscutable que la fonction en question résulte d'une transformation qui s'est opérée au niveau du système du moi, et non du soi. Elle répond donc à une influence de la réalité extérieure sur le moi, alors que le soi demeure ininfluençable par celle-ci. Mais l'on voit que cette critique ne vise que les termes, et non les

Or il est un point capital que l'analyse ne doit jamais perdre de vue. C'est la *répartition réciproque,* dans un cas donné, de ces deux fonctions en question. Tandis que chez un malade la fonction pulsionnelle sera prédominante, et la fonction inhibitrice sera faible, chez un autre ce sera l'inverse. La première éventualité favorisera plutôt l'éclosion d'une névrose de caractère, où les pulsions ne sont pas très empêchées d'atteindre les centres moteurs, ou encore d'une perversion. La seconde éventualité, par contre, conduira plutôt à la névrose obsessionnelle. Entre ces deux groupes, l'hystérie à son tour tiendra à peu près le juste milieu. Il s'agit là, bien entendu, d'un schéma très grossier. L'on voit donc que la quantité relative et respective, pour parler dynamiquement, d'inhibition ou de défense d'un côté, de pulsion ou de permission de l'autre qu'introduit l'identification œdipienne dans l'esprit, joue un rôle de tout premier plan dans la genèse et l'évolution de la névrose. Et pourtant, il s'agit là d'un phénomène très important de dosage réciproque sur l'origine et la nature complexes duquel nous sommes malheureusement encore très mal renseignés. Car il est souvent très difficile de dire pourquoi, dans une situation œdipienne donnée, c'est tantôt le mécanisme inhibiteur qui domine, tantôt au contraire l'élément libidinal. Pourquoi autrement dit l'angoisse de castration peut varier tellement d'un cas à un autre. De toutes façons, elle avait atteint chez Julien à un degré qu'il nous a été donné rarement d'observer (10).

En troisième lieu, il existe encore chez lui, à côté ou au-dessous des pulsions incestueuses, plusieurs autres groupes — deux surtout, les anales et les orales — de pulsions refoulées. Les unes comme les autres sont ainsi complètement in-

notions qu'ils cherchent à définir, et dont l'application pratique s'est révélée dans beaucoup de situations analytiques, par ailleurs obscures ou embrouillées, fort utile et tout à fait légitime.

Le terme de sursoi cependant peut à la rigueur être maintenu si l'on se convainc que la fonction ou l'appareil qu'il désigne est de plus en plus attiré par le soi et, en fin de compte, complètement érotisé par lui ; et qu'ainsi il s'allie étroitement à lui, adopte ses mécanismes et fait sien ses désirs. C'est ce que les analystes entendent quand ils parlent du surmoi sadique ou masochiste. C. O.

(10) L'intensité de cette répression était due en grande partie à l'intensité et à la multiplicité corrélative des tendances perverses. C. O.

hibées dans l'état premier, les dernières plus encore que les premières, étant de caractère pervers. Si bien, qu'en définitive, on peut énoncer que la libido toute entière de cet homme se trouve inhibée par le surmoi dans la vie ordinaire.

En résumé, nous avons pu mettre au jour chez notre malade les deux éléments réglementaires de tout complexe d'Œdipe pathogène. L'un, l'affect libidinal positif pour la mère est le premier à intervenir. C'est lui qui le dimanche *déclenche l'idée de la fugue.* A ce titre il prépare, et amorce par stase, la fugue. L'autre, l'affect négatif ou mieux ambivalent, pour le père, intervient le lendemain, et *déclenche alors la fugue elle-même.* C'est l'emprunt. Avouons qu'il est rare d'observer un si bel exemple de syndrôme œdipien, et de voir ses deux éléments classiques se manifester successivement avec autant de précision et de pureté cliniques.

*
* *

N.-B. — Citons ici un rêve de castration produit à l'époque où nous analysions les tendances œdipiennes, et où notre malade complètement frigide encore vis-à-vis de sa femme, ne sentait plus une tension sexuelle angoissante que tous les deux dimanches et ne faisait plus de fugue que tous les quinze jours.

Rêve. Je suis avec d'autres personnes sur une colline. Tout à coup un éclair brille et un ouvrier me coupe le doigt avec une hache. Mais je suis très étonné qu'il n'y ait pas de sang. Je ne suis pas ennuyé. Au contraire, je suis très fier d'être estropié.

Associations « Ma première pensée au réveil a été : c'est le symbole de l'organe. La seconde a été un souvenir qui est revenu brusquement. Quand j'étais tout petit j'ai vu dans un livre une histoire en images qui m'a captivé. C'était une série de gravures que je vois encore comme si c'était hier. Les premières images, c'est un enfant qui se met tout le temps le doigt au nez. Dans les suivantes, le nez enfle et devient toujours plus gros, toujours plus gros. Puis arrive un tailleur avec d'énormes ciseaux. On le voit alors couper le doigt du garçon. Dans la dernière image le sang jaillit et le doigt saute au plafond ».

Puis un second souvenir est venu : « On ne doit jamais toucher çà ! Sans çà on te le coupera ! » Allusion à une sévère défense que mon père m'a souvent faite. C'était un avertissement avant la masturbation... Et plus tard depuis que je l'ai faite, j'ai vécu réellement dans des transes continuelles... Par exemple chaque fois que le

docteur venait à la maison, crainte terrible qu'il ne découvre la chose ou la devine au premier coup d'œil ; même à 20 ans encore, en passant la visite de la conscription, j'avais encore cette frousse terrible... J'avais lu dans un dictionnaire que ça rend idiot et gâteux... je l'ai relu souvent, et quand je l'avais lu, c'était fini, une vraie persécution... C'était quelque chose de tragique, d'épouvantable... et dans mes désespoirs, il m'est souvent venu l'idée qu'il faudrait mieux le couper, et en finir une bonne fois... J'ai eu parfois des écoulements... liquide jaune... et j'étais sûr que c'était le commencement de l'affreuse maladie qu'on m'avait annoncée... J'ai eu aussi l'idée que j'avais ainsi épuisé toutes mes réserves et m'étais enlevé tous mes moyens de reproduction (ici, il bifurque sur ses dépenses ou gaspillages d'argent et ses emprunts dont la manie débuta à peu près à cette époque : argent = sperme ! Puis il revient à l'onanisme). J'étais persuadé que pour avoir un enfant il fallait de grandes quantités de sperme, et me suis mis dans la tête que j'étais inapte au mariage. Et plus j'avais cette idée, plus j'y pensais pourtant. Le mariage est devenu ainsi un idéal qui me hantait mais que je croyais défendu, impossible pour moi... Et je vois maintenant pourquoi j'ai éprouvé un soulagement dans le rêve quand il m'est arrivé cette histoire (section du doigt)... En réalité, j'ai souvent eu la pensée que si je pouvais ne plus avoir de besoins sexuels, tout irait bien et que je serai complètement guéri... Et quand alors ils sont tombés à zéro, j'ai eu un immense soulagement... » Il passe ensuite à son obsession de la femme. « Dès l'âge de dix ans, je n'ai pensé qu'à çà, au mystère de la femme ; c'était formidable... dans la rue j'étais toujours comme dans un rêve et ne pouvais m'empêcher de déshabiller en imagination celles que je rencontrais. Mais toutes celles de la série haute, pour moi, ne pouvaient pas avoir d'organes sexuels ou d'anus. C'était absolument exclu... et... »

On n'imaginera qu'avec difficulté l'intensité des obsessions hétéro-sexuelles dont il a souffert, comme il arrive souvent d'ailleurs chez des sujets qui ont refoulé complètement leur sexualité. La femme est devenue « l'unique chose du monde ». Et pourtant, elle lui était défendue. D'où conflit perpétuel. Cette idée que tout s'arrangerait s'il pouvait se délivrer de cette obsession était parfaitement légitime. C'est dans ce sentiment qu'il partait souvent pour ses fugues (fuite de la femme réelle) où, comme nous le verrons plus loin, son premier soin était de se châtrer symboliquement. Dans le rêve, il est heureux d'être estropié.

Le premier souvenir est intéressant. Cette histoire en images est un joli symbole de punition de l'onanisme (nez qui grossit) par la castration. On se doute du mal que peuvent faire pareils « Livres illustrés pour la Jeunesse ». Quant au second, il a trait à une menace dont l'écho résonne encore dans son cœur sensible. Il entend ces mots aujourd'hui comme si son père les prononçait devant lui.

C'est un fait bien curieux, révélé par l'analyse, qu'une menace si inhumaine puisse être proférée par tant de parents à leurs enfants, et cela dans toutes les couches de la population. Il est plus que probable que bien des parents n'ont pas entièrement surmonté leur désir infantile et agressif de castration, qu'ils transfèrent ensuite sur leurs enfants sous couvert de morale.

Jusqu'à la puberté, Julien fut hanté par l'image du tailleur et de ses gros ciseaux. A cette époque, il fut malheureusement initié à l'onanisme par un jeune voisin vicieux et l'objet passif, de sa part, d'agressions perverses. Pendant cet acte, les fantaisies agressives furent inhibées et firent place peu à peu à des fantaisies uniquement passives (voir plus loin) lesquelles à leur tour redoublaient la rigueur du surmoi. Ainsi l'acte solitaire resta la seule satisfaction sexuelle possible et permise à Julien et cela jusqu'à l'âge avancé, bien après son mariage, où il sera psychanalysé. C'est pourquoi la lutte contre cette habitude fut tragique et vaine. Elle ne fit que le plonger de plus en plus dans la passivité, c'est-à-dire dans l'état de castration.

L'emprunt vient alors jeter un clair rayon d'espoir sur ce sombre tableau. « Quand je n'ai pas d'argent sur moi, me disait-il, je ne me sens pas un homme... Et c'était toujours un grand *étonnement*, une sorte de stupeur, mais oui de stupeur et d'envie aussi, quand je voyais ces hommes sortir leur porte-monnaie, que celui-ci était plein d'écus... et que je les voyais ensuite payer comme la chose la plus naturelle du monde... Moi, quand je suis sans le sou, je me sens anormal, inférieur, comme quelqu'un qu'on en a privé parce que c'est dangereux... *Mais au café* (après avoir emprunté) *c'est tout le contraire. Enfin je me sens quelqu'un, je suis un homme, je fixe les gens avec assurance, je me sens comme les autres qui peuvent payer, et même plus qu'eux parce que je dépense plus qu'eux*, etc. »

Une impulsion dont Julien a toujours souffert est bien caractéristique de cette valeur absolue de supériorité qu'il a subjectivement attachée à l'argent. « Quand j'achetais pour de petites sommes, par exemple des pâtisseries, chocolat, cigarettes, ou n'importe quoi, c'était toujours une gêne formidable en face de la vendeuse ou du vendeur... c'était même une honte. Dès qu'il me regardait, je sentais qu'il me jugeait comme un de ces types sans le sou, toujours suspects, qu'il se moquait de moi, me méprisait... Bref, je sentais un malaise insupportable... Je vois maintenant qu'au fond je me sentais coupable... c'est évident... »

« Et alors, tout à coup ,je doublais ou triplais mon achat... et j'achetais beaucoup plus que je n'avais besoin... Cette manie a duré jusqu'à mon mariage et m'a coûté très cher. »

Depuis l'instauration de la névrose, elle a été naturellement inhibée. Pendant l'analyse, elle est réapparue, et dès que Julien a fondé son affaire, s'est manifestée à l'égard des fournisseurs, concurrents,

etc... « Hier, je devais faire une commande de 15 francs de... Eh bien, j'en ai commandé pour 30 francs, malgré que ce surplus me soit complètement inutile. C'est stupide, mais c'est plus fort que moi. Et çà finit par me faire de gros frais... Il y a là quelque chose comme une douleur si je ne le fais pas. Et c'est d'autant plus idiot que maintenant je manque tellement d'argent ».

Un trait de même ordre était son impulsion à retourner dans tous les magasins où il avait acheté une fois quelque chose, même s'il n'avait aucun besoin de la marchandise qu'on y vendait. « Par exemple, je me fournissais de cigarettes chez une certaine vendeuse. Et puis je n'ai pas pu y retourner pendant quelque temps. Eh bien, je me sentais réellement coupable vis-à-vis d'elle. J'étais sûr qu'elle m'en voulait et avait un gros dédain pour moi... Alors, je n'ai plus osé y retourner et même, non seulement, je n'ai plus pu passer devant chez elle, mais je n'ai plus pu passer par la rue où elle a son magasin ».

Tous ces comportements, qui s'apparentent au gaspillage de l'argent dans les fugues actuelles, sont des réactions au complexe de castration. Mais il s'y mêle aussi des réactions anales qui s'éclaireront au cours des paragraphes suivants.

En ce qui concerne les tendances agressives proprement dites de Julien, soit les pulsions agressives œdipiennes contre le père, nous pourrions apporter ici un vaste matériel. Mais il n'aurait rien que de banal. Ces réactions négatives suscitées par l'œdipe sont aujourd'hui trop connues pour que nous y insistions. Elles nous éloigneraient en outre de notre sujet puisque nous nous sommes proposés de nous limiter autant que possible au rôle symbolique que prit et joua de plus en plus l'argent dans la sublimation de ce complexe paternel primitif. Et nous montrerons pourquoi cette tentative de sublimation échoua.

Un trait conscient pourra cependant intéresser le lecteur. Julien, dès l'adolescence, éprouva des « haines féroces ». Ces mouvements agressifs intérieurs ont eu pour objet, à l'école déjà, les maîtres et professeurs ; plus tard des camarades, supérieurs à lui, des chefs, des patrons, etc. ; aujourd'hui, pendant l'analyse, tous les *concurrents*. « Ces gens-là, je les sens venir, je devine d'avance qu'ils sont des concurrents, et je ne sais pas quel mauvais coup je ne leur ferai pas, dans mon imagination. Mais dès que je suis en leur présence, ou entré en rapport avec eux, je tombe dans un état effrayant, je deviens tout pâle et tremblant, je bafouille, et tout est fini. C'est le coup d'assommoir qui dure alors plusieurs jours (dépression, inhibition). Je n'ai jamais pu me mettre en colère et *j'ai souvent pensé que si une fois je pouvais y arriver, je serais complètement guéri* ».

En quoi il a entièrement raison. Mais il convient de traduire ce désir ainsi : si une fois je pouvais vaincre l'inhibition de l'œdipe, je serais un homme, et un homme comme les autres. Ces pulsions

agressives sortirent à la fin du traitement, comme il est de règle. L'analyse en effet doit marcher au rebours de la régression (11). Ce transfert négatif une fois sorti, c'est-à-dire l'angoisse de castration devant l'analyste — père une fois surmontée, Julien peut nous déclarer : « Maintenant l'inhibition a calé. Je vois ce que c'est que d'être patron. J'ai pris une autorité inouïe. Je peux enfin diriger des autres hommes, quoi ; et leur dire leur fait à l'occasion. C'est un soulagement formidable... » Autrement dit, l'homme « envié » a cessé d'être haï. Julien a trouvé un meilleur moyen que l'agression de résoudre l'envie.

« En outre, je sens pour ma femme des désirs normaux... et après je dors tout à fait bien. Et le matin, je me lève de très bonne heure, pour aller au travail sans aucune fatigue. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que je suis content d'y aller ».

Mais n'anticipons pas !

§ 3. — *L'état crépusculaire.*

A vrai dire, Julien n'a nullement cure d'aller s'alcooliser en ville. Si c'était le cas, qui donc l'empêcherait d'aller le faire rationnellement, dans n'importe quel café plus confortable, disons un café « de son rang », à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et dans un état psychique normal. Non pas. Car il n'est pas un alcoolique. « Ce qui me frappe le plus, me disait-il après l'analyse des complexes sexuels, c'est de voir maintenant combien l'alcool est éloigné de mes pensées... Je sens très nettement que ce n'est pas du tout çà... Et c'est un grand soulagement, car je croyais que c'était l'objet d'une passion incurable... J'étais d'ailleurs toujours très étonné de voir que cette absorption si grande (de boissons alcooliques) n'ait jamais de résultat mauvais (12). » Mais s'il n'est pas alcoolique, qu'est-il ? Tout simplement un névrosé qui veut revivre son œdipe et satisfaire ensuite d'un seul tenant toute la gamme des pulsions inhibées. Mais il ne peut réaliser ce plan secret qu'à une certaine condition, c'est que la censure se soit auparavant relâchée.

Or, comme nous venons de le voir, l'idée de la fugue qui

(11) C'est-à-dire une fois les pulsions prégénitales analysées. C. O.

(12) Il faisait allusion à une grave maladie organique chronique dont il ne souffre plus depuis l'analyse. Contrairement à l'avis et aux prévisions des médecins, ces libations copieuses lui faisaient plutôt du bien à ce point de vue. C. O.

surgit le dimanche après-midi, n'a pas la propriété de réaliser cette condition indispensable. Ou mieux la situation psychique dans laquelle elle naît n'est pas apte à amener ce relâchement, ni à faire tomber l'angoisse de castration. Au contraire, elle l'augmente. C'est pourquoi, en tant que simple idée : celle d'aller boire de l'alcool en ville, c'est-à-dire en tant que déguisement intellectuel, elle doit le lendemain céder la place à une impulsion vraie. En d'autres termes, la pure rationalisation qu'elle constitue doit se démasquer et se transformer en un phénomène dynamique efficient. La brèche est donc ouverte, le courant libidinal peut passer, l'énergie est libérée. Julien délivré d'un intolérable malaise, va pouvoir enfin satisfaire substitutivement tous les désirs violents qu'il a nourris depuis son enfance. Et pour commencer la série, il va emprunter 50 ou 100 francs... Et songez à la liberté inouïe qu'il prend là, tout à coup, en pleine inhibition, lui qui ne pourrait même pas, dans son état ordinaire, emprunter seulement un sou à son meilleur ami.

Or, cet emprunt, comme il a été dit, donne le signal d'une profonde transformation intra-psychique dont la conséquence selon les propres termes de Julien, est un bonheur parfait. Et cependant, il y a encore une marge entre un bonheur, si parfait soit-il, et un état crépusculaire ; celle-là même qui sépare un état normal d'un état vésanique. Et pour passer de l'un à l'autre, Julien franchit un pas qui supprime précisément tout contact avec la réalité. Quelle est donc la cause de cette chute soudaine dans l'autisme ?

Ce serait une erreur de croire que la psychanalyse fût à même de résoudre un problème si complexe. Cette jeune science n'est point assez avancée pour cela. Mais elle l'est déjà suffisamment pour jeter à l'aide de ses découvertes quelque lumière sur le mécanisme immédiat du phénomène, et montrer que ce phénomène est avant tout d'ordre dynamique et libidinal. Il est permis de faire remarquer à ce propos que les autres méthodes d'investigation, les recherches psychiatriques ou les théories toxiques et anatomiques par exemple, ne sont guère parvenues jusqu'ici, en se bornant à des descriptions cliniques purement objectives et pourtant excellentes, à dissi-

per l'obscurité qui plane encore sur les faits de cet ordre, sur les états crépusculaires notamment.

C'est ici le lieu de retracer et de résumer clairement quelques faits, tels qu'ils découlent des considérations précédentes.

Si l'on se base sur l'anamnèse et l'observation clinique directe :

A On doit admettre une relation de cause à effet entre l'emprunt et l'état crépusculaire, le premier engendrant immédiatement le second.

Si l'on se base sur les données analytiques :

B Il est impossible d'interpréter cette action psychique de l'emprunt autrement que par une action symbolique.

C On constate que dans l'état crépusculaire, et ce fait le définit justement, l'inhibition préexistante et si prononcée des pulsions du soi tombe tout à coup. C'est comme si s'écroulaient soudain les barrages qui endiguaient toute la libido et lui fermaient l'accès des voies motrices. En d'autres termes, cette suspension momentanée permet aux énergies libidinales du soi de faire irruption dans le moi, de le submerger, d'en investir les centres d'activité, tout en annihilant ses fonctions de contrôle. On peut formuler aussi ce processus un peu différemment en disant que le moi *s'identifie temporairement au système sursoi* (13), *en tout cas qu'ils se rapprochent considérablement et vont agir en accord l'un avec l'autre.*

Ce phénomène clinique soulève une telle quantité de problèmes analytiques que nous nous bornerons, en tâchant de ne pas nous égarer, à quelques indispensables considérations concernant l'objet de ce travail.

Nous disposons maintenant d'un argument qui nous aidera à mieux comprendre pourquoi l'emprunt chez Julien entraîne de si graves conséquences subjectives. Il comparait lui-même cet état, tantôt à un rêve, tantôt à une délivrance complète. Or cette image était tout à fait exacte, cependant qu'il ignorait de quoi enfin il était délivré. Mais l'analyse, depuis, le lui a appris : *il est enfin délivré de son angoisse de castration.*

En effet, après sa défaite du dimanche, après cette longue et

(13) Je conserve ici cette terminologie pour plus de clarté. C. O.

complète défaite que fut au surplus toute son existence durant laquelle il s'est considéré et comporté comme un individu émasculé, voilà qu'il trouve le moyen, moyen symbolique mais tout de même efficace, de se délivrer de son infériorité, de son infirmité « torturantes ». Le voilà enfin investi de virilité et de puissance, et réalisant son vœu obsédant de toujours : être comme les autres, devenir un homme, et surtout comme *un homme d'affaires*... « Quand je voyais un de ces types d'homme d'affaires, ou d'Américain, j'étais fasciné... et je me disais : comment arriverai-je jamais à avoir cette tête... La tête de ces gens qui gagnent ou perdent 100.000 francs... Quand j'entendais parler de telles opérations, c'était pour moi comme une chose irréelle, fantastique... Partant pour une fugue, je m'imagine alors que j'ai cette tête... c'est une joie formidable... » Et toute cette joie grâce à quelques écus en poche. Ce n'est pas la payer trop cher ! »

En réalité, les choses ne sont pas si simples ni si mathématiques. Car ce n'est pas l'emprunt qui fait tomber la résistance, mais il témoigne plutôt de son premier fléchissement. Il va en profiter pour renverser les premiers barrages, ouvrir la voie aux pulsions génitales, lesquelles à leur tour l'ouvrent aux prégénitales. D'où cette érotisation brusque du moi qui détermine l'état crépusculaire et qui est dûe à une *mobilisation massive* de toutes les pulsions libidinales. Ce qui facilite probablement ce coup de force, c'est le fait que l'identification au père élimine celui-ci de la réalité extérieure. Son image inhibitrice, ainsi absorbée par le moi est supprimée, disparaît. Le moi et le surmoi ne font plus qu'un, se réunissent et s'harmonisent, si bien que la recherche ou la possession de la femme-mère devient enfin possible et permise. C'est ainsi que Julien, une fois son argent en poche, file en ville dans l'idée de trouver une femme.

Il a lui-même très souvent comparé l'état d'âme où il tombe à ce moment-là à un rêve. On pourrait facilement imaginer qu'un malade de son genre, mais chez lequel l'inhibition ne tomberait à aucun moment, nous apportât des rêves de goguettes et de débauches, où il empruntât et dépensât de l'argent, s'enivrât au café ou poursuivît des femmes. Sa fugue à

ce titre, n'est donc, somme toute, qu'un « rêve agi » ou si l'on préfère, une sorte d'attaque de somnambulisme.

En résumé, le primum movens de ce déchaînement brutal est un relâchement de la censure. Nous disons relâchement car celle-ci ne sera jamais complètement abolie. Tout au long de la fugue, elle ne permettra à Julien de satisfaire à sa libido que sous des formes substitutives, qu'au moyen de symboles ou de fantaisies psychiques. Jamais, en revanche, il ne pourra réaliser, comme nous le verrons tout à l'heure, ses tendances perverses féminines ou homosexuelles.

Malheureusement pour lui, en effet, tout ce complot œdipien qui amorce la fugue, n'est au fond qu'un prétexte ou qu'un écran. Les tendances génitales, à vrai dire, sont restées extrêmement faibles relativement aux tendances perverses. Ce furent celles-ci avant tout qu'il transféra en bloc sur sa femme, à l'époque du mariage. C'est pourquoi dès ce moment « les volets se sont clos » comme il me l'a dit si souvent. Et quand il file à toute vitesse dans son quartier populaire, il croit sincèrement qu'il s'élance à la rencontre d'une femme et qu' « il va enfin se passer quelque chose ». C'est même cela qui le rend si heureux. Mais ce n'est qu'une imagination. Tandis qu'il s'imagine la femme de son rêve, ce qu'il désire au fond : c'est l'homme ; et dans une couche plus profonde, la femme phallique et le sein maternel. Quand il part, il est donc déjà dans une attitude latente de passivité. Son emprunt d'ailleurs, il va se charger de le liquider rapidement. Mais ce sont là des motifs beaucoup plus refoulés qui n'apparurent qu'après un an d'analyse et qui vont faire l'objet des paragraphes suivants.

On peut dire par conséquent que pour s'être éclipsée un instant, l'angoisse de castration n'en tardera pas moins à reparaître dans le cours même de la fugue : car l'emprunt est tout de même, comme on l'a vu, un acte agressif de castration. De là cette fuite ou cette chute dans la prégénitalité passive. C'est pourquoi finalement ce syndrôme fugal est beaucoup moins comparable à un accès maniaque qu'à un rêve éveillé de névrosé vrai, et pourquoi le diagnostic de névrose circulaire, nous paraît, grâce à l'analyse, beaucoup plus exact que celui de cyclothymie posé pourtant par plusieurs psychiatres.

Le phénomène déterminant de tout l'enchaînement est donc ce brusque relâchement de la censure qui autorise une fantaisie obsédante pure à devenir une impulsion efficace. Julien en effet a toujours été obsédé, « tenaillé » par le désir de gagner de l'argent ; désir déprimant parce que ressenti comme un rêve irréalisable. C'est alors qu'il se comparait sans cesse et avec désespoir à ces hommes d'affaires dont il ne pourrait jamais avoir la tête. Il croyait, il sentait que sa propre tête, ou son visage, était tout différent, était fait tout autrement et que toute le monde le remarquait (visage d'homme châtré). C'était un visage d'essence féminine, de jeune fille timide et prude qui rougit dès qu'on la regarde, ou que sans la regarder, on fît allusion aux choses sexuelles. Or, cette fantaisie répondait au désir inconscient d'être femme.

Durant toute sa vie ordinaire, Julien désire donc être femme et se comporte comme telle. Mais le dimanche après-midi, cet équilibre d'inversion psychique maintenu par l'inhibition est brusquement rompu. Le désir d'être un « mari » surgit. Il est éludé jusqu'au lendemain où il reparaît *sous la forme régressive* d'une impulsion œdipienne. C'est-à-dire l'emprunt.

Cette régression, ainsi que la satisfaction pulsionnelle qu'elle apporte, prouve donc bien que la tension libidinale au niveau du soi était devenue extrême et que la censure lui a déjà cédé sur ce point.

Un premier facteur, de nature dynamique, intervient donc ici. Le niveau de la stase s'est élevé à ce point que, tel un raz-de-marée emportant une digue, elle submerge l'angoisse et inonde le seuil de la conscience. Mais ce qui favorise certainement ou même permet cette submersion de la censure, c'est le fait déjà noté que l'emprunt répond à l'identification au père, et la réalise enfin ; c'est-à-dire qu'il supprime ainsi la menace de castration et met provisoirement un terme au conflit d'ambivalence. Ce second facteur, d'ordre plutôt économique celui-ci, joue un rôle essentiel. Mais il en est d'autres encore qui entrent en jeu. Leur interprétation analytique nous entraînerait toutefois au delà des limites de cette esquisse (14).

(14) Il conviendrait de relever par exemple le facteur oral, qui jouait aussi son rôle dans l'absorption ou la destruction du surmoi. Freud dans son introduction au Narcissisme a proposé une interprétation analogue de l'ac-

N.-B. — Une réaction spontanée et fort intéressante, survenue au début de la deuxième année de traitement, marqua un grand progrès. Sans que je ne l'y eusse engagé mais à un moment où il avait beaucoup d'arriéré et de gros embarras d'argent, Julien prit sur lui d'aller voir son père dans la petite ville de province où il s'était retiré. Et là, non seulement il lui révéla avec calme sa maladie et ses fugues — inutile de dire que le père en tomba des nues — mais il put encore *lui emprunter directement une assez jolie somme*. L'accomplissement normal de cet acte qui, si banal fût-il, lui eût été pourtant impossible autrefois, démontrait que la tendance agressive commençait à se sublimer ; c'est-à-dire qu'elle avait perdu son caractère libidinal et défendu.

§ 4. — *Les pulsions perverses.*

Après ses échecs sexuels, nous savons, par la description de la fugue que Julien, au cours de celle-ci, subit et réalise des impulsions féminines passives d'une part, orales d'autre part. Cela revient à dire qu'après ce refus, la libido traquée exige une compensation et qu'elle recherche une détente par une autre voie. Cette voie ne peut être que régressive, puisque le déversement normal, vers le haut, est barré par l'angoisse de castration. Il sera remplacé alors par un déversement « vers le bas » et nous entendons par là un retour à des positions libidinales ou des modes de satisfaction chronologiquement plus anciennes au cours du développement infantile, que la position génitale. Régression s'oppose donc à évolution, de

cès maniaque. Dans cette hypothèse, le surmoi deviendrait l'objet ou la victime des pulsions « cannibales ». Il compare l'accès maniaque à une fête ; et à une fête qui rappelle le repas totémique des primitifs. Sans insister davantage sur cette question trop spéciale, nous relèverons cependant un mécanisme qui se rapporte à un niveau libidinal moins profond et qui entre en jeu dans le symptôme de l'emprunt. Il consiste en effet dans cette sorte de *castration du surmoi* que réalise au fond ce dernier, c'est-à-dire de castration du père introjecté. Le surmoi de cette manière est en quelque sorte rendu impuissant et le moi muni d'argent (pénis) n'a plus de peine à prendre sa place. La tension préexistante entre le moi et le surmoi d'où provenait la dépression est ainsi supprimée. Ensuite la menace intérieure de castration est suspendue, écartée du psychisme. Ce facteur, on le comprend aisément, contribue pour une large part à l'établissement de l'état crépusculaire. Mais il ne peut intéresser que les psychanalystes orthodoxes.

Un aphorisme en fin de compte s'impose. On peut dire, en jouant quelque peu sur les mots, que Julien demeure « emprunté » (châtré) tant qu'il n'emprunte pas. J'ai pu constater que le complexe de castration est toujours actif chez les sujets atteints de la manie d'emprunter comme d'ailleurs chez ceux souffrant de la manie inverse de prêter. Son rôle est positif chez les emprunteurs, il est simplement négatif chez les prêteurs. C. O.

même que névrose à santé. Ces positions pré-génitales sont aussi dénommées perverses ; et si le névrosé y revient, ce n'est que pour éviter le conflit œdipien et échapper ainsi à ladite angoisse.

Mais celle-ci, pour des raisons évidentes, n'épargne pas entièrement les tendances féminines passives, étant donné que la castration en est le postulat même. Et nous tenterons de montrer au paragraphe suivant, consacré aux *pulsions anales,* pour quelles raisons ces tendances passives, loin de résoudre le conflit originel, l'entretiennent et même l'exacerbent chez des sujets comme Julien. Mais chez eux, en revanche, l'angoisse de castration épargne davantage les pulsions plus primitives, dites *orales,* car celles-ci comportent un caractère agressif ou sadique moins accentué (15). C'est pourquoi Julien, en régressant si loin, trouvera dans leur satisfaction un plaisir suprême, disons le seul plaisir complet et sans mélange qui lui soit réservé. C'est pourquoi le petit café populaire où il se réfugie périodiquement pour boire et déguster d'une façon impulsive et incoercible — et tout comportement incoercible et irrationnel a toujours des motifs libidinaux inconscients — lui apporte un tel soulagement (16).

Mais cette régression aux stades prégénitaux anal et oral, en vue de la satisfaction des désirs primitifs qu'ils impliquent au moyen de symptômes ou de comportements symboliques, Julien ne l'effectue à vrai dire que pendant ses fugues. Dans la vie ordinaire, par contre, il est simplement inhibé et déprimé. Nous sommes donc placés devant deux états psychopathiques fort différents qui forment l'un avec l'autre une frappante antithèse. Car cette dépression habituelle, et cette totale inhibition qui l'accompagne, répondent à une réaction morale de la personnalité, à un système auto-punitif et défensif de répres-

(15) Dans beaucoup de cas de névrose obsessionnelle franche, cet élément agressif oral est au contraire très marqué. Voir à ce sujet notre article paru ici-même. (Rev. franç. de Psychanalyse, n° 3.) C. O.

(16) Il convient de remarquer à ce sujet que, comme nous le relèverons plus loin, les pulsions orales comportaient tout de même chez lui, un certain caractère agressif ou destructif. C'est la raison pourquoi ce soulagement ne dure pas longtemps. Car l'agressivité quelle qu'elle soit, c'est-à-dire qu'elle soit orale ou anale, ramène automatiquement le sentiment de culpabilité et l'angoisse de castration.

C'est à ce moment que Julien quitte son petit café et se met à vagabonder. C. O.

sion mis en œuvre par le surmoi et le moi contre les désirs primitifs pervers du soi.

Mais que survienne alors l'état crépusculaire et nous verrons inversement ceux-ci se donner instantanément libre carrière. Ce sont là les deux éléments connus de tout conflit psychomorbide, les deux aspects de toute névrose. Et si, dans la névrose obsessionnelle ou l'hystérie par exemple, ils ont coutume de se superposer ou de s'intriquer d'une façon beaucoup plus ramassée et intime, chez Julien au contraire ils sont nettement dissociés, ils se séparent, s'étalent dans le temps, et se succèdent périodiquement en se manifestant l'un après l'autre, à l'état de pureté. Nous appellerons alors le syndrome dépressif, soit la vie ordinaire, l'*état premier ;* et le syndrome fugal, l' *état second.* Cette terminologie nous permettra de dresser, en un tableau résumé, les antithèses les plus frappantes qu'ils présentent ; et nous classerons celles-ci d'après les pulsions respectives auxquelles elles se rapportent, en commençant par les plus primitives.

A. Les pulsions orales

Nous nous bornerons ici à quelques indications sommaires pour ne pas compliquer trop cet exposé. Dans le passé morbide de Julien, relevons tout d'abord un symptôme significatif qui fit éclosion à l'époque de la puberté.

Notre futur malade s'adonnait alors avec excès à un onanisme impulsif. Mais cette pratique développa un sentiment de culpabilité si prononcé, et s'allia à des scrupules religieux si excessifs que, refoulant brusquement toute sa sexualité naissante, il y renonça complètement et tomba dans un état anxieux. C'est alors qu'apparut (vers seize ans) ce qu'il devait appeler plus tard, au cours de l'analyse, « sa manie de mangeaille ». Elle consistait en des sortes d'accès de boulimie et de gloutonnerie qu'il satisfaisait, en dehors des repas, en « chipant » tous les restes d'aliments, ou même toutes les victuailles non préparées telles qu'on les rapportait de la ville ou du marché, qui lui tombaient sous la main. Il inspectait aussi buffets et armoires pour vider coupes de gâteaux et de bonbons, boîtes de chocolat ou de biscuits. Et le point intéressant est qu'il subissait déjà ces « envies » comme de véritables

impulses incoercibles qu'il assouvissait avec une frénésie angoissée. Il m'explique aujourd'hui qu'il se croyait alors forcé de manger parce qu'il était obsédé par l'idée-fixe ou la terreur, que la masturbation conduit à la folie et à la cachexie mortelle par le fait que le liquide ainsi perdu emporte avec lui toutes les substances nécessaires au cerveau et toute la graisse du corps. Cette idée, glanée dans des milieux religieux étroits, l'a littéralement terrorisé. Mais ce n'était, comme nous allons le voir, qu'une rationalisation.

Il s'agissait, en réalité, d'un bel exemple de « cleptomanie orale ». Or ce symptôme ne s'est jamais manifesté en dehors de la maison, ni dans des magasins d'alimentation. Ces derniers, certes, avec les cafés l'attiraient beaucoup et du moment où il disposa de quelque argent de poche, il leur fit des visites de plus en plus fréquentes, surtout aux confiseurs. Mais il payait toujours ses achats et les payait même avec un grand plaisir, de caractère forcé et obsédant lui aussi, si bien que toutes ses économies et ses emprunts y passaient. Ce double impulse répondait déjà à un besoin de récupération orale de la perte anale qu'il venait de faire. Car nous comptons montrer en effet, au paragraphe suivant, comment et pourquoi toute dépense d'argent symbolisait une perte anale (17).

Tandis qu'à la maison, au contraire, l'accent impulsif était entièrement porté sur l'acte de « chiper », car ici, l'analyse le démontra, ses larcins devaient avoir pour objet des *choses à manger qui appartenaient à sa mère.*

(17) Nous avons pu établir, chez ce malade, l'équation symbolique suivante : « chocolat = fèces » ce qui nous a permis de dépister une tendance perverse, très refoulée et très primitive, de « coprophilie ». Or la persistance dans l'inconscient d'un désir infantile si repoussant, et de caractère presque schizophrénique, nous permettra de mieux comprendre tout à l'heure sans que nous y revenions, l'inhibition si totale de la faculté de gagner ou mieux « d'encaisser » de l'argent, malgré que le désir de Julien en fût si vif et si justifié.

Ce qui frappe d'autre part dans tous ces impulses oraux, c'est leur caractère agressif et destructif évident. Quand Julien est saisi par eux, il mastique avec force, les mâchoires nerveusement contractées ; il dévore, il engloutit beaucoup plus qu'il ne mange. Bref il ne *prend* pas, mais il détruit la nourriture. Or nous relèverons plus loin une nouvelle équation en relation avec celle dont il est question ici, soit « pénis-fèces-sein maternel ». Cette chaîne symbolique indique les trois principaux objets : génital-œdipien, anal et oral, élus successivement par la pulsion orale-sadique au fur et à mesure des progrès de la régression.

Ajoutons que la quantité de chocolat que Julien a absorbée dans sa jeunesse est invraisemblable. C. O.

Citons, pour illustrer cet élément si primitif du complexe maternel, un symptôme significatif. Il consistait dans une élection spéciale des objets du vol, ceux qui parmi tous l'attiraient le plus étant des *choses à sucer*. La libido orale, en effet, avait investi le suçage lui-même, c'est-à-dire l'acte de sucer, et non la chose sucée. Retour substitutif, par conséquent au stade de l'allaitement par le sein maternel, le sevrage, en tant que séparation et perte du premier objet et nécessité de l'abandon de la passivité, ayant de ce fait entraîné une déception traumatisante. Ce retour est alors déterminé par le besoin d'échapper au conflit pénible d'ambivalence engendré par ce traumatisme (18), car la mère trop aimée, dès qu'elle se refuse, devient objet de haine.

Dans le courant de l'analyse, notre malade eut une forte résistance au moment où nous étions arrivés à la phase orale. Pendant plusieurs séances je gardais le silence. Ce « sevrage » brusque d'interprétations et de conseils fut alors ressenti par lui absolument comme une *privation de nourriture* (nourriture psychique de l'analyste égalant une nourriture matérielle, et par-dessous maternelle). D'où état mélancolique typique. C'est à ce moment si terrible pour lui, qu'apparut une réaction thérapeutique négative sous forme d'un nouveau symptôme substitutif : *l'impulsion obsédante à sucer l'index*. Les associations ramenèrent ensuite un souvenir oublié. C'est qu'à 15 ans déjà il avait eu la même manie. Et il s'était tellement sucé le même doigt qu'il en résulta une « gonfle » puis, une vilaine plaie douloureuse et envenimée. Il fallut intervenir. Un médecin appliqua des pansements prohibitifs. D'où profonde souffrance pour le jeune Julien qui se mit immédiatement à sucer l'autre main. Finalement il chercha d'autres compensations et les trouva dans une autre manie, moins auto-érotique et plus objectale : celle de sucer des choses comestibles.

C'est ainsi qu'il ne pouvait s'empêcher de chiper, dans les tiroirs ou armoires de sa mère, toutes sortes de boîtes de bonbons ou de fondants, de sucre béchique ou de cachou, ou en-

(18) En nous bornant à ces quelques indications, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur aux beaux travaux des Drs Laforgue et Pichon sur ce sujet. C. O.

core des boîtes de médicaments tels que pastilles contre la toux ou les maux de gorge, dragées, pilules purgatives, tablettes diverses, etc. Et alors, principalement le soir dans son lit, il se mettait à sucer ces choses bonnes ou mauvaises l'une après l'autre, sans discontinuer et sans pouvoir s'arrêter avant que la boîte eût été complètement vidée. Et ceci, quel que fût le goût de la drogue. Que celle-ci fût amère, astringente, acide ou douce, cela ne lui importait pas. Fait intéressant, son estomac montra une remarquable tolérance à l'égard de toutes ces substances irritantes. Ce qui créait son plaisir, ou son ivresse même, c'était de *sucer ces petites choses rondes* ; et leur symbolisme ne fut pas difficile à découvrir : elles représentaient un substitut du *mamelon*. Inutile d'ajouter que cette « manie de suçage », comme d'ailleurs sa manie de mangeaille, a reparu aujourd'hui dans ses fugues après avoir complètement passé dans la vie ordinaire. Elle constitue enfin une manifestation ou une solution auto-érotique du conflit oral, c'est-à-dire une compensation de cette sorte de « castration orale » que représente secondairement, une fois la régression accomplie, le sevrage.

Le lecteur retrouvera au paragraphe suivant un second exemple, anal celui-ci, de solution auto-érotique du complexe de castration. Et la remarque que nous ferons alors sur la notion de castration anale s'appliquera également à celle de castration orale, toutes deux reposant sur la même équation symbolique : pénis-fèces-sein.

Un mot encore sur la cleptomanie orale. Exactement comme pour la manie de sucer, c'était avant tout l'acte ou le plaisir de voler quelque chose à la mère qui était libidinalement investi, beaucoup plus que la chose volée, elle-même. Il s'agissait donc bien d'une tendance cleptomaniaque et non de simple gourmandise. Il « chipait » en effet n'importe quoi, voire restes ou légumes crus, ou au contraire bonbons et pastilles selon que l'envie venait de chiper ou bien de sucer. Or, en se reportant à l'équation ci-dessus et en la prenant comme base analytique du phénomène, on verra que ce dernier est au fond le même que celui de l'emprunt de l'argent. Nous nous étendrons d'ailleurs davantage sur ces manifestations auto-érotiques au cours du paragraphe suivant.

L'analyse, en fin de compte, a montré depuis lors que ces impulses oraux incoercibles étaient déterminés par un ensemble de pulsions très primitives, ayant eu le sein maternel pour objet, ayant persisté chez Julien à la suite d'un refoulement raté, et se composant de deux éléments principaux : un élément libidinal et un élément agressif. Il s'agit là d'une régression inconsciente à la toute première source de jouissance que la vie procure à l'enfant, jouissance particulièrement vive en elle-même déjà, et épargnant ou excluant au surplus tout effort, toute activité, toute adaptation. Qu'il s'agît enfin de pastilles, de bonbons ou de vivres quelconques, l'impulsivité incoercible à les prendre en bouche exprimait déjà le vivace désir inconscient du sein (ou lait) maternel. Ce désir, comme on le devine, est devenu aujourd'hui la base de la dipsomanie (19).

Il nous reste maintenant un dernier point à relever. Il concerne le rapport évident qu'il y eut entre l'onanisme et cet ensemble de symptômes impulsifs oraux au moment de la puberté. En effet, la si soudaine survenue de ces derniers au moment précis de la brusque suppression de l'onanisme constitue un fait digne d'attirer notre attention analytique. On constate que deux tendances, qui reparaîtront beaucoup plus tard dans les fugues, sont à l'œuvre déjà : *dépenser et manger ou boire*, et les deux avec excès impulsif. C'était là les signes avant-coureurs de la régression libidinale, c'est-à-dire qu'ils répondaient à des recherches de compensations anales et orales de l'onanisme, soit d'une première activité génitale trop brusquement suspendue avec succès parce qu'ayant engendré déjà une forte angoisse de castration. Cette ancienne recherche inconsciente de dédommagement prouve bien, et l'évolution ultérieure de la névrose devait le prouver mieux encore, à quel point les instincts d'appétence les plus primitifs de Julien étaient restés fixés sur sa mère. On peut traduire cette proposition en langage plus analytique en posant que chez lui, la zone buccale a toujours été très libidinalement investie. Cette érogénéité toute spéciale de ces ozones se rencontre très fré-

(19) Détail significatif : au café, Julien ne boit pas mais il *suce* ses boissons. Il « s'absorbe » dans son verre, lequel « fait corps avec lui » dans un état de recueillement et de volupté.

quemment en pareil cas. Elle tend à compenser régressivement l'abolition de l'investissement génital, due au complexe de castration. Ajoutons que, chez Julien, cette manie de mangeaille et ces phases d'appétit féroce et de gloutonnerie, accompagnées déjà de traits dipsomaniaques, persistèrent jusqu'à son mariage ; mais qu'à partir de ce moment-là, elles disparurent par contre brusquement et complètement. C'est qu'aussi, la fuge apparut !

Résumons maintenant ce qui se passe aujourd'hui, c'est-à-dire ce qui s'est en fait passé depuis son mariage.

Etat premier. Les pulsions orales sont, d'une façon générale, inhibées. Julien n'a jamais faim. Il ne sait plus ce que c'est que d'avoir de l'appétit. C'est un tout petit mangeur, effroyablement maigre. A table, chez lui, il ne prend que le strict nécessaire et le prend, en outre avec résistance. Les repas sont de mauvais moments pendant lesquels il se sent plus inhibé que jamais. Et pourtant il ne présente aucune maladie d'estomac ni le moindre trouble digestif organique, à part une constipation nerveuse. En dehors des repas, sa répulsion à boire et à manger est toute pareille. Jamais il ne touche à une goutte d'alcool, lequel ne lui dit absolument rien. Et dire qu'on l'a traîté des années pour alcoolisme ! On l'a même à diverses reprises, contraint de signer la tempérance. Inutile de dire qu'il ne put s'empêcher de déshonorer sa signature au cours de nouvelles fugues, et que l'unique résultat de ce bon conseil fut un accroissement de ses remords mélancoliques, et conséquemment, une recrudescence des fugues (20).

(20) Une autre mesure prise pai l'entourage, dans la meilleure intention, consistait en ceci. Au cours de toute réunion ou dîner de famille, la consigne était que Julien ne devait pas boire une goutte d'alcool. Aussi ne lui offrait-on jamais ni vin, ni liqueurs. Quand par exemple, les plateaux de grands et petits verres circulaient, on passait devant lui sans s'arrêter et en disant : « Ah oui ! c'est vrai que tu n'en prends pas ! ». Il était en outre continuellement gardé à vue.

Mais toutes ces mesures, au fond, ne faisaient que l'humilier, l'exaspérer et l'angoisser. Elles étaient antipsychologiques en ce sens qu'elles concouraient à augmenter la stase libidinale orale et favorisaient ainsi le déclenchement de la prochaine fugue. Il aurait été plus judicieux, au contraire, d'accoutumer Julien à boire dans son état normal, ce qui aurait contribué à diminuer le sentiment de culpabilité au lieu de l'augmenter. Envisagée sous cet angle particulier, cette observation pourrait éclairer la question, si intéressante au point de vue analytique, de la psychologie des alcooliques. C. O.

Citons enfin un autre trait qui l'apparente à Adrien, notre premier malade, et qui, comme chez lui, est en rapport avec l'inhibition des tendances orales. Il s'agit d'un trait de caractère, déterminé par le surmoi et consistant dans l'incapacité générale de gagner de l'argent. Il convient ici de le considérer en lui-même et non pas par rapport à l'inhibition de l'activité en général, ou à l'impossibilité d'avoir une activité rénumératrice quelconque. Car il se manifesta chez Julien de plus en plus clairement dans le cours de l'analyse, et cela à partir du moment où, ayant réussi à fonder une affaire, il aurait précisément pu en retirer de justes profits et gagner de l'argent. Or, même alors, il montra une vive résistance à encaisser ses factures, une incapacité incompréhensible à exiger, bien qu'elles fussent très modérées, leur réglement intégral et régulier; une peine énorme à les envoyer, si bien que finalement il ne les envoyait pas, ou bien les réduisant progressivement, n'en envoyait plus que de dérisoires.

Il serait, croyons-nous, malaisé de ne pas taxer de paradoxal et morbide un tel comportement chez un homme ayant par ailleurs, une telle soif de gagner et de se tirer enfin d'affaire. Il s'agissait, en effet, d'un conflit angoissant entre le moi et le surmoi. Ce dernier, du fait que l'action de prendre leur argent aux autres était régressivement investie, par la névrose, de libido orale et associée symboliquement aux désirs censurés de cleptomanie orale, qu'il avait jusqu'ici rigoureusement inhibés, inhiba également et avec la même rigueur tout désir de gain. De là le conflit avec le moi qui, lui, voulait gagner, c'est-à-dire « absorber » autant d'argent que possible ; et qui cependant, dans cette lutte inégale, eut toujours le dessous, jusqu'au moment où le symbolisme oral agressif de l'acte, pourtant si légitime, de toucher de l'argent qu'on vous doit, fut mis au jour par l'analyse. Dès ce moment le sentiment de culpabilité adventice tomba de lui-même et Julien fut à même d'envoyer de grosses factures et de les encaisser normalement et joyeusement. Je me hâte d'ajouter que ce résultat ne put être obtenu que parce qu'auparavant les complexes analérotiques venaient d'être analysés eux aussi. Il est, en effet, très important de bien analyser les relations étroites qu'ils contractent avec les complexes oralérotiques chez tous les sujets souffrant

de difficultés anormales dans la question d'argent. Il s'agit là de deux ouvertures du tractus digestif, celle par laquelle on absorbe ou prend, et celle par laquelle on lâche ou rejette. Et un investissement érotique pathogène de ces deux fonctions physiologiques est fréquemment tenté de gagner par extension et de contaminer ces deux fonctions sociales de gagner et de dépenser. C'est là un principe dont les conséquences vitales peuvent être immenses et sur lequel nous reviendrons au paragraphe suivant.

Un tel investissement anormal d'actes sociaux et moraux par des pulsions perverses est un phénomène fréquent. Il peut venir hautement compromettre des *sublimations* plus ou moins réussies, en quoi consistaient précisément jusqu'ici ces actes supérieurs. Car, une fois érotisés, ils deviennent des actes défendus par le surmoi, lequel alors les inhibe.

Ce phénomène de l'érotisation des sublimations joue un rôle capital dans la genèse et l'évolution de la névrose. La raison habituelle en est la production, due à un motif quelconque, d'une stase libidinale. Que survienne en effet une crise, suite d'échecs ou de difficultés extérieures ou intérieures, ou d'une nouvelle situation venant rallumer des conflits inconscients mal éteints — par exemple pour Julien son mariage — et nous verrons une part de libido ainsi remobilisée, mais à laquelle pourtant aucun emploi adéquat n'est apporté, venir se déverser dans la sublimation. C'est là une sorte de déversement d'urgence à la suite duquel une énergie, de plus en plus suspecte au surmoi, envahit peu à peu le moi et son activité. Autrement dit ce réinvestissement tend à narcissiser progressivement le moi et son activité. Suivant les cas, il pourra ne pas trop compromettre la sublimation pendant un certain temps, tout en lui conférant un caractère de plus en plus impulsif, hypersthénique et laborieux. Le sujet agit alors sous l'empire d'un conflit, donc avec effort. Mais il arrivera fatalement un moment où le surmoi interviendra et dira son mot. Ce mot sera suspensif et la sublimation redevenue ainsi un mode de pure satisfaction libidinale défendue, se trouvera brusquement inhibée. D'où naturellement une nouvelle cause additionnelle de stase qui viendra à son tour favoriser la formation de symptômes substitutifs, c'est-à-dire de nouveaux déversements

d'ordre morbides ceux-là. C'est ainsi que l'on voit souvent une névrose débuter par l'inhibition d'une sublimation. Une forme fréquente en sera l'inhibition professionnelle. Une cure psychanalytique venant mettre un terme à ces investissements pathologiques pourra de cette manière augmenter considérablement le rendement de l'individu traîté.

Ici, relevons déjà, en anticipant quelque peu sur le paragraphe suivant, que c'est exactement ce qui c'est passé chez Julien. Ce garçon avant son mariage, avait tout de même fini par s'occuper, par « bricoler », par trouver des places où il gagnait plus ou moins. En outre il empruntait et dépensait follement. A partir de son mariage, en revanche, il lui deviendra tout à fait impossible ni de gagner, ni d'emprunter, ni de dépenser un sou. Toute sublimation orale ou anale sera inhibée.

On voit par ces brêves considérations que la sublimation répond à une pulsion, ou à l'activité d'une excitation pulsionnelle primitive dont et l'objet et le but ont été modifiés et adaptés lentement au cours du développement. La seconde condition est que l'objet et le but nouveaux possèdent une valeur sociale. C'est dire que si l'énergie qui anime la sublimation trouve certainement sa source dans le soi, sa transformation cependant est surtout qualitative (désexualisation de Freud) et par là correspond à une intervention, à un travail du moi.

Aujourd'hui par conséquent, activité, gain, dépense, toutes ces sublimations chancelantes de jadis sont complètement inhibées dans l'état premier. Dans l'état second d'autre part, elles reparaissent mais entièrement déformées, et disons caricaturées, sous une forme érotique pure, c'est-à-dire sous la forme de symptômes morbides qui n'ont plus rien de social et tout d'autoérotique. C'est là l'effet de la submersion du moi par le soi.

Etat second. On l'a vu par la description de la fugue, c'est exactement le tableau inverse. Les pulsions orales, inhibées depuis le mariage, sont soudainement délivrées de leur inhibition dans l'état crépusculaire. Elles ressortent alors de manière obsédante et impulsive, une fois Julien installé dans son petit café, sous forme de dipsomanie et de gloutonnerie.

L'analyse nous a permis de démontrer que ce petit café populaire et familier où, fuyant tout à coup la réalité angoissante,

il va, inconscient de tout, passer des heures délicieuses, n'était autre qu'un symbole maternel oral. Dans un rêve, il se trouve avec sa mère dans un café.

Mais ce café est un établissement distingué situé dans un quartier chic. Le garçon lui dit, d'une façon brusque, qu'il n'y a pas de bière ni d'alcool. Alors, il renonce à boire. C'est là un joli symbolisme de l'inhibition de la pulsion originelle vis-à-vis de la mère. Soit à l'état crépusculaire, soit aussi à l'état normal, il lui est absolument impossible d'entrer dans un *café chic* situé en ville. Nous retrouvons là, exactement, comme pour les femmes, une série haute et une série basse: la première est tabou, la seconde seule, par déplacement, est permise. C'est pourquoi dans le petit café suburbain, la censure tombe, comme vis-à-vis des femmes du bas peuple. Il y peut alors, dans une atmosphère particulièrement favorable, se remplir de liquide à son saôul avec un sentiment invincible de bonheur absolument pareil à celui du nourrisson assoiffé qui retrouve le sein maternel. D'où le bien-être merveilleux que procure cette première séance au café, où il « est nourri » par une sommelière, c'est-à-dire par une *femme inférieure*. Celle-ci, nous le savons en effet, figure, par renversement, la mère. Cette parfaite félicité, en fin de compte, résulte de ce que son souhait éternel de névrosé, et de névrosé si fortement rivé à son infantilisme libidinal, est enfin exaucé : être entièrement passif ; être délivré de toute nécessité d'activité, ou d'effort quelconque ; être dispensé surtout de l'obligation de se nourrir par ses propres moyens. L'argent avec lequel il paie ses consommations est en effet de l'argent emprunté (volé au père). Mais Julien, bien entendu, ignore ces mécanismes inconscients. Aussi rationalise-t-il son comportement par l'idée, ou la conviction qu'il a besoin, avant tout, d'alcool pour se libérer de sa timidité vis-à-vis des femmes et de ses scrupules vis-à-vis de l'adultère, qu'il va tenter tout à l'heure. C'est ainsi qu'il s'explique le soulagement parfait qu'il éprouve au café.

A cette femme inférieure toutefois, il sera obligé de donner d'énormes pourboires, ou même encore tout l'argent (sauf 10 francs) qu'il vient d'emprunter. Cet impulse traduit toujours le même souci obsédant d'échapper à la castration dé-

terminé par l'angoisse qu'éveille la possession de cet argent. Il faut donc qu'il s'en débarrasse à tout prix pour pouvoir être tout à fait passif sans éprouver pour cela de malaise, c'est-à-dire tout à fait heureux. Elle condense en elle les deux éléments du complexe ; d'un côté la punition de l'emprnt, de l'autre le désir masochiste féminin. Ce dernier est bien de mise dans ce café symbolique où Julien est précisément en pleine régression prégénitale.

Citons, au hasard, un autre trait. Nous venons de dire qu'après l'échec génital, il était porté à « récupérer » d'une façon prégénitale le plaisir ainsi manqué. Ce dédommagement sera aussi de nature orale et consistera en ceci: en sortant de chez la femme qui l'a fait monter chez elle en pure perte, Julien, dans un état de confusion et de malaise extrême, se précipite dans une pâtisserie ou une charcuterie pour « s'offrir quelque chose de bon » absolument comme un gosse. Là, il achète dix petits pains, ou vingt gâteaux, ou un gros pâté, et les dévore d'un seul tenant avec une frénésie gloutonne. Puis après « avoir englouti toute cette lourde victuaille, il se remet à chasser ». Après un second échec sexuel, il retourne au café ; ou bien il cherche à se faire suivre ; et ainsi de suite jusqu'à deux ou trois heures du matin, où, n'ayant plus le sou et l'objet (la mère) étant définitivement perdu, il tombe dans les idées de suicide et la mélancolie (21), c'est-à-dire dans un deuil pathologique. C'est là sa manière navrée de reprendre contact avec la réalité.

N.-B. — Au cours du traitement, plus exactement à la suite de l'analyse de l'érotique anale, j'ai donné à Julien l'ordre d'aller boire un verre au café chaque fois qu'il en aurait envie. Cette intervention lui apporta un grand soulagement. Au début, il éprouva pourtant une angoisse à suivre ce conseil. Mais, bientôt, il put entrer facilement dans des cafés de tous genres, au hasard de ses courses en ville, et même dans ses cafés préférés du quartier populaire sans que cette « hardiesse » n'entraînât plus jamais la moindre idée de fu-

(21) Les analystes rapportent l'état mélancolique à une réaction psychique développée par la « perte de l'objet ». Inversement la fugue de Julien, sorte d'accès pseudo maniaque engendre une telle joie et une telle excitation parce qu'alors l'objet (la mère) est retrouvé. Et, c'est l'emprunt, en fait, qui prépare cet état si particulier où l'objet perdu dans la réalité va pouvoir être retrouvé dans la réalité psychique. D'où l'excitation pseudo-maniaque qu'il déclenche. C. O.

gue. Enfin il lui était permis d'entrer dans un café comme les autres.

Un matin il alla boire un verre de vin nouveau avant de venir à sa séance. Soudain au café l'idée lui vint : « Je n'irai pas chez le Docteur !... C'est trop ennuyeux après avoir fait çà ! » Il vint tout de même, et l'analyse lui prouva que la séance au café avait rallumé et excité ses tendances homosexuelles passives. D'où angoisse de venir chez moi comme femme. Il avait dû en effet donner un gros pourboire en plus du prix de sa consommation. Or, à la suite de l'explication de cette situation analytique d'auto-castration (voir § suivant) insérée dans le transfert, il s'écria : « Docteur, il me vient une idée. J'ai 50 francs sur moi pour payer un ouvrier. Alors on pourrait partager... et je vais vous en donner la moitié ! » Ce fut la première fois qu'il me paya spontanément. Je dis paya et non honora, vu qu'il m'assimilait à un ouvrier. Car il existait pour les hommes comme pour les femmes une série haute et une série basse, la dernière seule étant élue comme objet homosexuel par l'inconscient. Cela n'empêche pas qu'il s'agissait déjà d'un début de sublimation de la tendance perverse.

Une autre fois, il entraîna sa femme au café du Siècle. Et là, ils commandèrent un demi litre de Fendant (vin blanc). Il se sentit alors tout à fait à son aise. « Je sentis, me dit-il, un grand contentement..., que quelque chose était radicalement changé. Mais après le premier verre déjà, la tête me tourna comme si j'étais gris. Et pourtant, dans la fugue, je peux boire cinq, dix verres de bière, de vin, ou de liqueurs d'affilée, ou même de plus grandes quantités encore, sans n'avoir jamais aucun tournement de tête, car il n'y a que l'état de rêve, tout simplement... Après, çà a passé et le soir j'étais très gai et nous avons beaucoup ri... »

C'est là un curieux exemple d'utilisation différente du toxique par l'inconscient, suivant que le moi est érotisé ou non. Dans le premier cas, l'alcool perd son action enivrante. Dans le second, cette action est immédiate et hypertoxique.

Je lui avais aussi recommandé, et même prescrit de boire du vin à table, et de ne jamais se refuser un ou deux verres de vin ou de liqueur au cours des dîners ou des invitations. « Hier nous avons reçu du monde et la famille. Mon père, qui est en visite chez nous, s'est écrié au moment de nous mettre à table : Grande innovation, Julien boit du vin ! Tout le monde s'est regardé ; mais moi j'ai senti comme une immense libération, il n'y a pas d'autre mot. »

L'on voit que le matériel proprement analytique fourni par les tendances orales est en somme assez réduit. Et nous entendons par là : formations subtitutives, symbolisations, fantaisies, sublimations, etc, bref autant de mécanismes qui ont été beaucoup plus nombreux au chapitre de l'œdipe et qui le seront davantage encore à celui des pulsions anales. Or c'est la

règle. Car cette pauvreté relative provient de ce qu'au cours de la vie, les pulsions orales ont à leur disposition beaucoup plus de moyens et de possibilités de se satisfaire directement, et disons même physiologiquement (nourriture, parole, etc.), que les autres.

Citons, dans la même catégorie analytique, une des nombreuses *phobies* de Julien qui remonte à son enfance et persiste encore aujourd'hui. Il a l'horreur des boutons, et plus précisément des boutons décousus, ou non cousus, bref libres. On s'amusait souvent chez lui à lui en glisser un dans la main. Il poussait alors un cri, devenait blanc, et le jetait comme une chose dégoûtante ou dangereuse. La vue d'une boîte de boutons devant la couturière, ou d'un bouton traînant par terre, l'angoisse. Sur les habits, un bouton qui commence à se découdre et menace de se détacher lui est encore désagréable. Le bouton solidement cousu lui est au contraire agréable, ne lui fait plus rien.

Or cette phobie se révéla comme une mesure de défense contre l'agression orale sur le mamelon, le bouton détaché symbolisant le mamelon mordu et arraché.

B. Les pulsions anales.

Ce n'est pas le lieu d'approfondir la question si complexe de l'érotisme anal. C'est là un phénomène qui heurte trop le « bon goût », ainsi que les traditions psychologiques médicales, pour ne pas éveiller de la répulsion ou un complet scepticisme. Pour l'admettre et parvenir à le bien comprendre, il faut, en effet, l'avoir observé souvent et de façon tout à fait objective au cours de l'analyse approfondie de nombreux obsédés. C'est précisément l'attitude critique et prudente que Freud s'était imposée depuis de longues années de labeur psychanalytique quotidien, quand enfin il se décida à publier son cours mémoire, désormais classique, intitulé « Charakter und Analerotik » (22). Dans cet article, il complète certaines notions concernant la phase prégénitale sadique-anale qu'il avait exposées, en 1904 déjà, dans ses « Trois Essais sur la théorie de la Sexualité ». Il n'y a pas lieu de nous étendre dès à présent sur ces théories que nous reprendrons dans la seconde partie de ce travail, nous bornant pour l'instant à relever chez

(22) Sammlung Kleiner Schriften zür Neurosen-lehre, II, Folge. 1910.

Julien, car lui seul nous intéresse ici, quelques réactions pleines d'intérêt au point de vue pratique surtout.

Son analyse, en somme, marcha assez bien pendant une demi année environ. Les sentiments de culpabilité et d'infériorité, l'œdipe et la castration, tout le « matériel de début » en un mot, put être analysé sans trop de peine et avec un bon résultat. Les fugues se firent de plus en plus rares, tandis que le malade se remit au travail. Jusque là, d'autre part, sa famille s'était arrangée à payer son traitement, quoiqu'avec de plus en plus de retard. Puis, apitoyé par son dénuement et vivement intéressé par son cas, je continuai le traitement *gratuitement*. Ce fut là une lourde faute de technique ; faute qui consista, en effet, à faire une grande concession à ses complexes érotiques anaux au moment où ceux-ci allaient précisément commencer à sortir, et où lui-même allait peut-être commencer à surmonter sa très grande résistance inconsciente contre eux.

Dès cette seconde phase, l'analyse ne marcha plus du tout. Tandis que le même matériel revenait sans cesse et que l'angoisse réapparaissait, les fugues reprirent avec de plus en plus de fréquence et d'intensité. Si bien que finalement Julien ne venait presque plus jamais à son traitement.

La partie semblait perdue, lorsque l'idée me vint d'exiger qu'il m'apportât *lui-même,* chaque samedi, la somme de trente francs, pour les six séances de la semaine. Le choc fut si violent, qu'il fit un gros emprunt et disparut trois jours de suite ! Et c'est à Lausanne,, cette fois, qu'il fit sa fugue. Il avoua ensuite que cette exigence pécuniaire l'avait désespéré et révolté en même temps.

Il finit par accepter cette convention. Mais comme il n'avait à l'époque plus un sou et qu'il était complètement à la charge de sa belle-famille, il fut décidé d'accord avec sa femme, qu'il ferait un *emprunt* pour payer son traitement ; emprunt, en outre, qui serait déposé entre les mains de celle-ci, de façon que tous les samedis, elle pût lui remettre trente francs qu'il serait tenu de m'apporter et de me verser lui-même. Ce chiffre de trente ne fut pas choisi au hasard, mais savamment fixé au-dessus de la somme fatale de vingt francs qui, comme on le sait, était suffisante, mais nécessaire en tant que minimum, pour déclencher immanquablement la fugue.

Pendant cette période critique, je le fis enfin surveiller étroitement. Et l'analyse put reprendre son cours interrompu.

Le premier samedi, sa femme me l'amena à 6 heures, comme d'habitude, et me déclara qu'il ne leur avait pas encore été possible de rassembler la somme fixée. Elle me laissa son mari qui, pendant toute la séance, manifesta une grande résistance et qui, en sortant, au lieu de rentrer chez lui comme il me l'avait promis..., fit une fugue ! Que s'était-il passé ?

Le lundi suivant, il finit par m'avouer que, l'avant-veille, l'idée de devoir payer son traitement avait immédiatement déclanché l'idée de faire une fugue au lieu d'aller à la séance. Il avait alors, à 2 heures de l'après-midi, envoyé son apprenti toucher un acompte de 20 francs. Ensuite, promenade avec sa femme ; puis, séance d'analyse, toujours avec cet argent en poche. Pendant la séance, l'idée de la fugue s'est présentée une fois à son esprit, mais il l'a éludée. Il sent et il sait, en effet, que « s'il avait pu le dire, il ne serait pas parti ». Mais, il tenait à partir « à tel point le café le hantait depuis la reprise du traitement avec l'obligation de le payer ». La fugue, d'ailleurs, fut plus courte que d'habitude.

Le lendemain, dimanche, gros remords et dépression ; puis, *au lieu d'éprouver, comme d'ordinaire, une excitation sexuelle en présence de sa femme, il ressent subitement de violentes coliques et une diarrhée abondante qui l'oblige à « courir » continuellement,* chose qui ne lui était encore, aussi loin que remontent ses souvenirs, jamais arrivée. Et aussitôt, l'idée surgit : « Pourvu que je tombe gravement malade ; je n'aurai alors plus besoin de retourner au travail. »

Au cours des deux séances suivantes, l'inhibition et l'angoisse dominent. Les coliques très douloureuses et la diarrhée persistent *malgré* tous les remèdes et les traitements imaginables. Le jeudi, à 11 heures, il reçoit par hasard un acompte. Le soir, au lit, l'idée d'une fugue à Bellegarde surgit tout à coup ; Bellegarde, petite ville d'ouvriers et de petits cafés qui le hante depuis longtemps ! Il s'endort avec ce désir brûlant et nostalgique et fait alors le rêve suivant :

Rêve. — Je suis dans un parc public... je cherche un W.-C. Il y en a un... mais tout ouvert et tout le monde peut voir. Alors je prends une serpillère et m'arrange un coin où je ne

suis pas vu. Mais à peine installé confortablement, surgit un petit chat noir... qui me dérange beaucoup, et m'empêche... Très angoissé, j'essaie de le chasser. Je me bats avec lui, il me griffe, et s'accroche à mon derrière.

Associations. — « C'est exactement la situation de mes fugues où je cherche à me cacher dans un quartier reculé ou dans un café où je ne sois pas vu, ni ne puisse être reconnu. C'est aussi pourquoi je les fais toujours dans de vieux habits sales et usés (serpillières)... et dans des accoutrements impossibles. Je veux toujours être seul... seul dans mes fugues. (Il ajoute un fantasme très vif de son enfance et de sa jeunesse : celui d'être seul dans un grenier ou dans une petite chambre d'ouvrier avec des vivres et des livres). Seul aux cabinets. Joie immense de m'y enfermer. C'est le meilleur moment de la journée... (Et il finit par avouer non sans résistance qu'il éprouve une véritable jouissance organique avant l'évacuation !) »

« Chats, chats morts, mon frère les tuait,... horreur... moi jamais... (avec difficulté). A l'école de X... on appelait l'organe féminin, petit chat... »

Il donne de longues associations sur le motif de castration, puis revient au motif anal.

« Mes longues séances aux cabinets... Je voudrais qu'il y fasse bien chaud, que ce soit plus confortable. Je me suis souvent plaint à ma femme que cet endroit soit toujours si inconfortable et laid... Même quand il fait jour, j'allume toujours. Il me faut de la lumière... Au fond, j'y suis comme dans un rêve. »

En d'autres termes, ces séances quotidiennes aux W.-C. ce sont au fond des « petites fugues », lesquelles, comme les grandes, et nous verrons pourquoi plus loin, satisfont ses tendances auto-érotiques et passives.

Au cours des séances suivantes, il revient au « motif digestif » comme il l'appelle (i. e. intestino-anal) et sort enfin un nouveau symptôme aussi curieux que pénible, et dont surtout il n'avait encore jamais dit un mot. Et il y avait plus d'un an qu'il me parlait de ses fugues presque à chaque séance ! C'est dire combien le motif digestif était refoulé.

« ...Au fait, il y a quelque chose qui me devient maintenant très clair. C'est que dès que l'idée de la fugue me vient, j'ai

un besoin pressant d'aller aux cabinets. Et cela, à quelque heure de la journée que ce soit, et malgré que je sois allé le matin comme d'habitude. Mais le matin, c'est toujours long et plutôt difficile à cause de ma constipation. Tandis que lorsque je pense à la fugue, c'est le contraire... C'est un besoin subit, urgent et qui provoque une très forte diarrhée... et ordinairement je suis forcé d'aller plusieurs fois de suite. Cela m'arrive aussi presque toujours quand je pars pour la fugue. Je m'arrange toujours à avoir des pièces de quatre sous sur moi pour payer la bonne femme de ces établissements (W.-C. qu'il visite à maintes reprises pendant la fugue), à laquelle d'ailleurs je donne toujours un gros pourboire... (riant) elles me connaissent toutes. »

Autrement dit, le désir de vider complètement l'intestin accompagne, et s'associe étroitement au désir de la fugue. Or, nous pourrons tout à l'heure expliquer très clairement cette curieuse association, cette synergie, dirons-nous.

Julien, en continuant d'associer, sort un nouveau symptôme.

« Il m'arrive souvent aussi que mon ventre se remplit de gaz. Je sens alors un gonflement qui augmente toujours plus jusqu'à ce que ça devienne vraiment très pénible et je suis forcé de sortir, sous un prétexte ou sous un autre, pour aller me soulager. »

En analysant de plus près le mécanisme de cette brusque flatulence, nous avons constaté qu'elle n'avait aucun rapport avec les périodes digestives ni qu'aucune cause organique décelable n'intervenait dans sa production. Mais qu'elle survenait régulièrement par contre dans trois situations psychiques nettement déterminées. Premièrement, pendant les visites que Julien doit faire. « Les visites ont toujours été mon cauchemar... Il faut causer et je ne sais jamais que dire... Je suis horriblement gêné... et puis je sens qu'on me regarde, et dès qu'on me regarde, je suis perdu. Je reste alors cloué sur ma chaise, je baisse les yeux, et la dépression vient toujours plus forte. C'est surtout quand ma femme est avec moi... Et alors mon ventre devient de plus en plus tendu... se gonfle de gaz et je suis obligé de sortir. Ainsi, je ne peux jamais rester plus d'une heure, au maximum, en visite. Et quand je suis de-

hors, c'est un soulagement, une joie sans nom de... de faire sortir tout çà... C'est à ce moment, le dimanche après-midi principalement (jour des visites) que me vient parfois l'idée de la fugue... »

Secondement, dans son travail. « Quand je dois parler à des ouvriers ou des fournisseurs, donner des ordres ou régler une affaire, tout d'un coup je sens une gêne, je ne trouve plus mes mots, surtout si l'autre m'a regardé ou fixé... Je me sens horriblement inférieur, je deviens comme un imbécile. Et là aussi, je sens que çà travaille là-dedans (dans le ventre) et alors je lâche une série de vents. Là je peux me soulager tout de suite, parce que ça c'est presque toujours dehors que ça se passe... »

Troisièmement, au café. « C'est exactement la même chose qui m'arrive souvent au *café,* pendant mes fugues. Après avoir bu ou mangé; mais là, à cause de mon état de rêve, je l'avais complètement oublié. Çà se produit souvent par exemple, quand des gens qui sont là me fixent, m'examinent. Il faut dire que j'ai toujours des accoutrements impossibles. Au fond, plus j'y réfléchis, plus je vois combien toutes ces choses digestives (anales) corsent toutes mes fantaisies. »

Résumons ou plutôt recherchons le caractère psychologique commun à ces trois situations. Il saute aux yeux. *Ce sont des situations où Julien doit, ou devrait être actif,* devrait agir, et en outre toujours en présence de gens dont il se sent *regardé.* Nous pouvons donc supposer déjà que le symptôme est une réaction (par conversion) contre l'activité ou contre la fonction sociale, et qu'il réalise, par opposition, un désir de passivité ou en tout cas une satisfaction anale, vu qu'il oblige Julien à sortir du lieu social où il se trouve ou à interrompre ses entretiens d'affaires avec des clients ou des employés. Il est en outre évident que cette flatulence massive et l'expulsion qu'elle nécessite est de même ordre que l'accès de diarrhée. Tout ce que nous allons dire sur ce dernier, se rapportera par conséquent à cette sorte de diarrhée gazeuse que constitue cette mitraille « de flatus ». Et nous pourrons montrer qu'il s'agit bien dans un cas comme dans l'autre, d'une *compensation* inconsciente de l'effort d'activité par une satisfaction féminine passive, ou mieux d'une fuite devant l'angoisse d'être

viril, dans la passivité. Même fuite dans la passivité, mais à un degré et sous une forme psychique ultimes, que la fugue elle-même et le café !

Nous pouvons maintenant esquisser une petite analyse de cet enchaînement réactionnel. Il démontre clairement que Julien n'est pas assez évolué ou trop infantile encore pour faire de l'argent un usage rationnel et objectif et plus encore moral, c'est-à-dire, par exemple, payer des honoraires. Non, l'argent est pour lui entièrement érotisé, ou en d'autres termes, est resté un symbole uniquement libidinal. Et dans cette relation subjective, il ne peut servir qu'à des fins auto-érotiques. Mais ici une courte explication s'impose.

Jusqu'à présent, l'argent nous est apparu chez Julien comme un symbole de puissance virile, un *symbole phallique* évident (phallus paternel). Mais, il va constituer maintenant un nouveau, un second symbole ; soit un *symbole fécal*. Dès lors, comment expliquer pareil « sursymbolisme ». Tout simplement, par la régression. On sait, en effet, que la libido des enfants frappés d'une forte angoisse de castration, cherche spontanément à l'époque de l'Œdipe, des substituts ; et elle les trouvera en retournant se fixer à des satisfactions ou des positions libidinales antérieures plus ou moins abandonnées déjà. Et, sur cette voie régressive, les premières qu'elle rencontrera seront précisément les satisfactions anal-érotiques.

Or à ce stade-ci d'organisation prégénitale, certains enfants, et cette propriété les prédispose précisément à l'Obsession ou à la Perversion futures, avaient éprouvé de réelles jouissances au niveau de l'anus, soit par la friction opérée par les matières, soit souvent aussi, par un onanisme anal précoce. Nous venons justement de voir à ce propos, qu'aujourd'hui encore, Julien éprouve pareilles sensations, aux W.-C. notamment. Et l'analyse, en outre, nous a permis de découvrir que, seul dans son lit, il s'adonne souvent à l'onanisme anal ; ou bien, parfois aussi, après certaines fugues, à l'onanisme génital ; mais il doit alors, pour obtenir l'orgasme, s'introduire simultanément un doigt dans l'anus. Il présente d'ailleurs une multitude d'autres impulsions auto-érotiques qu'il serait trop long d'énumérer ici. Rappelons seulement le « flatusisme ».

A ce stade régressif, par conséquent, l'anus se comporte, ou s'offre, comme un organe éminemment passif, alors que la colonne stercorale prend le rôle, abandonné par le pénis, de l'organe actif. Le premier, par extension régressive, prend ainsi la valeur de l'organe féminin, et les matières fécales celle de l'organe masculin. C'est là l'explication la plus claire de ce fait que, dans toute analyse d'obsédé ou de pervers, il arrivera toujours un moment où le vagin sera symbolisé par l'anus et l'ampoule rectale ; et le pénis d'autre part par la colonne stercorale. Mais nous devons ajouter qu'en réalité les choses ne sont pas si simples, car elles se compliquent du phénomène du « sadisme anal ». Mais cette question complexe sera laissée de côté.

Ayant ainsi régressé au stade anal, l'individu en question retrouvera par substitution toutes les possibilités libidinales que la castration lui a refusées. Etant homme et femme à la fois, il peut dorénavant se passer de tout le monde, c'est-à-dire de la femme en tant qu'objet héréto-sexuel et de l'homme en tant qu'objet homo-sexuel ou pédérastique, l'un et l'autre étant sévèrement défendus par le surmoi. Telle est très sommairement exposée l'une des solutions régressives du complexe de castration que l'on rencontre fréquemment. Elle est dite: *solution auto-érotique anale.* Elle joue enfin un rôle de premier plan dans tous les complexes d'argent et notamment dans l'avarice, comme nous aurons souvent l'occasion de le montrer au cours de la seconde partie de ce travail. L'individu qui l'a adoptée sera, en effet, invinciblement porté à « retenir », à ne pas lâcher ce substitut, cet « Ersatz » précieux de la castration génitale. D'où une tendance générale à la « rétention », qu'on constate souvent dans son caractère moral et qui est une sublimation de la rétention anale primitive. Le populaire appelle souvent ces gens-là des « constipés » ! Et la première des choses qu'ils seront portés à retenir, c'est naturellement l'argent en vertu de sa haute fonction, symbolique et sociale à la fois.

Julien, pour revenir à ses réactions, a donc « retenu » les 20 francs qu'il avait sur lui lors de la dite séance du samedi. Au lieu de me les verser à titre d'honoraires, il les réserva, les retint pour une fugue prochaine. Or, pendant la séance, il

n'était pas encore complètement en état crépusculaire, et l'un de ses traits les plus frappants quand il est dans l'état premier consiste précisément : 1°) dans une *impossibilité de dépenser ou de payer,* bref *de lâcher de l'argent ;* 2°) de ne pouvoir inversement dépenser dans ses fugues que de l'argent emprunté ou touché d'une façon irrégulière ou illicite. Nous avons déjà insisté sur ce second comportement à propos du symbolisme de l'emprunt, mais nous pouvons mentionner ici un nouveau fait qui l'illustre.

Avant son mariage, il avait fini par accepter une place qu'il occupa pendant quelques mois et qui lui rapporta un modeste salaire. Et le hasard voulut qu'à ce moment-là il fît un petit héritage d'un oncle (frère du père = imago paternelle). Eh bien, son salaire, c'est-à-dire l'argent normalement gagné, devint tabou. Il n'y toucha jamais. Bien plus, il ne pouvait comme les autres employés aller le toucher à la caisse. Il fallut qu'on le lui apportât dans la petite chambre qu'il avait louée dans la fabrique et où il le laissait traîner sur la table. Par contre, il allait régulièrement, et avec une joie immense, toucher à la banque, où cet héritage était déposé en compte-courant, une série de petites sommes qu'il consacrait immédiatement à des tournées en ville. Ces tournées, qu'il faisait *toujours seul,* bien qu'à l'époque il eût une « amie », consistaient à s'offrir de bons dîners dans des restaurants de luxe, des consommations raffinées dans des cafés chics, de bonnes cigarettes, des gourmandises, des ballades en taxi, etc. C'était là, on le voit, le prélude auto-érotique des fugues futures ; ou même déjà des espèces de fugues, mais accomplies dans la « série haute », donc sans recherches de femmes et uniquement « orales » et « anales » (manger et dépenser).

Et jamais il ne lui vint à l'idée d'emmener son « amie » avec lui. Il la laissait chez elle, dans un quartier suburbain et populaire où il avait avec elle, entre temps, de rares rapports sexuels, mais à condition qu'elle se livrât sur lui à certaines manœuvres perverses; à celle entre autres de lui introduire un doigt ou des objets dans l'anus, tandis qu'elle devait prendre un rôle actif et une posture masculine et que lui, inversement, demeurait passif. Ce n'est que beaucoup plus tard, grâce à l'analyse, que ce bizarre comportement lui redevint conscient

et qu'il finit par reconnaître lui-même que ces tournées répondaient, à cette époque déjà, à des espèces de fugues. Elles étaient des manifestations purement auto-érotiques, et réalisées déjà en demi-état crépusculaire évident ; mais seule la hantise de la femme inférieure faisait défaut, car il en avait une à disposition à qui il osait demander ces dites manœuvres, dont le désir, et plus encore même le souvenir, fut complètement oublié, disons refoulé, depuis ses fiançailles.

Ce refoulement, dû à un très fort sentiment de culpabilité, lui épargne aujourd'hui l'effort, qui serait trop angoissant, de demander à sa femme des offices si repoussants. Bref, ce petit héritage fut rapidement « mangé » et l'analyse démontra que *l'argent hérité* était un équivalent subjectif de *l'argent emprunté :* argent qu'on reçoit, ou qu'on prend à une personne symbolisant le père après sa mort (désir de mort). Dans ses rêves, le motif infantile suivant revint souvent : « Après la mort de mon père, j'hériterai de son pénis » ; et même dans la suite : « désir de sa mort pour lui dérober son pénis ». Dès lors, on comprend mieux pourquoi le désir de l'emprunt, sorte de vol agressif déguisé, était lié à un sentiment si intense de culpabilité, et pourquoi, conséquemment, il fut complètement inhibé dans la vie ordinaire (23).

Tout ce comportement, en un mot, répond donc manifestement au complexe de castration. Mais, n'oublions pas que notre tâche, dans ce paragraphe spécial, est précisément de transposer, ou de reporter ce complexe sur le plan anal. Or, à ce niveau régressif, dépenser, payer une note d'honoraires, comme d'ailleurs n'importe quelle autre note, correspond à ce qu'on dénomme, en un sens extensif, une *castration anale*. Et c'est là une réelle mutilation que, dans son état ordinaire, le moi de Julien ne peut accepter ; ou plus exactement son moi idéal et viril. Elle entraîne en effet une angoisse suprême au niveau du moi, ainsi qu'un sentiment d'anéantissement au niveau de l'idéal du moi. Angoisse et anéantissement d'un

(23) On retrouve aujourd'hui, dans la névrose, l'exact équivalent de ce comportement..... En effet, quand il part en fugue, il abandonne complètement, il oublie, il supprime sa femme de son esprit. Deuxièmement, il ne sera jamais tenté de faire une fugue avec de l'argent qu'il a déjà dans son tiroir ou dans son portefeuille. Cet argent-là, il n'y pourrait toucher pour un empire. De toutes façons, et en conclusion de tout ceci, Julien ne peut vivre que d'emprunts... même s'il gagne. C. O.

côté, abandon symbolique d'une jouissance auto-érotique de l'autre, qu'il lui est impossible de supporter ou même d'envisager seulement, car son résultat est de faire véritablement de lui, un être privé de pénis, mais doté de vagin.

En effet, toujours au niveau de la réalité psychique, c'est-à-dire d'une réalité subjective qui est la seule réalité pour lui, cette castration anale *le transforme en femme*. Car, l'intestin *vide* devient manifestement l'organe féminin, que, d'ailleurs, il représentait déjà auparavant, mais de façon latente, c'est-à-dire relativement à son contenu (substitut régressif phallique) et dans une situation auto-érotique. La perte du contenu, par contre, impliquerait un dénouement de cette situation ou un renoncement à la solution auto-érotique que Julien ne peut encore admettre ni réaliser, étant donné que cette dernière constitue justement un mécanisme de défense contre les tendances féminines ou un artifice de protection contre les désirs érotiques anaux passifs, c'est-à-dire, au fond, pédérastiques (être coïté !)

Or, au point où en était l'analyse à ce moment-là, ces pulsions passives étaient encore trop fortement refoulées, trop inhibées par le surmoi pour pouvoir « sortir », même sous une forme seulement symbolique. Celle-ci eût consisté, en effet, à payer l'analyste, c'est-à-dire à réaliser la castration anale devant lui, à avouer ainsi le désir refoulé, bref à se livrer à lui comme femme. Et l'inhibition du payement prouvait que le dit désir homo-sexuel commençait à jouer vis-à-vis de lui, par le transfert.

Ce n'est, en effet, que plus tard que la tendance perverse passive devait sortir peu à peu et de plus en plus clairement. Et elle ne sortit, en fait, que grâce à mon exigence absolue que le malade me payât lui-même et directement mes honoraires.

Cette mise au jour du désir passif, c'est-à-dire sa libération du refoulement, en même temps que son acceptation par le moi constitua le moment le plus critique et le plus pénible de toute l'analyse, véritable « tournant » de la cure après lequel celle-ci fit de sensibles progrès.

Telle est la raison dernière pour laquelle Julien dans son état ordinaire, ne peut payer, ni dépenser. Cette inhibition ré-

pond donc à la fois et à un mécanisme narcissique de défense et à une jouissance auto-érotique. Dans l'état second, par contre, comme en ce qui concerne les pulsions orales, cette inhibition va tomber. C'est pourquoi, cet argent qu'il n'a pu me donner, il va tout à l'heure, dans sa fugue, le dépenser au café avec une joie enfantine ; c'est pourquoi aussi l'idée de payer son traitement avait été immédiatement remplacée par celle de faire une fugue, c'est-à-dire de se faire femme à l'aide de l'état crépusculaire au lieu de le faire en présence de l'analyste à l'état normal, ce qui était encore défendu. Au cours de celle-ci, il dépensa dix-sept francs sur vingt, et se réserva trois francs seulement pour « la chose qui doit se passer ». Cette réduction est un progrès ! Elle montre qu'il n'y croit plus beaucoup à cette « chose » et que les tendances prégénitales sont déjà un peu plus conscientes.

Mais le lendemain survinrent les coliques ! Ce symptôme inédit, remplaçant la pseudo-excitation hétéro-sexuelle du dimanche, me parut de suite de très bon augure. Il indiquait, en effet, que Julien s'était enfin engagé sur la voie curative du « défoulement » de ses pulsions érotiques anales passives. Mais il était encore ambivalent, constituant une auto-punition de celles-ci (douleurs, dépression, etc.) en même temps qu'une première réalisation, un premier aveu symbolique du désir féminin de castration anale, c'est-à-dire du désir passif lui-même. Car cette subite poussée d'entérite, en fait, entraîne une transformation matérielle du contenu intestinal : de solide (Julien est toujours constipé) il devient liquide. En outre, il est expulsé au fur et à mesure de sa formation comme les gaz tout à l'heure. Cette double conséquence révèle clairement le sens psychique de ce symptôme physique. Liquéfaction et expulsion égalent suppression du pénis anal, donc abandon de l'impulse auto-érotique d'une part, expression du désir passif de l'autre. L'intestin maintenu continuellement à l'état de vacuité devient, pour l'inconscient de Julien, un substitut du vagin. Donc, renoncement à l'excitation auto-érotique de la muqueuse par un corps solide et, à sa place, désir de son excitation alloérotique par un phallus étranger. Ce symptôme démontre ainsi que le surmoi commence à accepter, ou à refouler avec moins de rigueur, le désir passif pervers.

Ce dernier ressortit, d'ailleurs, dans le désir conscient que cette entérite pût le dispenser de travailler, autrement dit justifier sa passivité. Et il est fort probable que, sans psychanalyse, il eût fait une entérite chronique ! Ajoutons que ce symptôme fonctionnel si typique persista cinq jours de suite avec une rare violence (débâcle).

Le vendredi après-midi, soit le lendemain du rêve sus-mentionné, et quoique très souffrant, il file tout de même à la gare pour faire une fugue à Bellegarde ; et là, en attendant le départ du train, il ingurgite une quantité impressionnante de bière glacée. Il l'ingurgite d'ailleurs dans la crainte (bien justifiée) que cette libation froide, par un temps froid et dans un local froid, n'aggrave irrémédiablement son entérite. Eh bien, c'est pourtant le contraire qui arriva. Exactement à partir de ce moment-là, ces coliques et cette diarrhée, rebelles à tous les remèdes, *disparurent complètement*. Or, l'explication analytique de cette guérison paradoxale est aisée. C'est forcément que le désir inconscient qui les avait déterminées et entretenues avait trouvé une satisfaction substitutive quelconque ; et cette satisfaction vicariante n'était autre que le gaspillage de l'argent emprunté qui inaugure chaque fugue et que nous avons déjà maintes fois mentionné.

Nous l'interprétions alors comme une auto-castration génitale. Cette interprétation demeure exacte ; mais elle était encore incomplète ; car il convient de lui adjoindre une nouvelle signification : celle d'une auto-castration anale (24).

(24) Ce terme de castration anale, au fond, n'a pas de sens. Aussi pour comprendre le phénomène réel pourtant, qu'il définit, faut-il envisager ce dernier sous un angle non pas évolutif mais bien régressif. Pour l'enfant qui se développe, l'anus est d'abord l'anus et les fèces sont les fèces, et rien d'autre ni de plus. L'érotique anale *primaire* est donc toute autre chose que ce que nous tentons de décrire ici : elle répond à l'érotisation de la fonction anale en elle-même. Pareille remarque s'applique aussi à l'érotique orale primaire. Mais survienne la phase génitale, avec le complexe œdipien et le vrai complexe de castration qu'il implique, et c'est alors le renversement bien connu des tendances actives en tendances passives (forme négative du complexe d'Œdipe) et ce renversement génital préalable est précisément le point important, le nœud de toute la question en tant que condition essentielle de la régression. Car les tendances anales, essentiellement passives du fait du plaisir engendré par la rétention, vont *secondairement* offrir un point d'appui ou de fixation auxdites tendances devenues passives à la suite de l'angoisse de castration. Mais ces dernières sont et restent des tendances génitales, mais qui sont venues secondairement, c'est-à-dire par régression, « s'analérotiser ». Ce terme de castration anale ne peut et ne doit être entendu que dans un sens extensif et non littéral. C. O.

Ce gaspillage inaugural nous révèle donc maintenant que Julien tient surtout à se « faire femme » dans sa fugue, et à la réaliser par conséquent dans une attitude perverse et passive. Et ce trait vient éclairer d'un seul coup la plus grande partie de ses comportements si bizarres ; par exemple, cette manie de se *faire* suivre par les femmes au lieu de les suivre, cette autre d'exiger d'elles des caresses de façon passive, cette troisième de distribuer le peu d'argent qu'il a à tous les pauvres, hommes, femmes, qu'il rencontre. Si j'osais recourir à une métaphore douteuse, je dirais que le plus bel anal du monde ne peut donner que ce qu'il a. C'est aussi pourquoi, dans la chambre fatale où son moi veut malgré tout prouver sa puissance génitale, il ne pourra rien d'autre que de lâcher un écu sur la table de nuit. Et, dans tous les cas analogues, l'argent se dresse comme un obstacle, ou demeure le seul lien possible entre l'homme et la femme. Cette castration anale enfin est une bonne préparation à l'orgie orale qui va suivre. Elle la justifie même en un certain sens, car ce qu'il vient de perdre ainsi, Julien doit le récupérer immédiatement. Il faut de nouveau « reboucher le trou » (25), sinon c'est le réveil certain de l'agressivité (envie du pénis paternel) et partant du sentiment de culpabilité et de la terreur inconsciente de castration.

Dans l'état premier inversement, nous savons que chez lui les tendances anales, comme les orales, sont complètement inhibées. Et dans cet état, nous savons aussi qu'en ce qui concerne l'argent, il lui est impossible ni d'en gagner (comme Adrien tout à l'heure) ni d'en dépenser. Or il se déroule là-dessous tout un jeu curieux de tendances libidinales, à caractère primitivement digestif, dont on retrouve l'action sous-jacente, au moyen de l'analyse, chez un grand nombre de malades atteints de complexes pécuniaires morbides. On observe aussi très souvent que tel d'entre eux qui ne gagne rien, ou gagne peu, tend à économiser. C'est sa manière de se rattraper et de conserver l'équilibre. Il doit « retenir » le peu qu'il a ou qu'il absorbe, et s'en contenter. La constipation, c'est notoire,

(25) Si j'use ici de cette image vulgaire, c'est que le langage populaire me l'a soufflée. Ne l'emploie-t-il pas couramment, en effet, pour désigner des pertes d'argent qu'il s'agit de compenser !

ôte l'appétit. Si l'on mange beaucoup, au contraire, force est d'évacuer beaucoup.

Pouvoir gagner, c'est aussi pouvoir dépenser, si l'on n'est pas névrosé : ou encore, gagner, c'est devoir dépenser. N'est-ce pas là une application moderne bien imprévue du principe de la « vis a tergo » si cher à nos anciens maîtres de physiologie !

Nous nous bornerons ici à ces très brèves considérations sur l'influence curieuse que les deux complexes oral et anal en question peuvent exercer dans certains cas sur le caractère et le sens pratique. Elles suffiront peut-être à donner une idée du sort divers réservé à la sublimation de ce couple de tendances ou de pulsions dont les actions respectives, on le voit, se conjuguent de façon si étroite dès qu'il s'agit de questions d'argent.

Nous craignons d'allonger un peu trop ce paragraphe choquant, tout en nous tranquillisant à l'idée qu'il s'adresse surtout à des médecins au courant des désagréables découvertes que réserve à l'humanité l'étude des pulsions du soi. Mais il convient pourtant, avant de conclure, de rapporter deux rêves particulièrement instructifs et qui pourront contribuer à étayer notre argumentation.

Le premier n'est autre que celui décrit tout à l'heure. Rappelons qu'il fut la suite, ou le prolongement direct de l'idée consciente de faire une fugue le lendemain, idée qui hantait justement Julien au moment où il s'endormit. On est donc en droit d'admettre, surtout après tout ce que nous savons déjà, qu'il constitue le mode d'expression inconsciente de ce désir conscient. En d'autres termes, qu'il exprime le désir inconscient lui-même, ou la pulsion du soi qui détermine et actionne la fugue. Et s'il l'exprime si clairement, cela tient précisément à la chute de la résistance contre les pulsions anales, chute certainement imputable à la nouvelle technique pécuniaire que j'avais récemment adoptée dans le traitement.

Julien se trouve donc ~~dans~~ un parc, c'est-à-dire dans un endroit public et nettement délimité : c'est le quartier populaire de la fugue où, comme il nous l'a si souvent répété, il se sent enfermé, ne pouvant en franchir les limites précises qu'il lui a assignées. Le rêve démontre donc que, dans ce quartier, il est

en quête de satisfactions anales substitutives, absolument comme aux cabinets, et cela pendant les interminables séances qu'il y fait chaque jour, et pendant lesquelles il recherche des jouissances anales vraies. Mais naturellement, la femme, ou l'idée de la femme représentée par le *chat,* ne peut que troubler cette attitude auto-érotique et passive ; et cet animal, associé à des sentiments de terreur, est ressenti comme un ennemi dangereux. Un motif réel et actuel contribue d'ailleurs à cette réaction et favorise la dramatisation onirique régressive; c'est la présence de sa femme à côté de lui, dans le lit jumeau. Depuis son mariage, l'obligation de partager sa chambre avec une femme fut l'occasion d'une sourde irritation et d'une souffrance croissante. Car cette femme incorpore des exigences qui menacent son auto-érotisme. Tout ce qu'il aimerait, c'est de loger seul dans une chambre, d'être seul dans un lit pour révasser et se caresser. La seule idée de devoir aller dans celui de sa femme l'angoisse, le moindre attouchement de celle-ci l'exaspère. Il sent qu'elle réclame une chose qu'il ne veut et aussi qu'il ne peut pas lui donner. Et c'est précisément l'angoisse de castration qui le rend impuissant. Dans le rêve, en effet ce chat agressif menace puis attaque de ses dents et de ses griffes la région génito-anale qu'il a mise a nu pour se préparer avec délice à l'exonération. C'est là le fantasme infantile, bien connu des analystes, intitulé : « vagina dentata et ungulata ». Et nous savons que s'il s'est « réfugié » dans l'auto-érotisme anal, c'est précisément pour corriger ou échapper à la castration ; et que s'il fait des fugues c'est, corrélativement, pour échapper à sa femme qui l'a excité.

Ce rêve fut suivi d'un fragment significatif :

B *Je suis avec ma femme à l'Hôpital..... Nous ne trouvons pas de lit. Elle me dit : Mais couche-toi donc avec un de ces hommes. Cette proposition me dégoûte et je ne comprends pas qu'elle puisse me demander ça.*

Ce rêve fait allusion à un séjour dans un hôpital qui fut pour lui un épouvantable cauchemar, du fait surtout de devoir loger et dormir en salle commune. Le *désir homo-sexuel,* on le voit, sort enfin très clairement, bien qu'il « dégoûte » le moi. Et ce dernier fragment nous amène au second rêve que je voulais rapporter avant de clore ce paragraphe, et qui se

produisit la nuit suivante ; par conséquent immédiatement après le retour de la fugue de Bellegarde. En voici le texte :

Je suis dans la rue X (rue populaire) *avec ma mère..... Tout à coup ma mère tombe et je vois sa bouche ouverte, comme un grand trou noir, et çà me fait très peur. Puis mon père se trouve là. Il entre furtivement dans une grange; je le suis, étonné, il me dit avec effroi qu'un pédéraste le poursuit..... un jeune homme. Je suis navré de voir mon père dans un tel état et je me réveille très angoissé. C'était un véritable cauchemar.*

Nous ne transcrirons pas les très longues associations que Julien fait sur ce rêve durant plusieurs séances pour en arriver directement à l'interprétation.

Ce rêve est un typique rêve *d'Œdipe négatif ou renversé.* La chute brusque et effrayante de la mère représente un coït parental auquel l'enfant a assisté. Mais du fait du déclenchement contemporain de désirs agressifs violents de castration dirigés contre le père, et de l'angoisse corrélative du talion, il a transformé ces désirs sadiques actifs en désirs passifs masochistes en les retournant contre lui-même (désir talionique d'être châtré). En somme un mécanisme de défense accompli sous l'empire d'un énorme sentiment de culpabilité, et qu'ont peut formuler ainsi : « Je ne veux plus, je renonce à châtrer mon père et à posséder ma mère, mais c'est mon père qui me châtre et qui fait avec moi ce que je voudrais faire avec ma mère » (26). Mais dans ce rêve, ce désir n'est accepté par la censure que sous sa forme retournée: c'est le pédéraste qui poursuit le père. Quant au grand trou noir, c'est l'anus, organe au moyen duquel dans la fantaisie de Julien enfant, étant donné que le vagin était totalement ignoré, s'opèrent les rapports sexuels et la naissance des enfants.

On voit donc que Julien s'est identifié à la mère, au lieu de le faire au père, d'où sa féminité. Ce grand trou l'angoisse parce qu'il représente l'intestin *vide,* et c'est la première fois que sort pareille représentation, ainsi que le désir passif qu'elle implique : ce dernier impliquant à son tour un premier renoncement à la solution anale auto-érotique (c'est-à-dire à

(26) Formule devenue classique et empruntée à un intéressant article du Dr Alexander intitulé : Kastrationskomplex und Charakter. Zeitschrift f. Psychanalyse 1922, p. 144.

la rétention de l'équation : *fèces, pénis*) ainsi qu'à une première victoire remportée sur l'angoisse de castration. Telle est la raison pour laquelle ce rêve constitua un grand progrès, tout progrès dans chaque psychanalyse consistant toujours en une libération d'une nouvelle parcelle de l'inconscient.

Un dernier mot sur le symbolisme d'un fait très significatif dont nous avons eu souvent l'occasion de parler au cours de cet exposé. Il s'agit de la « présence d'écus ou d'argent en poche », et du bonheur intense qu'elle engendrait. Cet effet remarquable nous est maintenant tout à fait compréhensible. La poche, sorte d'organe creux qu'on a sur soi, c'est un symbole anal, c'est le contenant, et partant l'organe féminin. Comme nous savons, d'autre part, ce que signifie l'argent, soit le contenu, il devient clair que cette présence équivaut à une satisfaction symbolique du désir auto-érotique, d'où précisément son effet euphorique. Julien, en effet, a toujours insisté dans ses associations, sur le fait que c'était d'avoir pu placer ou enfouir son argent dans sa poche, et de le sentir là, sur lui, ou en lui, (identifiant ses habits à son corps) qui avait le plus d'importance et déclanchait vraiment ce sentiment de bonheur, de « réjouissance profonde » sur lequel il a, pendant le traitement, si souvent insisté.

Arrivés au terme de cet exposé clinique, résumons brièvement la psychogénèse de ce cas, ou mieux la structure de cette névrose. Tout d'abord, ce serait une erreur de croire que Julien fût une sorte de monstre de perversité et d'insouciance, dénué de toute notion de morale et de respect humain. Il est vrai que son entourage le tient pour un parfait égoïste, ainsi qu'un alcoolique doublé d'un paresseux. Cependant il n'en est rien. Sous cette apparence trompeuse se dissimule et s'agite, au contraire, une très vive sensibilité.

C'est en effet, un garçon hypersensible et fin, animé à l'occasion de mouvements de grande délicatesse. Et bien des gens apprécient en lui ces qualités féminines. Mais elles s'exercent davantage dans la fantaisie que dans l'action et demeurent le plus souvent à l'état de velléités obsédantes et stériles. Il se consume ainsi en vaines auto-accusations et se reproche sans cesse sa conduite et son inaction. Il est hanté par le désir irréalisable de gagner sa vie, de faire quelque chose, n'importe

quoi, pour parer au dénuement extrême dont ils souffrent sa vaillante femme et lui ; et pour épargner à celle-ci les soucis angoissants dont il l'accable, il lutte désespérément contre l'idée ou la tentation de la fugue, mais en vain. Et celle-ci accomplie, il sombre, comme nous le savons, dans des remords mélancoliques.

Cette impuissance dans laquelle il se débat comme tant d'autres malades, résulte donc finalement d'un système libidinal inconscient révélé par l'analyse et qui, véritablement, le « ligotte » ; ou en termes plus exacts, il est enchaîné dans un *cercle vicieux* que nous allons tenter de schématiser en deux mots (27) :

Prenons pour point de départ les faits les plus fréquents, soit l'envie de Julien de « faire quelque chose, n'importe quoi », prendre une place ou fonder une affaire, pour sortir de son indigence et de sa passivité.

A. Tentative d'activité quelconque. Elle déclenche, immédiatement le désir inconscient, de nature génitale et œdipienne, d'être comme le père, de prendre sa place. Ce désir réveille automatiquement au niveau du soi une forte agression inconsciente contre lui et par extension contre toutes les imagos paternelles, (par exemple chefs ou concurrents), de même que l'envie du pénis, c'est-à-dire l'envie de les châtrer.

B. En vertu du talion, ce désir agressif entraîne automatiquement, au niveau d'une autre organisation ou d'un second système psychique, la peur d'*être* châtré, soit l'angoisse de la castration. C'est là une réaction morale et punitive du surmoi à la suite de laquelle celui-ci prononce son « veto suspensif ».

C. En vertu d'une loi dynamique, la libido ainsi bloquée doit chercher une autre voie, doit trouver un déversement substitutif. Abandonnant l'attitude active, elle va le chercher dans l'attitude passive. Donc *transposition de la tendance active* (agression contre le père, possession de la mère) *en tendance passive*.

(27) Nous laisserons de côté, pour simplifier ce schéma, les tendances orales qui sont, chez Julien, comme la doublure des anales. Et comme elles agissent « en écho » de façon sous-jacente, au moyen des mêmes mécanismes que ces dernières, cette omission ne compromet en rien l'exactitude de ce schéma. C. O.

D. Cette dernière répond, à ce niveau œdipien, à une pulsion qu'on peut encore appeler féminine. Mais elle va régresser au stade anal, et devenir alors une tendance passive proprement dite. D'où réveil automatique du *désir passif* anal (pédérastie passive) et en partie oral aussi.

E. Ce dernier, à son tour, va entraîner une réaction violente au niveau du système du moi, ou plus exactement au sein d'une organisation qui mérite la dénomination de moi idéal, ou de surmoi supérieur, ou de surmoi moral (28). Cette réaction est double, et consiste : d'une part en un sentiment intolérable de danger et d'infériorité, la reconnaissance du désir passif anal étant implicitement incompatible avec l'idéal narcissique masculin et actif; d'autre part en un sentiment de culpabilité encore plus fort qu'au stade B, car il est de règle que la régression aux pulsions anales vient renforcer considérablement les désirs agressifs œdipiens et les hausser en désirs *sadiques*. D'où renouveau d'angoisse et de tension. D'où refoulement violent du désir passif.

F. La conséquence automatique de la réaction E sera alors le besoin pressant d'échapper à ce retour d'angoisse, plus forte encore qu'au stade B, c'est-à-dire de tendre de nouveau vers l'activité génitale pour sortir de cette passivité perverse ou prégénitale que le moi idéal ne peut tolérer, dans l'état premier tout au moins. Car la reconnaître, c'est implicitement admettre la castration, renoncer à la masculinité, ce qui est exclu par le moi. Mais cette tentative malheureusement va réveiller automatiquement l'agression et l'angoisse connexe de castration. Et nous nous retrouvons ainsi au stade A et tout le même enchaînement réactionnel va recommencer. Quoique fît ou que tentât Julien, il ne pouvait aller que d'une terrible Charybde en une Scylla plus terrible encore, que de la pluie sous la gouttière, comme dit le proverbe allemand. Dès lors comment sortir de ce cercle vicieux incompatible avec l'existence même.

G. Par la *solution auto-érotique anale* (et en partie orale) du conflit, ce dernier n'étant soluble d'aucune autre manière. C'est la seule, en effet, qui résolve d'un seul coup les trois

(28) Les psychanalystes ne se sont pas encore mis d'accord sur ces termes.

problèmes capitaux qui se posent en pareil cas, soit de renoncer à l'agression, de renoncer ensuite à la perversité passive, enfin et surtout, d'échapper à la castration. C'est là, en dernier ressort, la solution narcissique par excellence, que Julien recherche et réalise dans ses fugues. Mais cette solution narcissique, et si puissamment refoulée, nous n'avons pu la découvrir et la libérer du refoulement qu'en imposant au malade l'obligation de payer lui-même son traitement, c'est-à-dire de renoncer dans l'état premier, et pour la première fois de sa vie, à son auto-érotisme anal et cela vis-à-vis de l'analyste, ou autrement dit vis-à-vis du père. Cette obligation, à son tour, nous a permis de découvrir et d'établir l'équation « fèces-pénis » qui constituait le nœud de toute la question.

Cette équation enfin nous a permis, à son tour, de reconstruire tout le schéma que nous venons de décrire. Ce cercle vicieux consistait donc en une manifestation régressive de phénomènes libidinaux, lesquels déclenchaient des mécanismes de défense interréactionnels. La tâche difficile de l'analyste était de mettre au jour cette interréaction automatique qui maintenait le malade dans une inhibition absolue d'une part, ou dans un auto-érotisme absolu d'autre part. Et ce résultat ne put être atteint qu'une fois le désir passif anal duement analysé.

N.-B. — Nous pensons qu'il y aurait peut-être un certain intérêt à signaler ici quelques faits analytiques qui, à la lumière des considérations précédentes, ne manqueront pas de prendre du relief.

Ce n'est que dans la phase anale du traitement que Julien sortit un nouveau détail de la fugue, dans le courant des associations. « Avant de filer au café, dit-il, il m'arrive bien souvent d'aller directement chez le *coiffeur*. Et là, je m'installe, et tombe dans un recueillement, une torpeur exquise... une sorte de volupté à être la victime du coiffeur... de ces garçons en général si gentils et jolis... dans un bon fauteuil, dans un endroit où il fait chaud... et puis la sensation du peigne, ou des ciseaux est une grande réjouissance... les attouchements du garçon, comme de véritables caresses... Eh bien, j'ai réalisé que c'était absolument la même chose, le même état, le même recueillement que j'éprouve aux W.-C. avec en moins la jouissance au moment où çà sort... » Cette association est très significative. Elle traduit le complexe de castration dans ses deux formes : génitale et anale. Couper les cheveux, raser la barbe, sont des symboles bien connus de la suppression d'un attribut masculin. L'instant d'après, il ira dans la rue ou au café « jeter son ar-

gent loin ». Tous ces actes symboliques qui inaugurent la fugue démontrent une fois de plus qu'il va accomplir celle-ci, dans une attitude féminine-passive.

Quand il distribue tout son emprunt à la sommelière, c'est une façon de lui dire : Voyez-vous, ce n'est pas vous qu'il me faut, c'est un homme !

«Dès l'âge de quinze ans, ajoute-t-il, le coiffeur (salon de coiffure) a été un *refuge*. Là, tous les soucis disparaissaient... j'étais tranquille, protégé, comme quand je suis enfermé aux cabinets, sentiment que personne ne peut m'atteindre. Et je prolongeais aussi déjà la séance autant que possible... »

Rêve actuel : Un cousin de ma femme, antipathique, m'embrasse sur la bouche. Je sens ses moustaches qui me piquent de plus en plus fort... horreur... dégoût. Je me réfugie dans la chambre des bonnes et leur dit : Faites bien attention qu'il n'entre pas.

L'agression homosexuelle est symbolisée par la moustache sur la bouche. Il se défend alors contre ce désir en remplaçant l'agresseur par deux bonnes. Il associe : « Maintenant il me revient une imagination que j'avais complètement oubliée. Quand je me masturbais autrefois, je me répétais : « Deux femmes me prennent. » Je pense maintenant que c'étaient deux bonnes que ma mère a eues (9-12 ans), et alors je laissais la porte ouverte, en me déshabillant, pour qu'elles viennent, me caressent, et même me maltraitent... A 8 ans, je suis tombé sur une édition non expurgée du « Voyage de Gulliver » et un passage m'a beaucoup frappé où d'immenses femmes s'amusent avec le tout petit Gulliver, le posent sur leur corsage... et encore d'autres jeux ! Je n'avais pas osé marquer ce passage, mais je le retrouvais facilement. Il a beaucoup fait travailler mon imagination. Dès ce moment, j'ai eu des fantaisies dans lesquelles des bonnes ou des bohémiennes vêtues de noir s'amusaient avec moi, me mettaient entre leurs jambes ou sur leurs seins, me caressaient, me masturbaient et... ». Il est donc évident que le petit Gulliver est un symbole phallique. Nous verrons, tout à l'heure, quelle autre fantaisie se dissimulait sous celle-ci. La bonne en sarreau noir, la bohémienne en noir, etc., sont des renversements de l'image primitive de la mère en blanc, ou en chemise.

Il s'avère cependant de plus en plus, dans l'analyse, que tout son intérêt, pendant la fugue, se concentrait sur les hommes (militaires, musiciens, garçons de café, etc.). Une fantaisie sortit à ce propos : « Depuis longtemps je m'étais fait une imagination qui est devenue de plus en plus forte. Celle d'être *l'objet de l'admiration et de l'affection d'un homme riche et gentil,* qui aurait fini par me prendre sous sa protection, ou me faire son secrétaire. Alors j'aurais été complètement heureux, etc... ». Cette fantaisie traduit l'attitude passive envers le père et s'associe à une ancienne et vive jalousie contre le frère aîné, ainsi qu'au désir d'être le préféré du père et l'objet de son admiration. Dans le traitement, elle amorce le transfert po-

sitif homosexuel et se heurte à une vive résistance. Une fois avouée, elle amena une quantité de rêves. Nous n'en citerons que quelques-uns.

RÊVES 1°) *Je suis accroupi par terre. Derrière moi il y a aussi un homme accroupi. C'est un gros capitaliste... Il s'avance vers moi..... J'ai très peur. Quand il est tout contre moi, je sens son organe mais il est tout petit..... Angoisse affreuse. C'était un cauchemar.*

Le capitaliste gros ou gras est un type d'homme qui lui répugne, qui l'inhibe (censure de la pulsion). Il est au contraire fasciné par le type maigre, élégant, « anglais », qui a de la ligne. Accroupi s'associe à W. C. etc... ; l'organe tout petit à une terreur de l'érection, suite d'un traumatisme infantile. Cette terreur consciente était un produit réactionnel du complexe de castration d'une part, du désir homo-sexuel de l'autre. Ces deux facteurs sont à la base de l'impuissance et ont largement contribué à le pousser dans l'auto-érotisme anal.

2°) *Dans un café* (un de ceux qu'il préfère pendant la fugue) *le tenancier lui prend quelque chose et le met sous clef. Puis un ignoble individu complètement ivre monte sur la table et exhibe..... un pénis énorme, tout rouge, suite d'érection monstrueuse..... Terreur. Réveil.*

Analyse : Après avoir été châtré par le tenancier, il réalise un second désir, celui d'être la victime, comme il dit, de cet exhibitionniste ivre. A la suite de cette interprétation sortit le traumatisme primitif, soit la vue du pénis paternel en érection. D'où terreur et pulsion agressive contre cet organe, lequel, en un second temps, d'objet d'agression sadique qu'il avait été tout d'abord est devenu, par régression anale, objet de désir passif. Ceci s'est passé vers 3 ans. Beaucoup plus tard, Julien adolescent sera épouvanté par l'idée, née dans un établissement de bains, qu'à la suite de l'onanisme l'organe devienne toujours plus grand, plus énorme et qu'alors çà se voie : « A la fin j'étais sûr que tout le monde le savait et fixait tout le temps mon organe..... Et je pensais que çà donnait une grave maladie et qu'il faudrait m'opérer, etc..... »

A cette époque comme déjà dit, il avait été séduit par un jeune voisin de son âge, qui s'était en outre livré à des agressions orales et anales. Ce nouveau traumatisme a joué un rôle capital. Julien au comble de l'angoisse rompit brusquement ces relations. Depuis lors, ce type lui est devenu odieux. Eh bien, aujourd'hui pendant l'analyse précisément du transfert positif, il sort la fantaisie suivante qui lui est venue au cours d'un acte d'onanisme pratiqué au retour d'une fugue : « Autrefois c'était toujours pendant que je me masturbais que venait l'imagination que deux femmes en sarrau noir me prenaient. Cette fois ce fut d'abord çà ; mais tout à coup cet homme odieux et gras, avec ses grosses lèvres est entré dans la chambre, il est venu vers moi, m'a déshabillé, caressé etc..... puis j'ai réalisé avec intensité un acte de pédérastie dont j'ai été la victime. Un grand

nombre de faits de ce genre ont fini par démontrer que la fantaisie passive, et réalisée parfois au cours de certaines fugues, d'être l'objet de caresses perverses de la part d'une femme inférieure n'était au fond qu'un écran. Bien qu'elle ait accompagné en sourdine toute sa vie imaginative érotique depuis la puberté, elle ne faisait que recouvrir l'autre fantaisie plus refoulée d'être la « victime » (anale) d'un homme inférieur et repoussant, laquelle fut en quelque sorte sublimée dans le désir obsédant d'être l'objet de l'affection d'un homme supérieur, riche et distingué (substitut paternel). Le capitaliste, l'homme pourvu de beaucoup d'argent, c'était en fin de compte l'homme, pourvu d'un gros pénis, d'une puissance sexuelle énorme. Il y a donc dans le complexe paternel comme dans le maternel, une série haute et une série basse (29).

Nous avons dit plus haut qu'il avait transféré ces tendances perverses sur l'épouse, femme très énergique et bien plus masculine que lui à beaucoup d'égards. Or les rêves suivants montreront ce qu'il avait inconsciemment recherché en elle. Il les eut à la même époque, alors qu'il en était enfin venu à pouvoir supporter de coucher dans le lit de celle-ci.

3°) *Ma femme parle d'un savant allemand* (l'analyste) *et explique qu'il a un drôle de tic à la figure. Puis elle l'imite... et peu à peu prend une tête d'homme qui devient affreuse, énorme, et toute rouge, gonflée* (symbole d'érection). *J'en ai une honte affreuse devant mon frère.*

4°) « *Un homme est couché à côté de moi..... il m'attire toujours plus avec les pieds et les jambes. J'étais horriblement gêné car c'était une avance..... Je me réveille en sentant son corps sur mon dos, avec dégoût. Et..... c'était ma femme.* Alors un fort désir me prit, et j'ai eu pour la première fois l'impression que c'était un désir naturel et véritable qui me poussait vers elle. »

Joli exemple de ce fait qu'une fois qu'un désir refoulé est redevenu conscient, il est facilement condamné et écarté par le moi et ne peut plus s'opposer à ses désirs normaux. Sa femme représente toujours pour lui, quand il est dans une situation homo-sexuelle, une femme phallique.

Dans d'autres situations, elle représente sa propre féminité qu'il cherche à projeter sur elle.

5°) *Je me promène sur le trottoir avec X. Mais j'ai un chapeau de femme sur la tête. Je suis horriblement gêné car je n'arrive pas à l'ôter.*

X. est un inverti, une « tapette notoire », d'allure très féminine,

(29) L'analyse a fait ressortir un grand nombre de souvenirs relatifs à une époque, où, jeune garçon, les tendresses et les caresses de sa mère lui étaient insupportables (ce qui est fréquent) mais où par contre celles du père lui procuraient un plaisir immense et fort suspect. C. O.

auquel Julien par conséquent s'identifie en faisant le trottoir avec lui. Le chapeau lui rappelle celui de sa femme.

Le rêve continue ainsi :

6°) *Dans une chambre. Il y a un danger. Cambrioleur ?..... Je suis avec ma femme et mon père. Mais le danger n'existe que pour moi, pas pour eux. Ils peuvent avoir des rapports sexuels mais à moi c'est défendu.*

Dans le premier fragment du rêve, il s'identifie à sa femme (chapeau). Dans le second, sa femme le représente donc lui-même, ou mieux sa féminité, laquelle se fait alors valoir vis-à-vis du père. Interprétation : Je peux (ou je désire) avoir des rapports (homo) sexuels avec mon père tandis que je ne peux pas avoir des rapports (hétéro) sexuels avec ma femme, en tant que mari, car il me sont défendus par l'angoisse de castration (danger) (30). Enfin le troisième fragment où sort directement la pulsion homo-sexuelle passive :

7°) *Je suis accroupi par terre à la campagne, sur une taupinière..... comme quand on veut déféquer. Tout à coup sort de cette taupinière un énorme serpent qui me menace. Dans mon effroi je me sauve derrière un portail mais du mauvais côté, c'est-à-dire devant. Ma femme qui est de l'autre côté et qui ne risque rien, se moque de moi.*

Autrement dit sa femme est du bon côté. Elle ne risque rien parce qu'étant femme, ses désirs féminins sont normaux. Elle, elle n'a jamais eu peur du serpent, au contraire.

La fantaisie passive où une femme l'attaque, le manipule, le caresse, l'onanise, et pratique aussi la fellation a été très forte et très obsédante. A un certain moment de l'analyse, il la transférera sur des femmes de la série haute. Par exemple, désir impulsif d'aller se faire masser par une masseuse, ou traîter les dents par une femme dentiste, avec l'idée qu'elles lui feront quelque chose de sexuel. Mais après deux séances chez l'une ou l'autre, il interrompit ces soi-disant traîtements en proie à une vive déception. L'élément principal de cette déception était d'abord qu'elles n'avaient rien fait, mais surtout qu'elles étaient des femmes très propres et très soignées, qu'elles portaient un grand sarreau blanc impeccable. Alors il compense cette déception en allant assister tous les jours, malgré son travail, à la sortie des fabriques pour voir des ouvrières sales et mal soignées, et alimenter avec elles ses fantaisies. Mais là, nouvel échec de réalisation. Alors l'idée de la fugue revint. C'était une règle absolue chez lui que ce retour à la fugue à la suite de chaque déception sexuelle, répétition automatique de la réaction infantile où après la déception primaire causée par la mère, il a élu le père comme objet, puis régressé au stade anal.

Il y aurait encore sur ce cas une foule de choses à dire. Il conviendrait notamment de démontrer, et nous pourrions le faire par une

(30) Cambrioleur = image paranoïaque du père. C. O.

multitude de rêves, de fantaisies, ou d'associations, comment Julien enfant, après avoir dû renoncer à la mère qu'il avait tant aimée, la prit en haine (mécanisme de défense et de vengeance à la fois) et nourrit contre elle de violents désirs d'élimination et de mort. Comment ensuite, il s'identifia à elle dans une situation masochiste pure, ce qui devait développer plus tard quantité de fantaisies obsédantes où toujours, il sera malade, blessé, l'objet d'agressions sanglantes, etc... Dans une série de cauchemars, il est à la guerre et brutalement attaqué puis « enterré » par l'ennemi. Il a aussi la « manie des enterrements », mais seulement des enterrements de femmes (parentes, connaissances éloignées ou même inconnues), lesquels exercent sur lui un attrait irrésistible. C'est pour lui une réelle jouissance de porter le deuil. Il a toujours désiré « être plaint » et joui d'être un objet de pitié. Dans ses fugues, il raconte souvent à des inconnus ou des gendarmes tous ses malheurs, et il se met à pleurer. Au café, les larmes lui viennent facilement aux yeux. Autrefois il aimait être malade, être soigné ; il jouissait de la souffrance, et a fait de longues maladies, soi-disant organiques, que son inconscient a soigneusement entretenues. Marié, toutes ses fantaisies brodent sur le thème de l'élimination ou de la disparition de sa femme. En proie à une profonde dépression, l'idée lui est venue : « La seule chose qui pourrait me sauver, c'est de me louer une chambre à..... (autre quartier populaire) et d'aller y habiter seul..... c'est uniquement comme çà que je pourrai me remettre au travail. » Quand sa femme s'absente, il se sent mieux et reprend courage. A la gare, quand il va l'attendre à son retour, il pense tout à coup :... « Si le train avait déraillé ! »

Mais tout ce vaste matériel masochiste-féminin nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à l'essentiel en rapportant encore un ou deux faits susceptibles de mettre en évidence la forme anale des pulsions féminines-passives.

Par exemple, le rêve suivant composé de trois fragments :

A. Mon ami X., avec énormément d'habileté remet un pied à un tabouret.

X. est une condensation de deux individus, l'analyste et un ami plus âgé dont il a brusquement vu un matin, à dix ans, l'organe en érection (trauma.). C'était un type extraordinaire, très déluré, parlant sans cesse de choses sexuelles et de petites femmes, et à qui tout réussissait. C'est donc un type qui a surmonté ou résolu la castration (remettre un pied au tabouret).

B *Je suis malade, au lit, entortillé dans des couvertures. Je vois mon infirmière en blanc, très belle femme qui vient pour me détortiller et m'arranger. C'est Mme X.*

Mme X. c'est la femme dentiste en question. Dans un autre rêve elle était là aussi et une dent tombait de la bouche de Julien (castration). La dentiste est la femme phallique qui pratique des agressions dans la cavité buccale avec des instruments. Dans le rêve, maladie =

castration = passivité = infantilisme. Julien se livre à cette femme-homme. Surtout une quantité de souvenirs d'enfance où sa mère en tablier blanc le soignait, l'ôtait du lit pour le mettre sur le vase, lui retirait des oxyures de l'anus avec une épingle à cheveux, lui donnait des lavements, etc.....

C Je suis complètement nu et un gros serpent m'attaque par derrière; et quand sa tête est dans l'anus, j'ai une telle angoisse que je me réveille. C'était un cauchemar.

L'antithèse affective est frappante : en A, sentiment d'infériorité; en B, sentiment de bonheur, de calme, de tranquillité ; en C angoisse. Ce fut, en effet, une des phases les plus ardues du traitement que celle où la fantaisie passive envers la femme dut céder le pas à la fantaisie passive envers l'homme et où celle-ci vint se transférer sur l'analyste. Mais ce fut après ce transfert que les fugues cessèrent, et mieux encore que toute idée de fugue disparut. Car alors l'analyse offrit une satisfaction psychique substitutive aux tendances perverses. Ajoutons enfin, que nous pûmes reconstruire toute une période de son enfance au cours de laquelle il fut tout simplement masturbé par une nourrice.

A la suite du paragraphe de l'emprunt, nous avions relevé, d'autre part, sa manie, comme jeune homme, d'augmenter, de « corser » toujours plus ses achats en face du vendeur, et ceci pour éviter l'angoisse d'être inférieur, ou d'être taxé de « pauvre type », de « rien du tout », qui n'a pas le sou. Eh bien cette impulsion incoercible est ressortie plus tard, au cours du traitement, mais s'est faite alors valoir uniquement à l'égard de certains fournisseurs assez grossiers (31) avec lesquels ses affaires le mettaient en contact, et auprès desquels il doublait, triplait ses commandes. Il finit ainsi par accumuler tout un stock de marchandises parfaitement inutiles. Or on a deviné maintenant la pulsion profonde, qui, au niveau anal, déterminait un comportement pécuniaire si stupide de la part d'un jeune débutant qui manque tellement d'argent au moment où il crée une affaire. Le fournisseur grossier n'est autre que l'objet homosexuel inconscient en face duquel Julien cherche à se faire aussi femme que possible en lui versant, en se dépouillant d'autant d'argent que possible. Sorte, en somme, à l'instar du gaspillage de la fugue, de diarrhée ou de flatusisme symbolique.

Concluons. Julien fut dès toujours un homo-sexuel sans le savoir. Telle a été sa maladie. Et pourtant, sa grande et constante obsession fut ce qu'il appelait le « mystère de la femme », « le grand mystère de toute sa vie ». Vis-à-vis de la femme élégante, jolie, soignée, en un mot *féminine,* nous le savons, c'était le « calme plat », l'inhibition. La femme au contraire un peu perverse et sale, ou « louche » selon sa propre expression, ou encore la femme en sarreau noir, ou blanc comme la masseuse ou la dentiste, la femme vêtue d'un grand

(31) Il les appelle des « marlous ». C. O.

manteau neutre, l'ouvrière en tablier ou la plébéienne qui s'affuble de n'importe quoi, en un mot la femme *non-féminine,* telle est l'image qui l'excitait et qui nourrissait sa fantaisie perverse. « Longtemps je n'ai pu m'empêcher de *déshabiller* mentalement n'importe quelle femme de cette espèce que je rencontrais, mais jamais jusqu'au bout; et je m'aperçois maintenant que je le faisais tout le temps, dans la rue même, surtout dans la rue, comme dans un rêve, en oubliant tout le reste..... » Cette fantaisie obsédante de déshabillage s'arrêtait pourtant devant la nudité. Il fallait qu'un ultime vêtement masquât la région génitale et fessière, autrement dit masquât la représentation concrète et insupportable de la castration.

L'analyse dévoila le mystère. Julien était ainsi hanté par ce type hybride de femme-homme parce qu'inconsciemment il recherchait chez elle le phallus. Le mystère, ce n'était pas l'organe féminin, complètement tabouisé, ignoré, mais l'absence de phallus. Pendant plusieurs semaines du traitement, surgit une nouvelle obsession : celle de voir une femme aux cabinets (retour d'une fantaisie infantile refoulée ayant eu la mère, puis des domestiques pour objet). Elle fut très forte et très pénible, mais très utile cependant. Elle fit comprendre à Julien le motif repoussant et inconscient de sa hantise, en lui révélant l'image représentée sur le mode anal, de la femme phallique, en lui rendant clair son désir de corriger ainsi la castration féminine (le grand mystère) et en lui démontrant enfin ce qu'il recherchait vraiment chez ces femmes louches.

Peu après, il eut le petit rêve suivant : « *Je suis aux W. C. et j'expulse avec joie une..... saucisse. Mais elle s'arrête et reste suspendue..... Çà m'ennuie beaucoup* ». En s'identifiant donc à la femme phallique, il satisfait « avec joie » sa féminité par la castration anale, puis tente un premier effort « très ennuyeux » de la corriger. Mais cet arrêt en chemin du boudin fécal signifie somme toute, un compromis entre la tendance féminine (vider) et la solution auto-érotique (retenir). Et c'est ainsi à la suite d'innombrables compromis de ce genre que de tels malades finissent par guérir.

Mais ce mystère avait une autre cause, essentiellement psychopathologique celle-ci. Au chapitre I, à propos du cas d'Adrien, nous avons rapporté un premier exemple de projection. C'est là un mécanisme qui, pour être de nature paranoïaque en ce sens qu'il répond à une déformation autistique, ou même à une négation d'une partie de la réalité, n'en joue pas moins un grand rôle dans les psychonévroses. Dans toute psychanalyse, on est toujours un peu à cheval sur la limite entre la névrose et la psychose. Et les incursions du malade dans le domaine paranoïde sont d'autant plus fréquentes que la névrose, comme celle de Julien, est plus narcissique.

Pour lui, en effet, la femme inférieure, ou sale, se révéla dans un grand nombre de situations analytiques comme *la projection de sa propre féminité anale.* Nous sommes ici dans la série basse, c'est-à-

dire qu'il s'agit de la projection de la pulsion perverse primitive, infantilement grossière, en un mot anale. Tout à l'heure, par contre, nous avons cité un rêve de projection de la même pulsion, mais sublimée, (ou mieux dont l'élément anal malpropre était scotomisé), sur l'épouse, c'est-à-dire dans la série haute. La femme supérieure, à ce point de vue, symbolise la féminité « désanalisée ». La preuve en est que Julien a toujours vécu dans l'idée, ou la fantaisie, que les femmes « bien », vraiment féminines, étaient dépourvues d'appareil intestino-anal. « Çà m'était impossible, m'a-t-il souvent répété, de penser qu'une femme supérieure doive aller aux cabinets... et quand je voulais y penser, çà n'entrait pas dans mon esprit... c'était exclu qu'elle ait cet organe dégoûtant... » Dans beaucoup de rêves, inversement, il était au café où il voyait des ouvrières être l'objet, de la part de « marlous », de toutes sortes d'agressions sexuelles, mais surtout à tergo. Vers la fin de l'analyse, ces mêmes rêves revinrent ; mais alors, pris de dégoût, il pensait à sa femme et quittait le café. Ces ouvrières, autant de projections de sa féminité anale !

Quant au résultat économique considérable de ces mécanismes projectionnels, nous l'avons relevé déjà à propos d'Adrien, et nous n'y reviendrons pas ici.

Nous espérons que le lecteur aura maintenant saisi la haute « valeur de protection » que révèle la dite solution auto-érotique, en tant qu'elle protège le sujet contre les désirs pédérastiques refoulés. En transposant le mécanisme de défense dans le domaine pécuniaire, on saisira également comment il a protégé Julien contre des tendances qui, sans son intervention, auraient parfaitement pu aboutir à la cleptomanie, ou encore à l'une de ces « empruntomanies » qu'on rencontre assez souvent dans des cas analogues à titre de symptôme essentiel ou secondaire. En revanche, ce même mécanisme l'a conduit à l'incapacité de gagner et de dépenser, soit en somme à une forme spéciale d'avarice.

Revenons, pour clore cet exposé, à notre point de départ ; je veux dire à l'idée obsédante qui dominait toute la fugue : l'idée qu'« il doit se passer quelque chose », chose pour quoi il se réservait dix francs malgré qu'il ne se passât jamais rien. Or nous savons maintenant que cette obsession était une compensation, et que ce quelque chose aurait dû être une agression anale par un homme.

Epilogue

« Hier soir, dit-il, j'ai décidé d'aller au Concours hippique. Mais en chemin l'idée m'a pris d'aller au café. Là, après avoir bu et mangé, la fantaisie m'a pris que j'étais un cavalier célèbre, un de ces élégants officiers français qui ont un prestige formidable pour moi... que j'avais gagné le concours et qu'on me faisait une ovation..... »

« Puis j'ai dévié. Sorti de ce rêve, mon attention s'est fixée

sur la serveuse..... j'ai engagé une conversation avec elle, lui ai parlé très librement de sa santé, lui ai fait un cadeau..... »

« Puis j'ai aperçu un homme, un de ces types très chics, maigres, et tout de suite je suis reparti dans mon imagination que j'étais l'objet de son affection, que nous faisions connaissance, qu'il m'emmenait et me racontait sa vie privée (homme série haute = pulsion homo-sexuelle sublimée).

« Puis il y avait dans un coin des ouvriers qui mangeaient une fondue au fromage, de ces types qui me dégoûtent ; dont la peau est sale et les formes vilaines..... Il y en avait un surtout, très gros... et subitement j'ai réalisé l'acte homo-sexuel avec lui, mais je me le suis représenté comme une agression très brutale de sa part (série basse, objet de la pulsion). *Et alors, ça m'a tellement dégoûté que je suis sorti brusquement du café et que je suis rentré chez moi directement.*

« Ce matin, j'avais des choses difficiles et pénibles à faire. Autrefois j'aurais remis tout à plus tard ou bien j'aurais été sombre et angoissé en allant au travail... Eh bien ce matin j'étais gai, mais très gai. J'y suis même allé en sifflant sans aucune appréhension. Et naturellement le travail qui me paraissait une montagne a été très facile. Et j'ai imposé ma manière de voir à mes clients, alors qu'autrefois ç'aurait été une gêne épouvantable, un bredouillage, avec un sentiment affreux d'être inférieur et de rougir. Maintenant que je suis mieux que jamais, l'idée de la fugue, quand elle traverse mon esprit, me paraît complètement étrangère. Et quand je pense à ces cafés dégoûtants où je me réfugiais, j'y pense avec dégoût et avec horreur ».

L'on peut se rendre compte, par ces brèves citations, que le résultat de la cure psychanalytique a été, somme toute, excellent. Aujourd'hui Julien dirige une affaire qui prospère. Il est devenu un vrai mari. Il a rétabli sa situation financière. Il ne fait plus de fugues. Et songeons pourtant qu'avant le traitement, il était tombé dans une phase fort inquiétante où ses fugues avaient fini par se succéder de façon presqu'ininterrompue, sorte « d'état de mal crépusculaire » pour lequel, en désespoir de cause, il fallut l'interner. Il y laissa d'ailleurs une fortune (32). Nous n'insisterons cependant pas davantage sur sa guérison, car le recul nous manque encore (un an seulement !) pour en apprécier la valeur et la stabilité. On ne saurait être trop prudent en pareille matière.

Nous ne relèverons pour terminer que trois points. Le pre-

(32) Il dépensait alors plus de 100 ou 200 francs dans chaque fugue. C. O.

mier est que ce syndrome fugal répond en un mot à une curieuse reviviscence chez un adulte de pulsions régressives, et qu'il reproduit dans leur succession originale tous les stades de cette régression. Il s'agit donc du déroulement d'une sorte de film prégénital au delà d'un complexe de castration irrésolu, déroulement dont un emprunt d'argent, soit une réaction névropathique contre ce complexe, donne le signal.

Ou en termes psychanalytiquement plus précis, il s'agit d'un brusque soulèvement des tendances actives trop réprimées, soulèvement révolutionnaire qui fait éclater ensuite un combat entre ces dites tendances et les tendances passives. Au milieu de cette lutte, intervient alors l'angoisse de castration qui en affaiblissant, puis en anéantissant les premières, apporte finalement la victoire aux dernières.

Le deuxième point intéressera plus spécialement les psychiatres. C'est la production constante d'un état crépusculaire dès que et chaque fois que le malade tombe sous l'empire de ses pulsions passives (homosexuelles inconscientes), état crépusculaire d'autant plus prononcé que les dites pulsions sont réalisées de façon plus systématique, plus complète et plus variée (33).

Le troisième point attirera l'attention des psychanalystes. Si l'on réfléchit à ce cas, en en considérant l'ensemble complexe d'un peu plus haut, l'on ne tardera pas à en découvrir le nœud caché et central : c'est qu'au fond Julien *n'a jamais pu supporter l'infériorité*. Toute sa vie, toute sa névrose ont consisté en une lutte acharnée contre la féminité, contre la perversion homosexuelle. Et c'est pour cette raison qu'il n'est pas devenu un pervers, mais bien un névrosé, et qu'il s'est réfugié finalement dans la solution auto-érotique.

Ces faits prouvent clairement que la fonction génitale, et que le narcissisme masculin, s'étaient tout de même développés. C'est là une circonstance favorable qui permet en pareil cas, et dans la névrose obsessionnelle notamment, de porter un bon pronostic. Mais si cet idéal viril s'est formé, il n'en est pas moins resté latent en raison du dualisme du surmoi, lequel

(33) Par exemple, la fugue ; puis les manifestations militaires, le cinéma, le café, les W.-C., le coiffeur, etc... ; en outre, chaque fois qu'il est pris par une fantaisie obsédante.

fait le jeu du soi. C'est donc ce dualisme que la psychanalyse doit toujours viser à supprimer.

Conclusion

Dans la brève introduction à l'étude de ces deux cas, nous énoncions tout à l'heure que le rôle étiologique joué par la « question d'argent, dans les psychonévroses, n'était que symbolique, autrement dit tout à fait secondaire ». Et c'est à dessein que nous avons formulé ainsi cette proposition ; c'était pour prévenir le lecteur contre un abus. Mais après la lecture de ces deux observations, il la trouvera peut-être un peu trop catégorique. Et il aura raison. Car ces deux cas, du moins nous l'espérons, auront contribué à lui démontrer la grande valeur de cette fonction symbolique, en même temps que son polymorphisme et sa surdétermination. Ce sont là deux caractères, en effet, qu'on constate très souvent dans les psychanalyses menées à terme.

Si bien qu'en définitive, ce rôle symbolique est loin d'être secondaire. Mais ce que nous voulions dire, c'est que l'argent étant une valeur d'échange abstraite, l'inconscient ne peut l'apprécier ni le connaître comme tel. Il ne peut l'utiliser qu'à titre de chose matérielle, mais de chose matérielle qui se prête éminemment à la symbolisation des tendances libidinales infantiles grâce à sa fonction humaine et sociale si importante chez l'adulte.

(A suivre).

Sur les traitements psychothérapiques courts d'inspiration freudienne chez les enfants

Par Ed. Pichon et G. Parcheminey (1)

La psychanalyse, en tant que mode d'investigation psycho-clinique, nous a fait connaître toute une série de mécanismes psychiques par où s'engendrent des états névrotiques, ou même psychotiques, plus ou moins graves.

Il semble logique d'admettre que nous puissions, dans les cas où nous n'allons pas jusqu'à instituer une psychanalyse, faire au moins bénéficier les malades des connaissances psycho-pathologiques que la discipline clinique freudienne nous a fait acquérir. De fait, la clinique vient confirmer notre attente.

Tout récemment notre ami Odier a conté (2) comment il avait pu, en deux entretiens thérapeutiques, guérir une petite fille de onze ans d'une curiosité morbide qui commençait à devenir socialement intolérable.

Pour notre part, nous apportons ici deux faits cliniques de guérison d'un « état nerveux » insupportable au moyen d'un seul entretien psychothérapique d'inspiration psychanalytique.

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 21 octobre 1928.
(2) Ch. Odier, *Curiosité morbide*, Archives de psychologie, Tome XXI, n° 81, mars 1928, pp. 76 sqq.

*
* *

Le premier cas (3) concerne un enfant de onze ans, Pierre P..., que l'un de nous avait soigné longtemps pour du rhumatisme cardiaque évolutif, et qui avait déjà, de ce point de vue, fait le sujet d'une publication antérieure (4). Ni chez lui, ni pendant les trois mois et demi (28 avril au 10 août 1924) passés à l'hôpital, l'enfant n'avait eu d'accidents psychopathiques analogues à ceux dont il va être question. Psychiquement, c'était un enfant très éveillé, très gai, recevant avec joie les visites de ses parents et de sa petite sœur, et se montrant affectueux et câlin envers les infirmières et envers nous-même.

En juin 1925, après une année d'écolage écoulée très normalement, l'enfant entra de nouveau à l'hôpital des Enfans-Malades, où il fut soigné cette fois pour une fièvre typhoïde. Rien d'anormal encore ne fut remarqué au point de vue psychique. Aussitôt qu'on le leur permit, les parents le remmenèrent, et c'est chez eux que s'écoula la convalescence.

C'est à l'automne de la même année que Pierre P... m'est amené par sa mère pour des symptômes d'ordre psychique. Il est maintenant parfaitement guéri de sa fièvre typhoïde ; il n'a ressenti aucun nouveau trouble rhumatismal ; bref, il ne donne aucune inquiétude actuelle à ses parents au point de vue de la santé physique. Mais, lui auparavant enjoué et même hardi, il est devenu grognon et pleurnichard. Il refuse absolûment d'aller à l'école, où l'année précédente il se rendait hardîment et où même il se chargeait de conduire sa petite sœur. Il reste maintenant à la maison, où, dès son lever, il rejoint sa mère pour ne plus la quitter de la journée ; c'est littéralement qu'on peut dire qu'il se blottit dans ses jupes et s'y cramponne, au point même qu'il la gêne grandement dans ses travaux ménagers. Monsieur P..., bien que cela lui soit très incommode à cause de ses heures de travail, s'astreint quelquefois à mener Pierre par la main jusqu'à l'école pour en débarrasser sa femme ; mais alors Pierre boude dans un coin de la classe, ne prenant aucun intérêt à ce que dit l'instituteur, ne répondant pas aux questions, et ayant même de longues crises de larmes : devant ce comportement, l'instituteur a demandé qu'on ne le ramenât plus à l'école avant de l'avoir fait soigner pour son « état nerveux ».

*
* *

A l'examen de Pierre P..., il est facile de se rendre compte que son fonctionnement intellectuel n'est pas atteint. C'est à un trouble affectif que l'on a évidemment affaire.

(3) Observation de M. Pichon.

(4) E. Pichon, *Le problème du rhumatisme cardiaque évolutif chez l'enfant,* Revue de Médecine, 1924, voir pp. 617 sqq.

Il nous faut indiquer, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que nous savions que Pierre couchait depuis plusieurs années, et avait notamment couché durant tout l'intervalle entre ses deux séjours aux Enfans-Malades, dans un petit cabinet assez éloigné de la chambre de ses parents.

Aussi l'idée nous vint-elle d'amener la conversation sur le logement des P..., que nous avions le plaisir de connaître, et de demander à la mère du bambin : « Et Pierrot couche-t-il « toujours dans sa petite chambre ? » Nous apprîmes alors que, pendant la convalescence de la dothiénentérie et jusqu'aux derniers jours avant l'essai de remise de Pierre à l'école, ses parents, soucieux de pouvoir étroitement surveiller les incidents de la santé physique d'un enfant qui durant deux années successives leur avait donné tant de diverses inquiétudes, l'avaient fait coucher dans leur propre chambre.

Muni de ce renseignement, nous priâmes la maman de nous laisser seul avec Pierre. Sans faire aucune allusion directe à l'observation que Pierre avait pu faire du coït de ses parents, nous nous contentâmes d'expliquer à Pierre que les parents avaient pour fonction de préparer leurs petits garçons à devenir des hommes, et qu'à cet égard ses parents, qui lui avaient donné tant de preuves de leur sollicitude, méritaient toute l'affectueuse reconnaissance que je savais qu'il leur donnait ; mais qu'un enfant n'avait pas à demander davantage ; que sa maman était la femme de son papa et non pas la sienne ; que son père et sa mère s'étaient choisis l'un l'autre quand ils étaient jeunes, avaient fait leur vie et monté leur maison ensemble, avaient eu des enfants ensemble, et que dès lors il était naturel qu'ils eussent entre eux une intimité à laquelle leurs enfants ne fussent pas admis ; mais que sa part à lui, Pierre, était largement aussi belle que celle de son père. Son père avait derrière lui les plus belles années de la jeunesse ; lui au contraire avait tout l'avenir devant lui. J'étais sûr que déjà il s'intéressait, très légitimement et en toute honnêteté, aux petites filles de son âge. Bientôt, il allait arriver à l'âge où les poils poussent, où l'on devient un homme ; il fréquenterait les jeunes filles, et, à son heure, en choisirait une pour sa femme à lui ; c'est à cela qu'il fallait penser, vers cela qu'il fallait s'orienter, au lieu de se cramponner aux jupes de sa

maman, comme un bébé n'ayant pas encore compris la vie. Il allait être un grand garçon, n'est-ce pas ?

L'entretien avait duré un peu plus d'une demi-heure. Pierre, maintenu debout, entre nos genoux, face à nous-même qui étions assis, avait écouté attentivement ; il avait lancé quelques protestations d'affection envers ses parents au moment où nous avions parlé de cela ; plus tard de grosses larmes lentes s'étaient mises à lui rouler sur les joues. Quand nous eûmes fini, nous le prîmes sur nos genoux, le confortâmes, l'embrassâmes, puis le reposâmes à terre en lui disant que nous ne rappellerions sa maman que quand lui-même le jugerait opportun. Au bout de cinq minutes environ, les yeux séchés, il nous pria de la faire rentrer. Nous ne donnâmes à la mère, qui était pleine de confiance en nous, aucune explication sur l'entretien que nous avions eu avec l'enfant.

Dès le lendemain, Pierre retournait à l'école, reprenait le cours normal de ses études, et abandonnait, à la maison, son comportement pathologique. Nous avons eu l'occasion de revoir Pierre P. le 17 octobre 1928, c'est-à-dire trois ans après les évènements que nous venons de relater : il a quatorze ans, il est pubère, il poursuit normalement ses études et ses parents ne se plaignent nullement de son caractère : tout au plus lui reprochent-ils une pétulance toute naturelle à son âge et qui ne risque d'être fâcheuse qu'en raison des ménagements qu'il y a lieu d'avoir envers un cœur porteur d'une lésion mitrale.

*
* *

Certainement, une intervention thérapeutique aussi courte n'a pu toucher que les mécanismes psychologiques les plus superficiels, et nous ne voudrions pas prétendre avoir obtenu ici aucunes données comparables à celles qu'eût éventuellement pu fournir un traitement plus prolongé, et mené suivant les règles classiques de la psychanalyse. Mais pareil traitement eût-il été utile, au cas de Pierre P. ? Il ne le semble pas. Vraisemblablement il s'agissait d'une évolution libidinale se poursuivant en gros de façon normale, et n'ayant subi qu'un accroc, du fait d'une circonstance occasionnelle qui avait redonné, au vieux complexe œdipien en voie d'évolution normale,

une nouvelle vigueur, en lui fournissant un aliment sexuel. Que si l'intervention thérapeutique, si courte, voire superficielle, soit-elle, a suffi à stopper l'accroc, il était inutile d'aller plus profond.

D'ailleurs, comme M. Freud lui-même l'a bien montré, les névroses se présentent dans l'enfance à l'état naissant. Les complexes où elles ont leur source sont encore actuels ; les mécanismes psychologiques génétiques des névroses sont encore à fleur d'eau. A cet égard, l'observation suivante est très instructive, car elle nous montre sur le vif le mécanisme psychanalytiquement classique de la formation d'une névrose obsessionnelle.

*
* *

L'enfant Paul (5) est amené à l'un de nous par sa mère, en juin 1928. Depuis quelque temps, dit-elle, l'enfant, jusqu'alors normal, présente une modification profonde de son caractère : il est devenu sombre, inquiet, taciturne ; il vit avec une terreur perpétuelle des microbes et des maladies, et surtout, nous dit la mère, chose étrange, il passe ses journées à *se laver les mains ;* si par inadvertance ses mains touchent un objet quelconque, il faut qu'aussitôt il se les relave ; aussi pour éviter tout contact tient-il constamment ses mains élevées, l'avant-bras en demi flexion.

Ces troubles ont coïncidé avec les préoccupations religieuses précédant *la première communion,* et ont eu leur maximum dès le lendemain de cette cérémonie ; c'est de ce jour que date notamment la compulsion obsessionnelle à se nettoyer sans cesse les mains.

Un interrogatoire plus précis donne les renseignements suivants : c'est en mai que l'enfant a commencé à présenter des réactions anormales : ayant été à confesse, il prétendait le lendemain qu'il n'était plus en état de grâce, et qu'il devait se confesser à nouveau. Le prêtre, le voyant en cet état d'inquiétude, le consola et lui dit qu'il ne fallait pas être trop scrupuleux, et que, s'il avait oublié un péché, il en ferait part au confesseur la prochaine fois.

Quelques jours après, l'instituteur faisait une leçon sur les microbes et les maladies qu'ils causent. L'enfant rentra à la maison, très préoccupé, nous dit la mère. Le lendemain, il arrivait en criant « j'ai avalé des microbes », en se tenant la gorge et en disant : « je vais mourir. » Sa mère réussit à grand'peine à le calmer. Dans les jours suivants, même crise de terreur et de désespoir, Paul ayant été en contact avec un petit ami, soigné naguère pour tuberculose.

(5) Observation de M. Parcheminey.

Puis progressivement Paul se déclara très fatigué ; il refusa la nourriture habituelle. Sa mère parvenait à lui faire prendre des bananes ou des oranges, parce qu'il était sûr que personne n'en avait touché l'intérieur.

Le vendredi, avant-veille de sa première communion, en revenant de la retraite, Paul rentra à la maison, ne voulant plus avaler sa salive, soi-disant parce que le prêtre avait un cancer de l'estomac et avait pu le contaminer par son haleine ; il était en proie à une crise aiguë de désespoir ; il se rinçait continuellement la bouche avec des antiseptiques. Le lendemain, veille de la première communion, il rentra dans un état analogue, déclara qu'il n'était pas en état de grâce pour sa première communion solennelle, qu'il ne communierait pas et se contenterait d'en faire le simulacre. L'on n'arriva à le calmer, et à le mettre en état de s'endormir, que sur la promesse que sa mère irait trouver le prêtre le lendemain, et que celui-ci lui donnerait l'absolution.

Le dimanche, pendant la cérémonie, Paul se comporta assez bien. Toutefois au moment de la bénédiction du pain, une brioche étant tombée à terre, le suisse la ramassa et la remit dans le panier ; quand on distribua les brioches aux enfants, Paul refusa d'en prendre aucune, argüant qu'il pourrait avaler celle qui était tombée sur le sol auparavant.

Au retour de la cérémonie, à déjeûner, il se dérangea vingt à trente fois pour aller se laver les mains, se rincer la bouche, se passer les lèvres et la figure à l'eau de Cologne ; il était profondément triste ; impossible de le faire sourire ; et il refusait de s'alimenter.

Depuis ce moment jusqu'à notre visite médicale, cet état de choses n'a fait qu'empirer. Pendant ces quinze jours, il fallait continuellement au cours des repas changer de fourchettes, d'assiettes, etc... Paul ne voulait absorber que des biscottes, le pain n'étant pas vendu enveloppé. Mais le symptôme capital, comme nous l'avons dit plus haut, était que l'enfant passait son temps à se laver les mains, sans même les essuyer, de peur que la serviette ne fût pas assez propre : il tenait continuellement ses mains en l'air, afin qu'elles ne touchassent à rien ; et dès le moindre contact avec un objet, il courait se les relaver.

*
* *

Dès que nous eûmes terminé notre enquête sur l'histoire clinique de cette affection psychique, nous demandâmes à la mère, hors de la présence de Paul, s'il ne se touchait pas. La mère répondit qu'elle n'avait jamais surpris, de la part de son enfant, aucun acte de nature sexuelle. Elle est très affir-

mative sur ce point. D'après elle, l'enfant serait dans l'ignorance complète de la masturbation et de toutes les autres questions sexuelles. L'enfant, dit-elle, a toujours été très suivi et surveillé par elle. (6) Malgré ces dénégations, la genèse de l'obsession de Paul nous apparaissait clairement.

Ayant pris l'enfant à part, nous lui demandâmes tout d'abord si lors des confessions, il avait toujours avoué au prêtre ses pratiques sexuelles.

Dès cette première question l'enfant nous raconta que depuis plusieurs années il se livrait à l'onanisme, mais sans contrainte morale, semble-t-il.

Par contre, dès les premières instructions religieuses, il avait éprouvé un *sentiment de culpabilité,* d'action honteuse, défendue, et susceptible de châtiment.

Les semaines précédant la cérémonie de première communion s'étaient écoulées pour l'enfant dans une lutte entre ses pulsions masturbatoires et la crainte du châtiment, c'est-à-dire dans une tentative constante, plus ou moins réussie, de *répression :* c'est pourquoi l'enfant, que l'on qualifiait de *scrupuleux* à l'excès, ne se sentait pas suffisamment soulagé par les paroles de son confesseur.

A cette époque se place, sur ce fond de culpabilité anxieuse, l'émotion violente causée par une conférence du maître d'école sur les microbes et les maladies. Immédiatement apparaît la phobie de la maladie et la peur de mourir, telles qu'elles ont été décrites plus haut.

Puis apparaît le dernier traumatisme psychique qui transforme en un *refoulement* complet une *répression* plus ou moins réussie.

L'enfant raconte s'être de nouveau, la veille de la cérémonie de première communion, pendant la nuit, livré à la masturbation, alors qu'il venait de faire une confession ultime avant la cérémonie.

Dans les heures qui précédèrent cette communion, ce fut, pour lui, une torture et une souffrance terribles que l'idée de ne pas être en état de grâce pour communier ; or, au dernier

(6) Nous notons d'autre part que, pendant les trois premières années de sa vie, Paul est resté sans connaître son père, celui-ci étant alors à la guerre. G. P.

moment, il semble qu'il n'ait pas reçu du prêtre une confortation adéquate à ce profond sentiment de peur et d'indignité, cet ecclésiastique lui ayant parlé avec beaucoup de bonté et de bienveillance, mais ayant mis sur le compte d'un tempérament scrupuleux à l'excès le bouleversement affectif de l'enfant, alors que celui-ci savait avoir « péché » en effet, et requérait le pardon implicite de ce péché.

« Depuis ce jour », nous dit Paul, « jusqu'à maintenant, « je ne me suis plus livré à aucun acte défendu : je n'en avais « plus envie : cela ne me disait plus rien. »

Interrogé sur sa « manie » de se laver les mains sans cesse, l'enfant me répond : « Je sais bien que, comme mes parents le « disent, j'ai les mains propres, mais c'est plus fort que moi, « il y a *quelque chose qui me force* à le faire (7). »

Nous expliquons à l'enfant les grandes lignes de la sexualité, son but, en nous efforçant de lui montrer l'absence de tout caractère coupable ni honteux, et en insistant sur sa peur du châtiment, de l'enfer etc. Puis nous lui montrons le plus clairement possible le pourquoi de ses obsessions et leur mécanisme.

Dans les semaines qui suivent, la mère nous écrit qu'une amélioration étonnante s'est produite, et qu'à part quelques incidents (émotion à l'occasion d'une piqûre de mouche), l'état de son fils n'est plus comparable à ce qu'il était avant notre intervention.

*
* *

Cette dernière observation a le grand intérêt de nous montrer sur le vif, comme nous le faisions pressentir ci-dessus, la genèse d'une névrose obsessionnelle.

La *période d'invasion* de la névrose commence le jour où entre dans le psychisme du malade la notion que la masturbation est à bannir. Entre la force de la pulsion interdite et l'effort conscient de *répression*, une lutte s'engage. Et cette lutte s'engage à cet âge même que M. Odier (8) nous signale comme

(7) Belle illustration clinique, par les paroles mêmes d'un malade, de la notion de *compulsion* obsessionnelle (en allemand : *Zwang*). E. P. — G. P.

(8) Ch. Odier, *La névrose obsessionnelle,* Revue française de psychanalyse, tome I, p. 483.

particulièrement important pour la genèse de la névrose obsessionnelle. Toutefois, tant que l'instance morale naissante (surmoi en formation) peut maintenir la lutte sur le terrein pleinement conscient, et sans déguisement, l'on n'est pas encore entré dans la névrose.

Mais très vite l'instance morale encore imparfaitement formée laisse en quelque sorte glisser dans l'inconscient une partie du sentiment de culpabilité, qui se transforme en *besoin de punition*. La peur du châtiment s'accentue, et prend texte de la leçon de l'instituteur sur les maladies microbiennes pour se déguiser : le malade a peur de la mort, mais il donne comme cause consciente à cette peur les nuisances microbiennes, et prend contre elles des mesures de défense qui tendent vers le cérémonial obsédant.

Après deux mois d'un pareil état, le conflit atteint son plus haut période; le jour de la première communion, on peut considérer qu'on entre dans la *période d'état* de la maladie, à savoir la névrose obsessionnelle proprement dite : en effet, la répression n'a plus lieu de s'exercer ; le *refoulement* a fait disparaître toute la sexualité dans l'inconscient, de sorte que Paul ne ressent plus aucune sollicitation érotique. Mais si la « représentation », la substance du péché, est ainsi bannie du conscient, l'affect obsédant persiste dans le psychisme sous forme de compulsion obsessionnelle (9), et le jeune garçon se voit forcé de se laver les mains à tout bout de champ. Il y a d'ailleurs lieu de remarquer que c'est sur les mains, outil de la masturbation, que la compulsion au lavage s'est finalement localisée (10).

A cet égard il convient d'ailleurs de faire observer que l'état névrotique dont nous venons d'essayer d'indiquer sommairement la genèse, n'a sans doute pu se développer, que par super-

(9) Cf. Ch. Odier, *loc. cit.*, p. 433.

(10) Sur ce rôle des *mains* comme organes censés « *responsables* » de la masturbation, cf. Jacques, malade de Mme Morgenstern, qui dessine une scène où, par déplacement des choses concernant Jacques sur la psychanalyste elle-même, on coupe les mains à celle-ci, parce que ces mains sont « mauvaises » (S. Morgenstern, *Un cas de mutisme psychogène*, Revue française de psychanalyse, t. I, p. 499, et planche XVI, fig. 22.) Cf. aussi la main « noire » du rêve de M. G..., rapporté par M. Allendy (R. Allendy, *Sentiment d'infériorité, homosexualité et complexe de castration*, Ibid., pp. 506 et 507). E. P. — G. P.

position à un noyau infantile profond, qui s'est trouvé sensibilisé par les circonstances et qu'une psychanalyse seule aurait pu mettre en évidence. Le refoulement effectué à l'occasion de l'acte de la communion nous autorise à croire que, selon toute vraisemblance, cet acte trouvait, au plus profond de l'inconscient du sujet, un écho, une résonance particulièrement forte, dans une situation œdipienne mal liquidée. Avant la période d'invasion par laquelle nous avons commencé notre petit résumé du cas a donc dû exister une *période d'incubation*.

Quoi qu'il en soit, notre entretien thérapeutique, bien qu'unique, paraît avoir étouffé la jeune névrose au sortir même de l'œuf.

*
* *

Nous voulions montrer que cliniquement, il est quelquefois possible de faire bénéficier les malades des connaissances psychanalytiques de leur médecin, même au cours d'interventions psychothérapiques n'ayant pas par elles-mêmes les caractères de la méthode thérapeutique proprement psychanalytique. Nous espérons que la lecture des deux observations ci-dessus aura rendu plausible cette opinion.

C'est surtout chez les enfants, parce que plongés dans les conflits névrosants actuels ou encore tout proches de ceux-ci, que l'on pourra, dans certains cas, arriver à de bons résultats par de pareils entretiens psychothérapiques, uniques ou peu nombreux, d'inspiration psychanalytique. Mais il faudrait se garder de croire que ce procédé simple pût convenir à tous les malades. A chaque cas concret convient en médecine son traitement particulier, que le clinicien essaie d'adapter le mieux possible à la situation telle qu'il la voit. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que pareil entretien thérapeutique, même couronné de succès, ne donnera pas, pour l'avenir, des garanties aussi solides que le pourrait faire une psychanalyse en règle. En particulier, en ce qui concerne le jeune Paul, celui de nous deux qui l'a soigné et guéri pense ne pas pouvoir préjuger de l'avenir du malade ; il croit que l'évolution mentale de cet enfant demande toujours une surveillance attentive, tant parentale que médicale.

MÉMOIRES ORIGINAUX

(PARTIE APPLIQUÉE)

La psychanalyse et les écoles nouvelles[1]

Par HANS ZULLIGER

Traduit de l'allemand par Mlle L. Leuzinger.

Sommaire

CHAPITRE PREMIER. — Introduction.

CHAPITRE II. — L'école-communauté.

CHAPITRE III. — Un exemple concret du fonctionnement de l'école-communauté.

CHAPITRE IV. — Que tout pédagogue doit connaître la psychanalyse.

CHAPITRE V. — Un exemple concret de l'action psychanalytique du pédagogue sur un cas individuel.

CHAPITRE VI. — Conclusion.

(1) Mémoire reçu par la Rédaction le 3 novembre 1928. Paraissant pour la première fois sous cette forme-ci.

CHAPITRE PREMIER

Introduction

La psychanalyse est issue de la médecine. En la fondant, Sigmund Freud a trouvé une méthode nouvelle mettant en pleine lumière les causes les plus cachées de certaines maladies nerveuses, permettant d'en détruire les effets néfastes et de guérir les malades.

Les philosophes avaient affirmé déjà, il est vrai, l'existence de l'*inconscient*, mais c'est Freud qui en traça les limites et lui donna des formules scientifiques.

La psychanalyse a grandement contribué au développement de la *psychologie affective* et a jeté une lumière nouvelle sur le mécanisme de l'inconscient. Au début, on pensait que les éléments nouveaux apportés à la psychologie par la psychanalyse auraient simplement pour conséquence d'enrichir la thérapeutique, mais il apparut bientôt avec évidence que la méthode freudienne se développait très rapidement et avec une force triomphante sous la forme d'une psychologie. C'est cette nouvelle psychologie qui est devenue l'élément essentiel.

La psychanalyse médicale, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui par les neurologistes et les psychiatres n'est pas autre chose qu'une mise en pratique de la psychanalyse spécialisée, devenue technique médicale ; pour des raisons historiques déjà, celle-ci est aujourd'hui la plus avancée et la plus développée.

L'école de Freud a fait depuis longtemps déjà des essais pour introduire les résultats et les méthodes de recherches de la psychanalyse dans d'autres domaines scientifiques. Il est permis d'affirmer aujourd'hui que presque toutes les sciences

ont été considérablement enrichies par les méthodes nouvelles auxquelles la psychanalyse a donné naissance. On peut en dire autant *de l'emploi de la psychanalyse en matière de pédagogie.*

Pour deux raisons, l'enseignement de Freud paraît s'appliquer avec fruit à l'éducation des enfants.

Tout d'abord, il est à remarquer que dans chaque cas de névrose, il faut rechercher l'origine de la névrose chez l'enfant, et toujours dans la *première enfance du malade*. Par conséquent, l'éducation doit tendre à éviter les névroses.

Ensuite, la pédagogie ne peut pas ignorer la *psychologie profonde* dérivée de la psychanalyse. Les devoirs imposés à la pédagogie sont beaucoup plus importants qu'il y a un siècle ; c'est pourquoi on ne saurait négliger l'apport de la psychologie dans ce domaine. Autrefois, dans l'enseignement, on estimait suffisant de savoir lire, écrire, calculer, réciter son catéchisme.

Freud lui-même a approuvé la pratique de la psychanalyse en matière d'éducation et il s'est élevé publiquement contre ceux qui seraient tentés de restreindre son enseignement à la médecine. Pour ma part, je suis convaincu que la psychanalyse pédagogique contribuera davantage au bonheur de l'humanité que la psychanalyse médicale. Seulement, il faut que la psychanalyse pédagogique se fraye un chemin victorieux, grâce à l'appui de pédagogues qui apprendront à la connaître et à s'en servir.

Si je me laissais arrêter par les difficultés que présente la psychanalyse, je perdrais tout espoir. Non seulement, les ouvrages traitant de cette science sont fort abondants, mais surtout, il est impossible d'en acquérir les connaissances essentielles et utiles autrement que par une analyse personnelle.

Une analyse apparaît aux malades ou à l'étudiant (analyse didactique) comme une épreuve pénible qui demande beaucoup de temps et qui coûte cher (2), et il s'agit de savoir si, parmi les pédagogues, la majorité aurait assez d'énergie pour se soumettre à une cure psychanalytique.

(2) La peine qu'on a, le temps qu'on donne, les dépenses qu'on fait, paraissent peu de chose si l'on tient compte du bénéfice d'une analyse réussie : augmentation de la capacité de travail et possibilité d'une plus grande somme de bonheur. — H. Z.

CHAPITRE II

L'école-communauté

Lorsque nous nous demandons si l'étude de la psychanalyse est nécessaire ou non au pédagogue moderne, nous répondons par l'affirmative. En cela, nous ne sommes guidés ni par un sentiment personnel, ni par la conviction qu'une grande partie du corps enseignant souffre de névroses plus ou moins graves, qui naturellement se répercutent dans l'enseignement. Supposons que tous les pédagogues jouissent de leur pleine santé psychique et essayons d'envisager le problème dans l'esprit des écoles nouvelles. Tous les essais d'écoles nouvelles, que ce soit en Allemagne, en Suisse, en France, en Italie, à Vienne, à Prague ou en Russie soviétique, tendent à faire, des écoles nouvelles, *l'école communauté.*

L'école-communauté, qui est au centre des préoccupations contemporaines, est devenue institution officielle, alors qu'elle existait d'abord à l'état sporadique et surtout dans des milieux restreints. Il est cependant à remarquer que la formule « école-communauté » recouvre des conceptions fort différentes : les uns s'imaginent avoir trouvé un moyen nouveau de co-éducation ; d'autres combattent l'école-communauté comme un effort à leur profit, dicté par certaines organisations politiques, économiques ou religieuses ; d'autres enfin la recommandent justement pour mettre leur jeunesse entre les mains de personnes compétentes, unies entre elles par des points de vue communs sur le monde et sur la vie et qui sauront empêcher la jeunesse de voir au-delà de ce cercle de connaissances; enfin,

il y a des hommes politiques qui défendent l'école-communauté comme école d'Etat et rejettent tout autre essai d'organisation.

Sous le nom d'école-communauté, nous voulons désigner ici les écoles d'essai, telles qu'elles existent en grand nombre dans les campagnes ou dans les villes allemandes. Ce qui distingue ces écoles, ce n'est pas avant tout une organisation extérieure, (les lois ou prescriptions ne sont pas l'essentiel); c'est pourquoi on peut les adopter dans l'enseignement d'Etat comme dans l'enseignement privé. *L'organisation intérieure, les rapports entre les maîtres et les élèves,* voilà les points de toute première importance. Les écoliers ne sont pas comme une troupe groupée au hasard, réunie seulement sous la contrainte des lois scolaires. Non, *un sentiment d'union les anime. Des liens les rattachent les uns aux autres, des sentiments définis relient les élèves au maître,* la classe a sa physionomie, son empreinte morale, donnée par la volonté-conductrice du maître. Du sentiment et de la volonté de communauté se dégage un esprit de classe, — l'école est comme un petit Etat idéal, dans lequel on respecte le maître comme une autorité qu'on aime.

Sans doute, on connaissait l'esprit de classe déjà auparavant ; mais, avant les réformes scolaires, les maîtres le craignaient et le combattaient comme une tendance ennemie des écoliers. L'ancienne école encourageait l'individualisme mal compris et égocentrique : mieux faire, mieux savoir que son camarade, se mesurer intellectuellement pour dépasser l'autre, lutter pour briller, concourir afin de gagner un rang, tout cela était à l'ordre du jour. Dans l'école-communauté, *chacun doit donner le meilleur de ses forces pour le bien de l'ensemble,* — le travail individuel ne prend toute sa valeur qu'à la lumière du travail de l'ensemble ; isolé, il a peu ou n'a point d'importance. On ne l'accomplit pas en vue d'abaisser ou de dépasser quelque camarade, pour briller ou être le premier à la distribution des livrets scolaires, mais il procède *du sentiment de responsabilité de l'individu envers l'ensemble.* L'esprit de classe ne signifie plus une entente clandestine des élèves pour tromper le maître, lui jouer de vilains tours ou le fâcher. Il est devenu un moyen éducatif de première valeur,

parce que l'élève isolé ne veut pas faire tache dans le cadre de la communauté en brisant la volonté commune dirigée par le maître et en suivant son propre chemin : il devient *la base morale de la classe, détermine sa conduite sociale, sa capacité de travail* et, en même temps, conduit aussi le développement intérieur de chacun des élèves.

Sous le terme de « communauté », dans « école-communauté », nous entendons donc une somme de relations spirituelles entre camarades d'une part, entre la classe et le maître d'autre part, relations devant servir à la culture intérieure et au développement intellectuel.

Pour créer de pareilles communautés, il faut des maîtres qui soient autre chose que des fonctionnaires, il faut des personnalités qui possèdent le talent de conduire, des personnalités qui soient prêtes à donner jusqu'à leurs dernières forces pour l'idéal de leur profession. Il y aurait à parler ici du choix des maîtres et de leur formation, mais nous laissons volontairement ce sujet de côté. Nous ferons seulement remarquer qu'il existe de ces pédagogues de valeur. Ce qui les distingue des autres, c'est leur *intuition ;* ils ont en eux ce qu'il faut, ils peuvent et savent. Par contre, un grand nombre de leurs collègues n'ont pas cette intuition, ne peuvent pas et ne savent pas. Et, parce que ces derniers sont malheureusement de beaucoup les plus nombreux, ce sont les maîtres d'école eux-mêmes qui présentent le plus sérieux obstacle à une réforme scolaire décisive.

Les plus redoutables parmi eux, ce sont ceux qui échouent devant quelque difficulté, après avoir, pleins d'espoir, commencé des réformes dans leur propre classe ; ils perdent la foi en eux et en la cause elle-même et se réfugient à nouveau dans l'ancienne méthode, tout en tranquillisant leur conscience par ces raisonnements exprimés avec conviction : « Nous-mêmes, « et des millions d'autres, avons été formés à l'ancienne école. « Nous faisons tous aussi notre chemin. Pourquoi échangerions-nous une position éprouvée contre cette nouveauté si « incertaine ? »

Il en est d'autres qui ne se déclarent pas franchement ennemis des réformes. Ils apportent quelques améliorations, obtiennent certains succès, puis (tout comme on met le vin en

bouteilles), s'empressent de formuler leurs idées sur l'école et l'éducation en phrases, en préceptes, se hâtent de multiplier les organisations, les ordres scolaires, les paragraphes, les programmes, les plans ; alors, rassurés et confiants, ils s'arrêtent en plein développement. Ils semblent oublier que l'éducation plus que toute autre chose demande une certaine adaptation constante, si elle ne veut pas devenir chose morte et inanimée. Là où l'esprit de l'école n'est plus comme un fleuve mouvant — et la faute en est toujours à la paresse du maître — l'école perd contact avec la vie. Elle devient schéma et routine, quand même, ou peut-être même parce qu'elle affiche à l'extérieur le cachet d'une école réformée.

Les causes pour lesquelles beaucoup de maîtres, sur qui l'on avait fondé les plus grandes espérances, sont paralysés dans leurs efforts et s'éloignent de l'idéal de leur jeunesse, pourraient être découvertes au moyen de la psychanalyse. Elles ne sont pas à rechercher dans des formules, mais dans la nature même et le caractère des maîtres. Ils résisteraient mieux aux oppositions s'ils voyaient clairement en eux-mêmes, s'ils n'étaient pas retenus dans une certaine mesure par l'impatience et la crainte, par le désir de se créer une tranquille existence dans le confort bourgeois. Une psychanalyse entreprise au bon moment pourrait très probablement les aider à vaincre leurs difficultés et les rendre entièrement à une grande et noble cause. Leurs manquements intérieurs n'entrent que pour une part restreinte dans les éléments négatifs qui s'opposent à la réforme scolaire, si on les compare à ceux du grand nombre des pédagogues. Tandis que les premiers sont capables, pendant un certain temps au moins, de suivre le mouvement de réforme, les autres ne peuvent réussir. Ils possèdent à un trop faible degré la vie et la mobilité intérieures qui permettent de surmonter, chemin-faisant, les petites et les grandes difficutlés qui attendent le « maître-conducteur » d'une école-communauté.

Il va sans dire que nous comprenons fort bien les arguments du dehors dirigés contre l'école-communauté, comme aussi la confiance qui lui est témoignée.

Un conflit douloureux commence pour le maître au moment où il rencontre dans sa classe des obstacles qu'il ne sait pas

comment vaincre. *S'il est déçu dans tous ses efforts,* il faut attribuer cet échec au fait que *son intuition se trompe ou refuse de lui venir en aide.* Dans ce cas, il sera porté à recourir aux anciennes méthodes et aux anciens procédés d'enseignement, il préférera un tiens à deux tu-l'auras.

La grande majorité des pédagogues devrait être mieux informée sur la *psychologie des masses* afin de pouvoir se défendre contre les insuccès. Il faudrait connaître exactement les relations entre les élèves, considérés dans leur ensemble comme esprit de masse, et le maître en tant que conducteur ; mais il ne suffit pas que ces connaissances soient descriptives, statiques ; il les faudrait de nature dynamique. L'intuition est une fort belle chose, et sa valeur ne peut pas être contestée. Mais là où elle est aidée par les ressources de la science, elle agit dans une beaucoup plus large mesure. Un certain nombre de résultats procédant des recherches psychanalytiques permettent de pénétrer la psychologie dynamique des masses (3). Ils donnent au maître le moyen de manipuler, comme s'il s'agissait d'outils réels, les relations des élèves entre eux et leur conducteur.

Sans vouloir traiter cette question en détail, j'aimerais cependant ajouter ici quelques remarques :

Quand on lit des rapports sur des classes d'essais, on s'étonne de ne jamais y trouver d'insuccès. On s'étonne d'autant plus si l'on a soi-même visité une de ces classes, si on a pu en suivre la marche pendant une assez longue période, ou si, avec ses propres élèves, on a tenté des réformes semblables. Dans ces occasions, on a certainement rencontré des difficultés. Tantôt c'est un garçon, tantôt c'est une fillette qui ne cadrent pas dans l'ensemble de la classe. Cela arrive, soit par un caractère récalcitrant, soit par des capacités intellectuelles insuffisantes, soit *par la nature des relations particulières avec un camarade ou avec le maître.* Dans ce dernier cas, on verra bientôt se former des groupements séparés, nullement semblables à ceux organisés en vue d'un travail commun : ce seront des foyers de mécontentement, de jalousies ; et, une fois qu'ils auront envahi la classe, il sera impossible de s'en ren-

(3) Voir Freud : *Psychologie collective et analyse du moi,* Payot (Massenpsychologie und Ich-Analyse). Internat-psa. Verlag, Vienne.

dre maître, même par les plus savantes discussions ; quelque chose aura changé dans la vie affective des élèves. La crise pourra peut-être être surmontée si le maître, capable de pénétrer dans les sentiments, sait — toujours par intuition — prendre les justes mesures. Cependant, je ne crois pas que cela réussisse dans tous les cas ; si les personnes qui font des rapports sur les écoles d'essais ne parlent que de succès, elles ont, ou bien oublié tous les insuccès, ou bien eu une chance exceptionnelle qu'elles doivent attribuer moins à elles-mêmes et à leurs efforts qu'à la santé relative de leur classe. Pour ma part, j'incline à croire qu'elles ont plutôt oublié les insuccès : l'homme a l'heureuse faculté d'oublier vite tout ce qui est sombre et triste, et de se réjouir mieux du Beau et de ce qui élève.

Demandons-nous ce qui, dans une classe, détermine des changements constituant un danger pour toute la structure psychique de l'*ensemble*. Le plus souvent, il arrive qu'un élève ou un élève, dans son inconscient, substitue le maître à une autre personne, généralement à son père. Cela dépendra de son attitude vis-à-vis de son père, attitude qui a pu se manifester antérieurement, dans les premières années d'enfance et qui a pu être oubliée depuis. Dans ce cas, l'enfant, par rapport au maître, ne se sent plus comme faisant partie d'un ensemble, donc de la classe. Il se comporte plutôt comme si les autres n'existaient pas ou comme s'ils étaient ses rivaux: il en arrive à avoir avec le maître une *relation à deux*. En cela, il reproduit ce qui se passe dans la famille, où chaque enfant vit avec chacun des parents cette *relation à deux*, cherchant à accaparer le plus d'amour possible du père et de la mère et ne tolérant les frères et sœurs que pour autant qu'ils ne le gênent pas dans ses revendications. (Cela ne nuit pas à l'amour fraternel, car nous connaissons ce qu'on appelle *ambivalence* (4): l'existence et la marche parallèle de sentiments contraires dans l'enfant.) Il suffit, pour que cette attitude se communique aux autres élèves, qu'un seul enfant l'ait prise vis-à-vis de son maître qui ne s'en aperçoit pas, ou qui finit par l'admettre

(4) Voir Graber, *L'ambivalence de l'enfant*. (Die Ambivalenz des Kindes), Internat. psychoanalyt. Verlag.

volontairement. Ou bien les enfants chercheront à avoir avec l'éducateur une même relation à deux et, s'il leur est possible, rivaliseront pour gagner le cœur du maître, ou alors ils se sépareront et formeront des groupes ennemis de l'enfant privi légié. Celui-ci sentira très vite qu'on l'isole ; il se cherchera des compagnons, ce qui occasionnera la ruine de la communauté, en fera un chaos: tout ce que le maître avait érigé avec peine et soin, tout ce qu'il croyait édifié d'une façon durable et réussie s'effondrera d'un coup.

Ce que je représente ici schématiquement et à gros traits, se passe en réalité d'une manière beaucoup plus subtile, presque inaperçue, et ce sont les résultats seuls qui se montrent presque toujours subits et surprenants. Ils sont là, néfastes ; même si la classe continue à exister en tant que communauté — une organisation n'est pas toujours l'expression de l'esprit animateur —, c'est souvent un fantôme qui n'a plus de la puissance que l'apparence.

Le maître qui connaît la psychanalyse peut prévenir l'écroulement. S'il a été analysé, il se gardera bien de faire lui-même parmi ses élèves, *des confusions inconscientes de personnes* (son âge et son expérience ne le mettent pas à l'abri de pareilles erreurs.) *Il ne favorisera pas les prétentions libidinales des écoliers,* puisqu'il les découvrira ; et il saura qu'en les acceptant, il nuirait au bien de la communauté. Celle-ci ne peut exister que s'il y a « renoncement » total de la part de l'éducateur. S'il lui arrive d'éprouver des *sympathies* ou des *antipathies* à l'égard de certains de ses élèves, il en recherchera les causes et il saura mieux se défendre contre ces sentiments à complexes. Si un élève essaye de briser le renoncement voulu du maître, s'il cherche à créer avec lui la relation à deux, l'éducateur se servira de *contre-mesures énergiques* ; il ne tâtonnera pas dans le vague, car *les mesures qu'il prendra lui seront dictées par ses connaissances psychanalytiques et seront appropriées au cas particulier.*

Si on lui demande de prendre une classe sous sa direction, il saura beaucoup mieux se tirer d'affaires qu'un collègue non orienté dans la psychanalyse ; s'appuyant sur ses connaissances, il réussira à faire un ensemble *de la société des écoliers réunis par hasard* ; si différents groupements se sont déjà con-

stitués parmi les élèves avant sa venue, *il connaîtra le moyen de les dissoudre ou de les réunir.*

Le vrai « conducteur » n'aime pas tel ou tel de ses élèves pris isolément, mais, comme nous l'avons déjà dit, il vit pour l'ensemble et pour son idée. Les élèves sont obligés de renoncer à la satisfaction de leur libido pour le maître. Alors, on voit se réaliser ce phénomène psychologique que la science qualifie d'*introjection.* Les élèves s'identifient avec le maître ; ils l'*incarnent,* pour ainsi dire, en esprit ; son idée devient leur idée et les enfants la considèrent comme acquisition propre. L'idéal commun les enchaîne intérieurement les uns aux autres ; il s'en suit des sentiments de *fraternité* (tels qu'on les rencontre dans les communautés religieuses ou dans l'armée) ; les individus s'identifient aussi entre eux, et c'est ainsi que l'« ensemble » se forme.

Qu'il soit permis ici de renvoyer à un parallèle phylogénétique. La tribu primitive se composait d'un père tout-puissant qui s'attribuait la possession de toutes les femmes et expulsait au loin tous ses fils. Ces fils en exil formaient la communauté des frères. Cette communauté reposait d'une part sur une identification (chacun des membres ayant subi le même sort) et d'autre part, sur un lien d'homosexualité .Nous retrouvons les restes de ces associations d'hommes dans les *associations secrètes des primitifs,* particulièrement dans les îles australiennes, où les mœurs et coutumes sont restées plus rudimentaires qu'en Amérique du Sud et qu'en Afrique. — Cette communauté des frères se décida un jour à revenir à la tribu, y retrouva le père, l'égorgea et en fit un festin. De nos jours, seul le *totémisme* rappelle encore ces faits.

On déclare « totem » un animal, par exemple le jaguar, et on le fait tabou. Le totem représente le patriarche du clan et comme tel, il est à la fois « sacré et maudit » (tabou), on le respecte et on le craint. Il est défendu de le chasser et on attend de lui qu'il protège « ses fils ». Cependant, une fois par an, on organise une chasse au jaguar, chasse rituelle. La bête est mangée en commun. Ceux qui prennent part à ce festin croient qu'ils acquièrent les qualités du patriarche. La fête est suivie de toutes sortes de cérémonies tendant à effacer l'acte sanglant du massacre et à le purifier.

Après la mort du patriarche, occasionnée par la communauté, après qu'on l'a mangé et que l'identification a revêtu ainsi une forme plastique, *des tendances aux remords* s'éveillent dans le cœur des frères ; elles apparaissent d'abord dans ce fait qu'on ne s'appropriera pas les femmes ayant appartenu au père, mais qu'on ira en chercher dans une autre tribu : d'où l'exogamie.

Unis intérieurement entre eux, les fils renoncent à la lutte les uns contre les autres. Le crime en commun a renforcé le sentiment d'union ; la *mauvaise conscience commune* lie plus étroitement la communauté privée du père.

On cherche à effacer le meurtre du père. Une des manifestations du regret, c'est le choix d'un chef. Le père assassiné continue à vivre comme idée, comme exemple : chacun de ses fils cherche à suivre ses traces et à lui ressembler. On lui donne un remplaçant en la personne aimée d'un chef.

Cette nouvelle société issue du meurtre du père a suivi le même développement que traverse aujourd'hui tout homme civilisé, quand s'ébranle en lui son complexe d'Œdipe.

Les faits qui se passaient en réalité dans la tribu primitive et que symbolise encore aujourd'hui le totémisme (manger la chair du père pour s'identifier avec lui), l'homme civilisé les vit d'une façon intrapsychique : il incarne l'image du père, en éprouve des remords et, comme conséquence, édifie en lui l'idéal du moi. Sous forme d'aspirations personnelles, cet idéal représente les exigences du père, des parents, de la société des lois et des mœurs. L'autorité du père, que s'est appropriée intérieurement le fils, le contraint à la moralité.

Comme tous les élèves portent en eux inconsciemment le péché d'Œdipe, il s'agit pour le maître d'école de devenir le chef-conducteur d'une libre communauté.

L'idée morale directrice d'un ensemble, devenue partie intégrante de chaque individu qui l'éprouve comme sa possession d'âme personnelle, détermine des changements intérieurs. *L'éducation ne signifie plus une contrainte venant du dehors, un badigeon superficiel. La culture se fait de l'intérieur, est issue de l'idéal du moi,* au lieu d'être (comme autrefois dans les anciennes écoles et pour dire la chose un peu brutalement) l'expression de la peur devant les châtiments. Les lois procè-

dent spontanément de celles qu'on s'est données à soi-même; elles sont voulues et non plus imposées — et pourtant elles ont une valeur pour la collectivité.

Cette éducation-là fait éprouver un sentiment de *liberté;* ses exigences correspondent à ce que l'on réclame de soi-même et n'apparaissent plus, ni comme une corvée, ni comme un esclavage.

La matière de l'enseignement et les plans d'étude (de l'utilité desquels nous ne voulons pas discuter ici) deviennent chose assez indifférente et assez secondaire. L'essentiel dans les « écoles nouvelles » sera l'éducation dans le sens le plus restreint, l'éducation qui, pour des raisons sociales et économiques, échappe de plus en plus à l'influence de la maison paternelle, et devient l'affaire de l'éducateur professionnel.

CHAPITRE III.

Un exemple concret du fonctionnement de l'école-communauté

Un seul exemple suffira à démontrer comment le maître peut encourager la communauté, l'unir plus étroitement et en élever le niveau moral.

Un matin de septembre, en entrant dans ma classe, je trouve sur mon pupitre un bel abricot. Un élève, sûrement, doit me l'avoir apporté.

Pour des écoliers entre treize et seize ans, ce n'est pas chose habituelle que d'apporter un cadeau au maître, sauf peut-être à son anniversaire et à Noël, où il est d'usage de lui faire un cadeau en commun; car l'élève qui apporterait un cadeau serait soupçonné par ses camarades de vouloir se faire remarquer, de désirer attirer l'attention du maître, ou d'avoir une faute à se faire pardonner.

Je suis étonné et demande qui a apporté l'abricot. Un garçon de quinze ans (nommons-le René) s'avance, me dit que c'est lui, et qu'il me racontera pourquoi il m'a donné ce fruit. A son air de mystère, je devine quelque chose d'extraordinaire au sujet de cet abricot. J'encourage alors le jeune homme à parler *devant toute la classe*. D'abord il hésite et enfin dit : « Depuis longtemps, Ernest et moi, nous n'avions plus eu « aucune aventure amusante. Hier après-midi, en sortant de « classe, nous nous sommes dit qu'il nous fallait jouer un « tour à quelqu'un. Nous passions justement devant le jardin

« de M. Ghiamara. — Ah ! je sais, m'écriai-je, regarde donc « ces abricotiers ! Comme je me sens en appétit ! »

— « Comment peut-on pénétrer dans le jardin ? » demanda mon ami.

— « Nous allons grimper et passer la palissade. »

« A peine de l'autre côté, nous vîmes Jeanne Ghiamara qui nous observait d'une fenêtre et qui nous demanda ce que nous faisions dans leur jardin. — « Filez au plus vite », nous cria-t-elle. Mais *pour nous, cette jeune fille était bien nigaude :* je posai mystérieusement un doigt sur la bouche et lui expliquai que nous jouions à la guerre, que l'ennemi était à nos trousses et qu'elle ne devait pas nous trahir. Elle répondit qu'elle n'apercevait pas d'ennemi et nous conseilla de nous glisser sous la haie, car, dit-elle, nous serions là en parfaite sécurité.

« C'était justement ce qu'il nous fallait, car, de cet endroit, nous arrivions au petit abricotier très facilement. Et Jeanne non plus ne nous apercevait pas ! Le pied de l'arbre fut atteint en rampant et une bonne secousse fit tomber sur le sol nombre de bons fruits. Remplir nos poches et fuir dans la forêt voisine furent l'affaire d'un instant. Là, nous avons partagé les fruits et décidé que le plus beau serait pour le maître —, et le voilà ! Ernest a dit encore : « Je me demande quels yeux « fera le maître à la vue de cet abricot et ce qu'il dira de cette « affaire ? » — « Oui, je me le demande aussi, mais une « chose sûre, c'est qu'il mangera l'abricot volontiers ! » Mon élève termine son récit par ces mots, me regarde avec un peu d'incertitude, puis retourne à sa place.

Je lis l'attente dans tous les yeux.

— « C'est beau de ta part, cher René, dis-je amicalement, « de m'avoir apporté un abricot : je te remercie ! »

Puis, j'attends un instant. J'observe la tension de la classe silencieuse. Alors, m'adressant à tous :

— « Mais voyez-vous, je ne peux pas manger ce fruit. « Savez-vous pourquoi ? »

Personne encore ne veut répondre.

— « Si j'avais quinze ans, peut-être dix-huit ans même, « si j'étais un jeune homme ou une jeune fille de votre âge, « alors je n'hésiterais pas, je pourrais sans plus de façons

« manger ce fruit. Je me souviens que, quand j'étais jeune, il « m'arrivait aussi, ci et là, de voler des cerises ou de cueillir « une pomme ou une poire sur l'arbre du voisin. Mais, au- « jourd'hui, quelle est la raison qui m'empêche de manger « cet abricot dont on m'a fait cadeau ? »

Une conversation animée s'engage :

— « Parce qu'il est volé », dit quelqu'un.

— « Ce n'est pas moi qui l'ai volé », répondis-je.

— « Mais vous savez qu'il est volé ! »

— « Je vous le répète : Si j'étais un jeune homme de votre « âge, je pourrais manger ce fruit. »

René intervient : « Monsieur, si je vous ai apporté l'abri- « cot, ce n'est pas pour vous rendre complice de ce vol, et pour « qu'on dise que vous nous avez aidés. »

— « Cher René, je sais bien que tu prends sur toi seul la « responsabilité de ton action. Il va de soi que je ne te dénon- « cerai pas, tout comme il est certain qu'aucun de tes cama- « rades ne le fera. Il ne s'agit donc pas de cela. »

Enfin une élève, dont les jugements sont déjà mûrs et profonds explique : « Je comprends : *la conscience de l'adulte « n'est pas la même que celle de l'enfant* — ce qui est possible « à l'enfant devient impossible à l'adulte. Voilà pourquoi « notre maître ne peut manger l'abricot. »

— « Elsa a tout à fait raison, dis-je, elle a trouvé la vraie « réponse. Si je mangeais l'abricot, je penserais m'étouffer ; « c'est pourquoi, je le rends à René. Cependant, je le remercie « encore de sa bonne volonté et d'avoir été assez courageux « pour raconter l'histoire devant toute la classe. »

Le reste de l'heure fut consacrée au calcul et à des devoirs écrits. Après la récréation, je vis s'approcher, le visage rayonnant, *le plus pauvre de mes élèves*. Il me dit :

— « J'ai aussi ma part du larcin, *c'est à moi que René a « donné l'abricot !* »

Avant la fin de la demi-journée, je fis raconter par les autres élèves les vols qu'ils avaient commis, car au moins une fois en sa vie, tout enfant a volé quelque chose. Partant de ces récits, nous en venons à parler de la *trahison de soi-même*. Nous constatons que René a apporté un abricot en classe pour

avoir l'occasion de se trahir, cette trahison devant servir le besoin de réparation. Ces problèmes « vols — trahison — réparation » nous occupent plusieurs heures durant.

Et maintenant, résumons :

L'expérience individuelle (le vol de René et de son camarade) devint expérience collective, parce que l'histoire avait été racontée devant toute la classe, et qu'il avait été démontré aux autres élèves qu'ils ne valaient pas mieux que le « coupable ». N'avaient-ils pas eux aussi avoué leurs vols ? D'ailleurs, les enfants s'identifient facilement entre eux et on peut constater qu'un fait vécu et raconté par un camarade agit beaucoup plus intensément que la lecture d'un récit moral.

Pour rendre *la trahison impossible,* il fallait encore, le matin même, obtenir que tous les enfants éprouvassent le sentiment de leur culpabilité au même degré que René.

Il eût été fautif de punir. Je devais même empêcher que le vol ne fût connu, afin que René ne fût pas puni; car, s'il l'avait été, la réparation se présentait d'elle-même sous forme de punition, et le cas était liquidé. Mais, étant donnée la situation, il fallait que la conscience *continuât à parler* en René, il fallait *qu'elle le préoccupât, qu'elle déchaînât en lui des conflits, qu'elle l'éclairât, le menât plus loin dans son développement,* l'obligeât à une *réparation voulue et choisie librement.*

Puisqu'il n'avait pas mangé lui-même l'abricot, (ne l'avait-il pas donné au plus pauvre d'entre ses camarades ?) il y avait déjà indice de réparation. C'était là un *sacrifice.*

Nous avions opposé à l'idéal de l'enfant, l'idéal plus sévère de l'adulte. L'élève qui aime son maître-conducteur cherche à l'imiter — *l'idéal du chef devient aussi le sien.* Par mon intervention, j'avais influencé son propre idéal. Plus encore, l'idéal de toute la communauté avait été influencé, puisque dans cette communauté, chaque enfant s'était reconnu aussi coupable que René.

Une punition venant du dehors — infligée par les parents, par moi-même ou par M. Ghiamara, s'il avait appris le vol — aurait arrêté tout développement intérieur de la conscience, car le jeune homme ne se serait plus inquiété de son action malhonnête et se serait réfugié dans cette échappatoire : le mal est payé.

En pareil cas, il se peut que l'éducateur ne se sente pas sûr de la conduite à tenir et soit accablé, parce qu'il ne sait pas jusqu'à quel point le coupable est entré dans la voie des réparations. Mais de par la loi de causalité, une réparation est nécessaire et se fera d'elle-même. Dans le cas de René, j'ai su par ses camarades que son « affaire » et mon intervention avaient agi en lui.

L'hiver suivant ,René et quelques camarades s'étant rendus à la ville, les jeunes garçons décidèrent de voler des pistaches à l'étalage d'un marchand de châtaignes. René les en empêcha en déclarant qu'il ne serait pas de la bande. Probablement ne s'est-il pas rendu compte clairement pourquoi il ne voulait ou ne pouvait pas prendre part à ce vol. Mais je crois pouvoir affirmer que son attitude morale fut due surtout à l'histoire de l'abricot.

Je m'aperçus que cette affaire avait eu une répercussion dans les compositions libres (travaux écrits sans intervention du maître) de mes élèves. Au printemps suivant, René m'écrivit une fois qu'il avait aidé M^me^ Ghiamara à retourner une platebande voisine des terres de ses parents. M^me^ Ghiamara avait voulu le payer pour son travail, mais il n'avait rien accepté, et comme elle s'étonnait de ce refus, il lui avait expliqué que la peine était rétribuée d'avance, qu'il lui avait volé une fois des abricots, ce dont la femme lui donna quittance en riant.

Le *sentiment de culpabilité* épure le caractère lorsque la culpabilité est placée en regard d'un idéal plus élevé. — Cette transformation s'opère lentement, pas à pas, et ne supporte pas d'être entravée par une punition mal à propos.

La psychanalyse a démontré que le sentiment de culpabilité se greffait sur le complexe d'Œdipe des générations ancestrales, et que toute culture signifiait réaction. Elle est pour nous un poteau indicateur montrant le chemin qui élèvera le niveau moral de la jeunesse.

*
* *

Il est vrai cependant que la réparation immédiate est souvent nécessaire et il est bon peut-être que je complète mes conclusions, afin de n'être pas mal compris.

Un maître qui avait une certaine culture psychanalytique eut un jour la surprise de constater qu'un de ses élèves avait percé les deux chambres-à-air de sa bicyclette. Il découvrit le coupable et l'interrogea. Après quelques explications, le maître reconnut que la haine de l'écolier, mobile de l'action, n'était pas dirigé contre lui, mais contre le père de l'enfant. Ce fait reconnu, le pédagogue renvoya l'enfant sans le punir.

Il se peut que le jeune homme en ait voulu à son père et qu'il ait fait inconsciemment une confusion de personnes. Mais supposons que l'enfant ait eu en lui des dispositions criminelles et qu'il ait par exemple enfoncé un couteau dans le corps du maître. Même s'il y a eu confusion de personnes, celui qui a subi la vengeance a eu à en souffrir. Cette souffrance doit être réparée d'une façon ou d'une autre vis-à-vis de l'offensé.

Il aurait au moins fallu amener le jeune coupable à réparer lui-même la bicyclette endommagée. Mais il est probable que le maître en question s'est senti si flatté de sa trouvaille, faite grâce à son petit bagage psychologique, qu'il n'a pas pensé à cette solution. Ou bien, aurait-il été autrefois animé lui-même de haine à l'égard de son père, et aurait-il ressemblé à Hamlet, qui ne pouvait pas punir le meurtrier de son père parce qu'il avait lui aussi nourri des sentiments criminels à son égard ? Il se sentait donc coupable d'une faute semblable.

Cet exemple prouve clairement que le maître qui veut s'occuper de pédagogie psychanalytique doit être, avant tout, libre intérieurement et délivré de ses chaînes.

CHAPITRE IV

Que tout pédagogue doit connaitre la psychanalyse

Afin que le maître soit à la hauteur de la tâche que les temps nouveaux lui imposent, il doit connaître la psychanalyse pour des raisons techniques, même s'il n'a à s'occuper, comme nous l'avons supposé jusqu'ici, que d'enfants psychiquement tout à fait sains.

Cette supposition n'est cependant pas exacte : *dans toute classe, on trouve des enfants au début d'une éducation faussée, des enfants arrêtés dans leur développement, qui souffrent de sentiments d'infériorité et qui traînent avec eux des névroses infantiles.*

C'est avec ces enfants-là que dans les écoles nouvelles, le maître éprouvera les plus grandes difficultés. *Ils ne se laisseront pas sans peine enrôler dans la communauté.* Leurs caractères sont de telle nature que, sans des mesures toutes particulières prises par le maître, ils ne s'adapteraient pas à l'ensemble. Pour transformer en êtres sociaux tous les genres de solitaires, d'originaux, de misanthropes, d'isolés, de délaissés, le maître a besoin de connaître la psychanalyse. Ou alors, il devra renoncer à aider ces élèves-là, ce qui veut dire qu'il renoncera aussi à la communauté de l'ensemble et se contentera de celle d'une partie de ses élèves. Nous rencontrons encore à l'école *des rêveurs, des déveinards, des vantards, des menteurs, des batailleurs, des voleurs, des fanatiques de la vérité,*

des tourmenteurs d'animaux, des souillons, des négligents, des masochistes, des peureux, des onychophages et d'autres petites personnalités à caractère insociable. Il est à supposer que, dans d'autres pays, la situation n'est pas beaucoup meilleure et qu'on les rencontre en moyenne aussi fréquemment qu'en Suisse.

Souvent aussi, les difficultés intellectuelles des enfants sont occasionnées par des refoulements affectifs. En voilà un qui *calcule toujours faux* : par un examen approfondi, le maître arrive à trouver que ce sont toujours les mêmes chiffres et les mêmes suites de chiffres qui déroutent l'enfant; un autre, dont *la mémoire* a été maintes fois reconnue excellente, ne peut absolument pas retenir une certaine strophe de vers ; celui-ci possède *un amour* excessif pour l'histoire ; celui-là *s'intéresse uniquement* à l'astronomie, tout le reste lui est passablement indifférent; un autre encore veut, selon son dire, devenir un jour aviateur et, pour cette raison, il n'accorde son attention qu'aux différents *véhicules à moteur;* telle fillette est une liseuse acharnée ; telle autre demande à être mise dans la basse aux leçons de chant, bien que sa voix ne s'y prête pas du tout, et *elle chante faux;* sa camarade, en lisant, *se reprend régulièrement* aux mêmes mots ; il en est qui dévoilent des excentricités dans leur écriture ; une fillette se distingue par sa vivacité, ses allures de garçon, et tout à coup, elle ne réussit plus aux travaux féminins ; une autre est incapable de commencer seule la lecture d'un alinéa et le maître est obligé de lui dire les premiers mots — alors l'enfant s'y met et peut lire des pages entières sans arrêt, etc. (5)

Le maître sans connaissances psychanalytiques ne peut que

(5) Zulliger, *Liens dénoués* (Gelöste Fesseln), vol. 3 de la série « Künftige Ernten » éditée par le Prof. Joh. Kühnel, Dresde, Alwin Huhle, 1927.

— *Acquêts psychanalytiques de ma pratique scolaire,* Flammarion, Paris (Psychoanalytische Erfahrungen aus der Volksschulpraxis) Berne, Bircher, 1921.

— *Sur la vie psychique inconsciente de notre jeunesse scolaire,* (Aus dem unbewussten Seelenleben unserer Schuljugend), Berne, Hans Huber, 2e édition en 1927.

Sur l'éducation manquée :

Aichhorn : *Les éducations négligées* (Verwahrloste Jugend), Int. psa. Verl. Vienne. La « Zeitschrift f. psychoanalytische Pädagogik » du Dr Henri Meng, de Stuttgart, et du professeur Schneider, de Riga, donne des renseignements tirés de la pratique et de la théorie. (Edité à Vienne, I, Börsegasse, 11.)

se résigner devant tous ces cas et doit les accepter *sans pouvoir y porter remède*. Il ne s'aperçoit pas — surtout lorsqu'il s'agit d'incapacité intellectuelle — que l'enfant est normalement doué et il croit volontiers que dans telle ou telle branche, l'élève est un peu « idiot » ; le maître met tout sur le compte de la paresse et du manque d'intérêt, il espère pour plus tard l'éveil de cet intérêt, etc.

C'est ici que le maître orienté par la psychanalyse prend position. *A côté du traitement de l'ensemble, d'après les principes de la psychologie profonde, il s'occupe en particulier des élèves isolés qui, pour un motif ou pour un autre, ne peuvent pas s'adapter à la communauté, et qui sont appelés à lui nuire.*

S'il lui arrive de ne pas pouvoir remédier à tout le mal, de ne pas pouvoir le guérir entièrement, il réussira du moins à *améliorer*, à *tranquilliser ;* et une chose est certaine, c'est qu'il saura empêcher le développement néfaste, dû à de faussss *mesures*, des *manquements déjà existants*. Même lorsqu'il sera placé en face d'enfants gravements atteints, il aura de la compréhension pour eux, il n'empirera pas leurs névroses et *pourra donner de bons conseils aux parents* en leur suggérant la conduite à tenir avec leurs enfants ou en leur indiquant chez qui ils peuvent aller trouver de l'aide.

Enfin, ses connaissances en général et les observations sur les élèves, en particulier, permettent au maître de donner à ses élèves, à la fin de leur scolarité, de bonnes directions *quant au choix de leur profession*. En cette occurrence, les points de vue psychanalytiques entrent autant en considération que le résultat d'autres examens d'orientation professionnelle.

CHAPITRE V

Un exemple concret de l'action psychanalytique du pédagogue sur un cas individuel

J'aimerais démontrer au moyen d'un exemple assez difficile comment les maîtres suffisamment préparé en psychanalyse peuvent occasionnellement délivrer un enfant de troubles nerveux ou le guérir d'un défaut.

Pour différentes causes, il peut arriver qu'un enfant ne se laisse pas enrôler dans la communauté. Lorsqu'un maître s'occupe particulièrement d'un pareil enfant, ce devoir s'impose pour deux raisons : il doit d'abord aider l'enfant à vaincre ses difficultés, et ensuite veiller à ce que tous ses élèves, et non seulement une partie, se sentent de la communauté.

Le cas dont je vais parler était considéré comme incurable par tous ceux qui en avaient eu connaissance. On parlait de « difficulté intellectuelle ». Le médecin de la famille, le médecin de l'école et un spécialiste des maladies infantiles, consultés, pensèrent que c'était par incapacité intellectuelle que la petite Anna, âgée de treize ans, fille d'un simple ouvrier, n'arrivait pas à apprendre à lire.

Justement parce qu'elle ne savait pas lire, l'enfant évitait ses camarades, menait une vie de solitaire, ce qui divisait la communauté et la troublait. Après une conversation avec les parents, et après m'être fait donner pleins pouvoirs sur l'enfant, j'entrepris de m'occuper d'elle, en vue de la guérir, en dehors des heures d'école. Une recherche plus attentive dé-

montra bientôt qu'Anna comprenait les mots et les phrases, mais qu'il lui était impossible de les proférer. En réalité, elle savait lire, mais *elle n'arrivait pas à articuler ce qu'elle avait lu*. C'était comme si les mots l'étranglaient. Si on lisait à Anna les premiers mots d'un alinéa, elle réussissait à lire jusqu'au suivant sans s'arrêter. Puis se reproduisait le même phénomène qui ressemblait étrangement à une crise d'étouffement, ou à ce qui se passe quand on avale de travers.

Quand Anna eut confiance en moi (transfert) et qu'elle se mit à me parler librement, elle m'avoua un jour qu'elle avait *peur des adultes*, particulièrement des *hommes*. Elle motiva cette peur par les rêves qu'elle faisait et qui se répétaient souvent. Il s'agissait d'un homme qui la poursuivait : elle fuyait, puis se réveillait pleine de terreur. Encouragée à fournir des associations sur ses rêves, Anna me parla d'une femme qui avait occupé chez elle la place de domestique. Celle-ci lui faisait des récits où des hommes mauvais entraînaient les petites filles dans la forêt et les assassinaient en les transperçant ou en les étranglant.

Anna racontait tout cela avec une certaine émotion. Lorsqu'elle parla de strangulation, elle porta la main à son cou. Il s'y trouvait une cicatrice. Elle s'effraya de la sentir sous ses doigts, s'interrompit et expliqua qu'on l'avait une fois opéré au cou. Elle ne semblait pas vouloir se souvenir du genre d'opération, elle expliqua seulement : « On m'a coupé là quelque chose ».

A partir de ce moment, le défaut de lecture se transforma tout à coup d'une façon étrange et inexplicable à première vue. L'élève pouvait maintenant commencer les alinéas sans aucune difficulté, mais chaque fois qu'elle rencontrait dans le texte un mot commençant par un *a*, un *b* ou un *w*, elle s'arrêtait, et le même phénomène d'étouffement se reproduisait.

Nous prîmes bonne note de ce changement, mais sans nous y arrêter. Le travail d'analyse se continua tranquillement. Anna avait eu de nouveau un cauchemar : un homme à barbe blanche et à manteau blanc l'avait poursuivie jusqu'au moment où elle s'était réveillée dans l'angoisse. Elle se souvint d'un voisin d'autrefois, un boucher, qui ne pouvait supporter qu'on s'approchât trop de lui quand il travaillait et qui, un

jour, avait dit à la petite Anna : « Fais attention, si tu avan- « ces trop le nez, je te le couperai ! » Anna alors s'était demandé longtemps s'il était possible qu'on coupât quelque chose à un enfant. Le manteau blanc de l'homme du rêve lui fait penser au médecin qui l'a opérée et elle affirme, désignant de nouveau sa cicatrice, qu'on lui a enlevé les amygdales.

Je lui dis mon doute à l'égard de son récit, lui explique qu'on fait l'opération des amygdales par la bouche. Elle ne me croit pas. Elle ajoute qu'elle avait quatre ans lors de l'opération, qu'elle avait *tout* oublié et que c'est le rêve et la cicatrice qui lui ont remis ces faits en mémoire. Cependant le doute l'a saisie, et elle ne croit déjà plus qu'à moitié que l'opération se soit faite du dehors. Avec beaucoup de protestations mêlées de larmes, elle raconte comment le médecin B. l'a prise sur ses genoux, comment il lui a ordonné d'ouvrir la bouche, de tirer la langue et de dire « a ». Elle se souvient comment il écrasait sa langue sous un objet de métal brillant (« cela me faisait mal ! ») (Weh ! = w) (6) comment il avait réussi à lui faire accepter, alors qu'elle se débattait, de se laisser couper les amygdales. — « Cela ne fait pas mal ! » ne cessait-il de répéter, tant et si bien qu'enfin elle s'était laissé faire. Cela lui avait quand même fait bien du mal et elle n'avait pas crié de peur qu'il ne coupât encore davantage.

Après la découverte de ce souvenir oublié relatant l'opération des amygdales, les difficultés de lecture disparurent peu à peu. Anna réussissait à lire de longs alinéas dans lesquels se trouvaient des mots commençant par *a*, *b* et *w*.

Cependant, elle s'arrêtait souvent encore, et les phénomènes anciens se reproduisaient au commencement des alinéas. Rien en elle ne semblait stable, bien que l'origine des difficultés pour les *a*, *b*, et *w*, eût été découverte. L'*a* lui rappelait la scène sur les genoux du médecin, le *b*, lui remettait en mémoire le nom du docteur, le *w* (Weh) ramenait le souvenir de ses souffrances lors de l'opération. L'opération lui était apparue comme une grave atteinte narcissique ; l'enfant n'admettait pas qu'on lui coupât quelque chose, et s'était, en quelque sorte, sentie diminuée.

(6) En allemand c'est la lettre *w* qui s'appelle « vé ». (Note de la Rédaction. E. P.)

Notre travail devait se continuer encore, puisque le défaut de lecture n'avait pas disparu, malgré nos sondages déjà profonds. D'abord, j'appris par Anna qu'elle avait déjà été soignée pour un abcès au cou avant son opération d'amygdales. Le médecin avait incisé l'abcès et en avait pressé le pus, ce qui lui avait donné la sensation d'être étranglée, et d'étouffer. Telle est l'origine de sa crainte d'être étouffée par les hommes. C'est ce que nous lui faisons comprendre.

Ses pensées retournent alors à la vieille bonne qui s'occupait du ménage pendant la « maladie » de sa mère. Nous discutons de cette maladie de la maman, qui venait d'avoir un petit garçon. Anna avait alors dix ans. Elle prétend que ses difficultés de lecture se sont aggravées à ce moment, et les notes de ses carnets appuient ses dires.

Pendant toute une série d'heures, nous nous occupons des problèmes de la naissance des enfants et de la sexualité. Signalons les faits marquants concernant le cas d'Anna :

Après la naissance du petit frère, Anna avait vu avec terreur du sang tachant le linge de sa mère et elle n'avait osé demander à personne ce que cela signifiait. Médecin et sage-femme étaient venus, tous deux avec une sacoche noire, et Anna s'était imaginée qu'au fond de ces sacoches se trouvaient des couteaux avec lesquels on avait fait du mal à sa mère.

Pendant la toilette du bébé, elle avait eu l'occasion de bien examiner les organes sexuels de son petit frère. D'une part, elle souhaitait en posséder de pareils, d'autre part, elle aurait bien voulu que le petit frère fût une petite fille. Anna était pleine de fantasmes quant à la formation des fillettes, fantasmes qui sont moins rares qu'on ne pense : elle s'imaginait — (et elle croyait en avoir la preuve en la personne du petit frère) — que seuls des enfants masculins venaient au monde. C'était, selon elle, soit le médecin, soit la sage-femme, soit les parents qui transformaient les petits garçons en petites filles en leur coupant les organes sexuels. — « On a coupé les organes sexuels aux fillettes », expliquait-elle ; et, ce disant, elles pleurait violemment, de sorte qu'il était facile de voir qu'elle pensait à elle-même et qu'elle en souffrait beaucoup. Lorsqu'elle connut la vérité sur la naissance des fillettes, le défaut de lecture disparut entièrement.

Pour résumer, nous pouvons dire :

Dès qu'Anna eut un petit frère, toutes sortes de sentiments obscurs s'éveillèrent en son cœur, sentiments d'autant plus obscurs qu'ils ne reposaient pas sur des événements réels, ceux-ci ayant été refoulés. Ces événements se rapportaient aux deux opérations et à son fantasme enfantin sur la formation du sexe féminin.

L'apparition du médecin lors de la naissance et la découverte du linge ensanglanté auraient dû rappeler à Anna les deux opérations oubliées, mais un nouveau refoulement s'était produit à ce moment-là, qui avait eu comme conséquence le défaut de lecture. Chaque alinéa (*Abschnitt*) (7) signifiait pour elle une difficulté, parce que cela devait lui rappeler l'opération (*das Abschneiden*) des amygdales. Elle réagissait par les symptômes physiques qui se manifestent dans la peur. Pendant un instant, elle perdait son souffle.

Ce symptôme était aussi en relation avec les deux opérations qu'avait subies la petite fille. Des crises d'étouffement s'étaient déclarées lorsque le médecin avait pressé l'abcès et qu'il avait coupé les amygdales.

Anna se disait : « Ce qu'on m'a fait en haut, au cou, on me l'a aussi fait en bas, aux organes sexuels ». L'opération du cou était interprétée inconsciemment sous forme de castration.

A l'égard du petit frère, elle éprouvait une vraie répulsion, répulsion plus forte que ce qui caractérise généralement la jalousie entre frères et sœurs. Elle l'enviait à cause de ses organes sexuels et lui souhaitait d'être châtré, comme son imagination lui dépeignait l'avoir été elle-même.

Sa peur des méchants hommes, qui venait en partie de la menace que le boucher lui avait faite de lui couper le nez, s'étendait au médecin et à la sage-femme, auxquels elle attribuait le pouvoir de déterminer le sexe des enfants. Elle croyait qu'ils châtraient les garçons pour en faire des fillettes. En fin de compte, cette peur s'étendait aussi aux parents qui, ou bien faisaient la castration eux-mêmes, ou bien donnaient l'ordre, soit au médecin, soit à la sage-femme, de mutiler le nouveau-né.

(7) C'est-à-dire « coupure ». (Note de la Rédaction. E. P.)

Elle transféra une part de cette frayeur à ses maîtres et maîtresses, et sa lecture devenait encore bien plus pénible lorsqu'elle était sous la surveillance d'un pédagogue.

C'est environ après la cinquantième séance que j'arrêtai le traitement. Le but était atteint, bien que tout n'eût pas encore été éclairé : par exemple, je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi les symptômes morbides se manifestaient à la lecture et non dans la parole.

Notre travail avait atteint son but : l'enfant était délivrée, elle était de nouveau apte à la communauté ; son sentiment d'infériorité avait cessé et son goût pour la solitude était mort. Peut-être aussi qu'une névrose en formation avait été évitée.

Cet exemple montre aussi que derrière une petite anomalie peuvent se cacher souvent bien des choses compliquées. Des cas qui paraissent être de nature pédagogique seulement, touchent souvent au domaine médico-thérapeutique. Pour cette raison, il est nécessaire d'être très prudent et d'avoir un grand sentiment de ses responsabilités. Il faut savoir distinguer où finit le travail du pédagogue et où commence celui du thérapeute, travail qui exige une tout autre technique.

Dans les cas graves concernant ses élèves, les difficultés sont encore d'autre nature pour le maître : c'est dans la « situation d'analyse ». Le maître signifie pour l'élève une personne beaucoup plus réelle que par exemple le thérapeute pour le patient, qui, hors des séances, ne le voit qu'immédiatement avant et après elles, pour l'échange des salutations. Le maître, forcé par sa profession de commander à ses élèves, de défendre, d'exiger, etc..., jouant le rôle de conducteur de l'ensemble, il s'ensuit d'autres réactions de transfert, et de transfert réciproque, qui entravent et compliquent le travail psychanalytico-thérapeutique du maître sur son élève.

Dans les cas les plus graves, il sera bon d'unir les efforts du pédagogue et ceux du thérapeute. En psychanalyse, l'observation directe des enfants et les résultats de la thérapeutique se complètent et s'enrichissent mutuellement. C'est la raison pour laquelle les deux parties auront tout à gagner à un pareil travail en commun.

CHAPITRE VI

Conclusion

Il n'existe pas encore jusqu'ici de pédagogie psychanalytique systématisée, et si un jour, il s'en écrit une, il ne s'agira jamais d'un livre de recettes, car *chaque* « cas » est différent : le maître doit trouver le chemin des anomalies par intuition et adaptation personnelles et conformer ses connaissances aux conditions qu'exige la situation.

Il ne sera jamais question non plus d'un travail d'analyse dans le sens médical, car les faits sont de nature toute différente pour le maître et pour le médecin : le pédagogue n'est pas pour l'élève ce que le thérapeute est pour le patient.

De différents côtés — et ce n'est pas seulement l'opinion des médecins —, on a exprimé la crainte que la psychanalyse, utilisée par les pédagogues, ne dégénérât en une sorte de charlatanisme.

Et en effet, si nous regardions à tout ce que l'on met, de nos jours, sur le compte de la psychanalyse, nous pourrions en être très effrayés ; nous le serions aussi de l'audace de ces médecins qui ne la connaissent que par la littérature et qui s'imaginent, à cause de leur diplôme, être à même de la pratiquer.

C'est pour cette raison qu'il faut exiger de chaque personne qui veut s'occuper de psychanalyse, *et en particulier de quiconque se propose de s'en servir auprès d'autres hommes,* qu'il se soumette lui-même à une analyse. L'analyse personnelle est une garantie sûre contre le danger de tout gâ-

cher ; elle donne au futur psychanalyste, après l'avoir éprouvé sur sa propre personne, le sentiment de la responsabilité qu'il prend sur lui, et elle le met en présence des dangers qu'il aura à surmonter.

Qu'importe d'ailleurs de savoir lesquels parmi les pédagogues, les médecins ou les autres professionnels, gâchent la psychanalyse ou s'en servent à faux ! Ce qui compte, qu'ils soient pédagogues, hommes de science, pasteurs ou médecins, c'est qu'ils connaissent la psychanalyse, *c'est qu'ils soient suffisamment préparés pour s'en servir avec succès.*

Et, en définitive, lorsqu'une chose est reconnue bonne et précieuse, elle ne doit pas rester ignorée, parce que, peut-être, elle pourrait entraîner des conséquences dérivées regrettables, venant, non de la chose elle-même, mais de la faute d'un être non qualifié.

L'école de l'avenir qui cherche à développer le sens social, qui met et doit mettre le plus fort accent de son travail sur l'éducation dans son sens restreint, ne pourra pas, à la longue, se passer d'une aide aussi précieuse que la psychanalyse. Là où il y a des besoins se trouvent aussi des voies de réalisation qui, aux yeux du sceptique, paraissent encore aujourd'hui douteuses ou impossibles.

La musique et la psychanalyse

Par Paul GERMAIN (1)

(*Communication faite à la Société Psychanalytique de Paris le 8 mai* 1928.)

Sommaire

CHAPITRE PREMIER. — *Aperçu général.*

1. Rapports de l'art et du rêve.
2. Place de la musique parmi les arts.
3. Le dynamisme profond et l'élaboration technique.
4. Effets individuels de la musique.
5. Effects collectifs de la musique.
6. Universalité de la musique.
7. La musique vue par les philosophes.
8. Pouvoir d'expression de la musique.

CHAPITRE II. — *Constitution progressive de la musique moderne.*

§ 1. Coup d'œil historique sur le rôle psychique de la musique.
2. La musique avant le contrepoint.
3. La toute-puissance de la pensée.
4. Le rythme, élément mâle.
5. La mélodie, élément femelle.
6. Introduction de caractères actifs dans la mélodie.
7. Le facteur identification, source des éléments imitatifs de la musique.

(1) Mémoire reçu par la Rédaction le 6 novembre 1928.

8. La musique pré-hellénique.
9. La musique grecque. Pythagore.
10. Plain-chant, contrepoint, harmonie. Influence des mouvements sociaux sur la musique.

CHAPITRE III. — *Les facteurs psychiques infantiles de la musique.*
§ 1. Le rythme dans la vie infantile.
2. Du cri à la mélodie.
3. Synthèse du rythme et de la mélodie dans la musique contemplative.
4. Le complexe flatuel et la musique excitante.
5. Conclusion.

CHAPITRE IV. — *La symbolique musicale.*
§ 1. Nature de la symbolique musicale.
2. Trois ordres de symboles musicaux : directs, imitatifs, associatifs.
3. Symbolique de la danse.
4. Modes de création musicale.
5. Les points singuliers de la culture musicale.

CHAPITRE V. — *Chopin.*
§ 1. Son enfance, son départ.
2. Ses amours.
3. Ses amitiés.
4. Sa liaison avec George Sand.
5. Sa fixation maternelle et sa hantise de la mort.
6. Son œuvre.

CONCLUSION

CHAPITRE PREMIER

Aperçu général

§ I. — Rapports de l'art et du rêve.

Le succès avec lequel les méthodes et les doctrines psychanalytiques ont favorisé l'exploration des couches profondes de la personnalité, le pouvoir d'explication qu'elles ont maintes fois affirmé sur les raisons intimes du comportement humain, font qu'il est bien peu de domaines de l'activité mentale qui leur restent étrangers.

Entre toutes les productions de l'esprit humain, il en est qui de tout temps ont appelé les méditations des philosophes et des psychologues. De celles-là sont les manifestations artistiques.

Il est de bonnes raisons pour que ces dernières suscitent également l'intérêt des adeptes de la psychanalyse en ce qu'elles utilisent des processus psychiques qui leur sont familiers. La *parenté de l'art et du rêve* est chose connue depuis longtemps, mais cette remarque ne pouvait être féconde tant que l'activité onirique fut tenue pour inférieure et parfaitement dénuée d'intérêt.

Tout art provoque des émotions, des joies particulières que l'on rassemble sous le nom de *sentiment esthétique*.

Certes, l'*œuvre d'art* comporte autre chose que les représentations quelque peu chaotiques du rêve. Ces mêmes éléments sont en elle sélectionnés, ordonnés suivant les règles de la technique artistique et selon la culture propre à chaque artiste. C'est là une activité mentale d'un autre ordre.

Mais du point de vue psychologique le fait essentiel demeure. Libérant de fortes charges affectives, ces œuvres revivifient chez le créateur, comme chez le spectateur ou l'audi-

teur des désirs nombreux, refoulés ou réprimés, et, avec le concours de l'imagination, leur offrent simultanément une satisfaction :

Les œuvres d'art sont des rêves de la vie éveillée.

*
* *

§ 2. — Place de la musique parmi les arts.

On a coutume de classer les arts en deux triades distinctes : d'une part la triade des *arts de l'espace* ou de la beauté immobile avec l'architecture, la sculpture et la peinture ; d'autre part la triade des *arts du temps* ou de la beauté en mouvement, réunis par les Grecs sous le vocable d'arts musicaux, comprenant la poésie, la danse et la musique vocale et instrumentale.

Dans la masse de documents que l'histoire de la musique a conservés au cours des siècles, il est souvent difficile de séparer cet art des deux autres de la même triade. Ils sont généralement associés deux à deux, ou même tous les trois, car les Grecs les avaient rassemblés dans leur *orchestique* (2). Il paraît néanmoins avoir existé de tout temps une musique dite pure, indépendante de la poésie et de la danse.

C'est dans le sens de cette différenciation de plus en plus nette que cet art a évolué au cours du temps et pris une individualité propre qui s'est surtout affirmée avec l'avènement de la *sonate*. Depuis, il s'est taillé un domaine considérable et nous lui devons la presque totalité de notre musique contemporaine. La musique pure trouve d'ailleurs des légions de défenseurs, dont souvent l'intransigeance égale la valeur. Et à ce propos rappelons le mot de Saint-Saens :

« O symphonie, seule vraie musique ! »

*
* *

§ 3. — Le dynamisme psychique profond et l'élaboration technique.

La musique, nous dit le célèbre musicologue Combarieu, est une abstraction de la poésie et de la danse, et « crée des

(2) En grec : ἡ ὀρχηστ κὴ.

« formes sans équivalent dans le monde physique » (3). « Tra-« duisant à l'extérieur le dynamisme psychique même à tous « ses degrés » (4), elle « néglige les représentations et les con-« cepts qui accompagnent généralement l'état affectif » (5). Venant des « profondeurs du sentiment, elle intéresse toute « l'âme » (6).

Cenpendant, ajoute-t-il: « Bien que musique et sentiment « soient des choses inséparables » (7), une œuvre musicale n'est pas seulement le produit d'un état affectif; il y faut aussi un acte spécial de l'intelligence qui, ainsi que nous l'avons noté plus haut à propos d'art général, consiste à organiser les éléments surgis de l'inconscient en un tout dont l'harmonie est elle-même dépendante de règles...

De cette activité mentale qui, par certains côtés, rappelle beaucoup le phénomène connu sous le nom d' « élaboration « secondaire du rêve », nous nous occuperons peu et seulement dans la mesure où cette activité se rattache au patrimoine inconscient et collectif de l'humanité. Malgré l'intérêt psychologique qu'elles présentent, nous ne nous attacherons pas davantage aux raisons complexes qui font que des états d'âme identiques rendent un individu donné capable de création musicale ou ne lui permettent pas de dépasser le stade de simple auditeur appréciant la musique.

Nous attachant simplement à rechercher l'origine et la signification de l'art musical à la lumière des théories psychanalytiques, nous nous sommes appliqué à penser exclusivement selon leurs disciplines, poursuivant dans la musique ce qui, selon l'expression de Combarieu, est « la manifestation « d'un instinct général et profond, plus ou moins obscur mais « partout reconnaissable dans l'humanité » (8).

(3) J. Combarieu. — *Histoire de la Musique*. Armand Colin 1924. Tome I. Page VII.

(4) J. Combarieu. — *La Musique, ses lois, son évolution*. E. Flammarion 1927. Page 55.

(5) J. Combarieu. — *La Musique, ses lois, son évolution*. E. Flammarion. 1927. Page 56.

(6) J. Combarieu. — *Histoire de la Musique*. Page IX.

(7) J.Combarieu. — *La Musique, ses lois, son évolution*. Page 55.

(8) J. Combarieu. *La Musique, ses lois...* Page 16.

*
* *

§ 4. — Effets individuels de la musique.

Examinons d'abord les effets individuels et collectifs de la musique.

Physiologiquement, il a été constaté par des expériences nombreuses et scientifiquement conduites, que les impressions sonores produisaient chez les individus de multiples réactions involontaires. Ces réactions intéressent surtout le système circulatoire et la respiration, par accélération ou ralentissement du pouls et du rythme respiratoire. Plus exceptionnellement, on constate des mouvements incontrôlés, des frissons, voire même des tremblements nerveux accompagnés de pleurs et de sanglots. Il est possible que les vibrations sonores aient une action directe sur l'organisme, mais les effets que nous venons de mentionner doivent surtout nous apparaître comme corrélatifs des mouvements affectifs intenses que la musique déclenche dans l'individu.

Psychiquement, les effets sont de deux ordres :

D'une part on constate que la musique provoque chez l'auditeur, avec plus ou moins d'intensité, un état de contention spécial, avec détachement, plus ou moins accentué, du monde extérieur ; état apparenté à l'extase mystique et que nous pourrions appeler « état somnambulique léger ».

Ces effets paraissent être le propre de la musique religieuse, contemplative et sentimentale.

D'autre part, un état d'excitation avec forte propension à l'action et même à l'agressivité est le fait de la musique de danse et surtout de la musique guerrière.

Dans l'un comme dans l'autre cas, se produisent des effets psychiques importants, mettant en jeu de fortes charges affectives et cela, tout au bénéfice de l'auditeur. Ainsi s'expliquerait la valeur thérapeutique que l'on a si souvent prêtée à la musique et qui nous paraît d'ordre purement psychique.

Récemment encore le docteur Toulouse soulignait les bons résultats qu'il avait obtenus auprès de certains psychopathes par des auditions musicales (9).

(9) Dr Toulouse. *Le Quotidien* du 2-3-28 (La Biocratie).

*
* *

§ 5. — Effets collectifs de la musique.

Collectivement, les effets ne sont pas moins remarquables : la musique, nous dit Combarieu, « excelle à socialiser l'émo- « tion du beau, à rapprocher et discipliner les âmes par la « sympathie » (10).

Ne mettant en cause que le sentiment du beau, cette remarque laisse dans l'ombre des faits importants. Aussi préférons-nous dire que, dans les deux directions où se manifestent les réactions individuelles, les impressions musicales ont le don de faire surgir cet instinct grégaire dont Freud souligne l'extrême importance dans la constitution des foules.

Cette espèce d'unité, que la musique réalise, du compositeur ou de l'exécutant aux auditeurs, d'une part, et, d'autre part, des auditeurs entre eux, fut de tout temps connue et utilisée. La musique religieuse lui doit notamment son développement.

Maintenant encore, pour aider à la réalisation de l'ambiance mystique qu'ils recherchent, certaines formations spirites utilisent son pouvoir.

Pour entraîner les hommes au combat, la musique guerrière est un auxiliaire puissant, et bien peu nombreux sont les humains en qui une marche militaire n'éveille aucun écho.

Ce pouvoir d'entraîner les foules vers l'action eut les utilisations les plus imprévues et, à ce sujet, nous ne résistons pas au plaisir de rapporter entre beaucoup d'autres le fait suivant.

Quand le gouvernement français voulu construire un chemin de fer au Dahomey, il n'eut d'autre main-d'œuvre que celle de nègres réputés pour leur paresse. Un fonctionnaire colonial mentionna dans un rapport officiel qu'il ne put obtenir de résultats véritables qu'en faisant travailler les noirs en mesure, au son de la flûte. Il ne fit d'ailleurs que reprendre une ancestrale coutume des nègres, habitués à s'aider dans l'action commune par des rythmes et des mélopées qui nous reviennent aujourd'hui d'Amérique sous les noms de charleston et de black-bottom.

(10) J. Combarieu. *Hnstoire de la Musique.* Tome I. Page VII.

*
* *

§ 6. — Universalité de la musique.

Un fait encore doit retenir notre attention : c'est l'universalité de la musique. Aussi loin que l'on porte l'investigation, dans l'espace et dans le temps, on ne rencontre pas de peuple ou de peuplade qui n'ait un art musical. Cet art, au regard de notre musique de civilisés est quelquefois très rudimentaire, mais il satisfait néanmoins à cette définition simple : *art des rythmes et des sons*.

De même, dans quelque formation sociale que l'on étudie, le nombre d'individus totalement insensibles à toute forme de musique, si banale et simpliste qu'elle soit, est extrêmement restreint.

*
* *

§ 7. — La musique vue par les philosophes.

Ces caractères remarquables de cet art firent, comme nous l'avons noté, que l'intérêt des philosophes s'y fixa fortement. Examinons sommairement les plus intéressants des jugements qu'ils prononcèrent sur lui, en négligeant les opinions des penseurs qui n'y virent, comme Leibnitz, qu'un exercice inconscient de calcul.

Pour Aristote, la musique est « le langage adéquat du sen« timent » et Platon, tout en se moquant des musiciens qui expliquent leur art par l'arithmétique, n'y voit au surplus que l'Idée du Bien qui, dit-il, « rayonne dans tous les do« maines et en fait l'unité » (11).

Le Chinois Se-Ma-Tsien (12) propose « La Musique vient du dedans » (13). « Elle est ce qui unifie » (14).

(11) Combarieu. *La Musique, ses lois...*, page 20.

(12) Historien chinois né à Long-Men (province de Chan-Si) vers l'an 145 Av. J.-C. Ses mémoires historiques embrassent l'histoire de la Chine du règne de Hoang-Ti (2697 av. J.-C.) à celui de Ou-Ti (140 av. J.-C.). Ce dernier le condamna à être émasculé pour avoir diffamé son père l'Empereur King. P. G.

(13) Chavannes. *Mémoires historiques de Se-Ma-Ts'ien.* Leroux 1889. Page 246.

(14) Chavannes. *Mémoires historiques de Se-Ma-Ts'ien.* Leroux 1889. Page 245.

Pour Hégel, elle est « l'art du sentiment » et pour Kant « le langage des émotions ».

La musique, déclare Fichte « atteint la personnalité dans « son essence; reproduisant le dynamisme de la passion prise « à sa source profonde, elle est la force vitale elle-même » (15). De Schopenhauer nous avons un jugement analogue. Pour lui, elle est « manifestation directe de la Volonté », cet ancêtre de la Libido de Freud, et exprime une vérité supérieure à toute réalité matérielle (16).

Quant aux musiciens eux-mêmes, leurs propositions n'ajoutent rien aux précédentes. Beethoven nous apprend que son art lui fut « une révélation plus haute que la science et la « philosophie » et Wagner déclare que les grands compositeurs « eurent l'intuition directe des vérités éternelles ».

Si intéressantes soient-elles, abandonnons ces opinions que l'on pourrait d'ailleurs multiplier sans y rien changer.

Elles nous confirment simplement que l'art musical pousse ses racines aux couches les plus profondes de l'être humain et de plus leur côté métaphysique ne s'accorde pas avec le rôle objectif que nous essayons de tenir.

Bien plus intéressantes sont les appréciations de quelques théoriciens plus près des réalités. Retenons seulement celles de Darwin et de Ribot.

Fidèle à ses doctrines, c'est en partant de l'animal que Darwin vient à l'homme. Après avoir observé qu'aux époques favorables à la reproduction, beaucoup d'animaux et particulièrement les oiseaux, en proie aux vives émotions que leur donnent la jalousie, les rivalités et les triomphes amoureux, font entendre des sons variés et rythmés, se livrant même à de véritables concours de chant, il en infère que « d'après le principe des associations héréditaires, la musique « réveillerait en nous de façon vague et indéterminée les fortes « émotions d'un âge très lointain ». Ses effets mystérieux s'expliqueraient par le fait que « désapproprié de sa fonction « primitive, elle applique aujourd'hui à des objets choisis par « la fantaisie un langage qui à l'origine fut celui de l'amour ».

(15) Combarieu. *La Musique, ses lois...,* page 57.
(16) Schopenhauer. *Le Monde comme Volonté.* Alcan 1896. Page 259.

« Touchant l'insinct vital, l'instinct de reproduction, elle ani- « merait à notre insu des associations d'idées qu'une très « longue hérédité, plus de cent fois séculaire, avait fait pas- « ser dans le domaine inconscient » (17). Il paraît évidemment superflu autant que malaisé de chercher dans une ascendance animale du genre humain les origines de sa vie inconsciente. Retenons néanmoins que Darwin comprit le rôle primordial de l'instinct sexuel dans les associations d'idées éma nées de l'inconscient.

Plus proches encore des données d'observation de la psychanalyse sont les appréciations de Ribot.

Selon lui, « à côté de la mémoire intellectuelle, il y a en « nous une mémoire affective, c'est-à-dire une survivance « réelle ou un prolongement atténué de l'émotion elle-même. « Cette survivance est faite de sensations partielles, appau- « vries comme un écho qui se répète ; ce sont des résidus de « souffrances ou de plaisir ».

« Ces émotions réduites à l'état de souvenir peuvent se fu- « sionner en un état de conscience unique et enfin, suivant la « tendance motrice qui nous régit, aboutir à une œuvre mu- « sicale. Ce que nous appelons l'imagination créatrice du com- « positeur ne serait que l'épanouissement au dehors de ces « états conservés en nous par la mémoire affective et plus « ou moins éloignés des circonstances où ils se sont pro- « duits » (18).

« L'imagination plastique fournit une contre-épreuve » en transformant l'impression musicale en représentations visuelles.

Le compositeur a l'imagination musicale qui spiritualise les choses réelles, l'auditeur a l'imagination plastique qui matérialise les abstractions (19).

Nous verrons ultérieurement combien l'investigation psychanalytique précise et complète les éléments remarquables de cette première analyse.

(17) DARWIN. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*. Trad. Barbier. Ed. Reinwald. Paris 1881. Pages : 403, 415, 626, 627.

(18) RIBOT. *La Psychologie des sentiments*. Première partie ; chapitres XI et XII ; deuxième partie, chapitre X.

(19) RIBOT. *Essai sur l'imagination créatrice*. Alcan 1900. Pages 181-184.

*
* *

§ 8. — Pouvoir d'expression de la musique.

Si maintenant nous portons notre attention sur le pouvoir d'expression de la musique, en prenant ce terme dans le sens de différenciation des sentiments, nous constatons assez vite qu'il est limité.

Elle ne peut en effet traduire nettement aucun état affectif, par ailleurs bien défini, tels par exemple : la peur, la colère, la tristesse, la haine, l'épouvante, le dédain, la surprise, le désespoir... etc.

Il est des cas nombreux dans l'histoire musicale où des compositeurs ont employé des formules très voisines pour exprimer des états différents.

Elle procède plutôt *par vastes analogies,* graduant les états affectifs divers sur une échelle dont les termes extrêmes seraient d'une part purement passif et d'autre part purement actif. Et ce faisant, elle se comporte, dans une forme plus évoluée, de la même façon que le langage, considéré dans son allure musicale, et avec lequel elle paraît avoir une commune origine.

Pour atteindre ses buts, les procédés qu'emploie la musique peuvent se ramener à quelques types seulement :

D'abord l'intensité des sons avec l'absence, la multiplicité et la grandeur des intervalles ,les émotions vives, tendant à s'extérioriser, lançant la voix dans le registre supérieur, et les émotions contenues, tout intérieures, la laissant traîner dans le registre grave, ces registres naturels étant en outre fortement étendus par les instruments.

La direction ascendante ou descendante du dessin mélodique, indice d'activité ou de passivité. Le piqué et le lié des sons, les modes majeur ou mineur, expressifs de joie ou de tristesse.

Les timbres, dont les caractères ou les variations s'associent, comme dans la voix parlée, à des états affectifs ou à des modifications de ces états; et enfin la lenteur ou la rapidité des rythmes et des mouvements : largo — allegro — adagio — furioso, etc..., à qui s'appliquent les mêmes observations.

Ces procédés généraux d'expression se sont étendus, dans la musique descriptive, à la représentation du monde extérieur, par exemple : (20)

La symbolisation du clair et de l'obscur et des nuances intermédiaires par des oppositions de timbres.

L'indication de la grandeur ou de la petitesse des objets, de leur proximité ou de leur éloignement, par des variations de l'intensité du son, et surtout la reproduction, par l'allure des lignes mélodiques et des rythmes, de certains mouvements, tels le mouvement de la flèche, du serpent, le balancement, le bercement... etc.

Ce caractère imitatif de la musique, nous verrons plus loin à quoi elle en est redevable.

(20) COMBARIEU. *La Musique, ses lois, son évolution.* Page 178.

CHAPITRE II

Constitution progressive de la musique moderne

Retrouver la véritable signification psychique de l'art musical est une tâche malaisée si l'on s'en tient à l'examen de la musique actuelle. Celle-ci n'est que le dernier terme d'une très longue évolution qui, ajoutant à sa complexité, l'a éloignée considérablement de ses buts et de ses formes primitives.

Et ceci nous oblige à nous rapprocher le plus possible de ses origines et à l'étudier sous ses manifestations les plus simples.

*
* *

§ 1. — Coup d'œil historique sur le rôle psychique de la musique.

L'histoire de la musique nous apprend qu'elle eut d'abord un rôle exclusivement *magique*. Nous trouvons une confirmation de ce fait dans les origines communes des vocables *enchanter, chant, incantation*... et du mot *charme,* dérivé du mot latin *carmen,* lequel désignait un chant qui accompagnait, chez les Romains, les actes importants de la vie sociale.

De ce que nous connaissons de la magie, il ressort qu'elle connut trois stades plus ou moins nettement délimités :

Au premier stade, par les pratiques magiques, l'homme primitif croyait opposer aux forces extérieures à lui, aux Es-

prits, aux Dieux, de véritables contraintes et les soumettre à sa domination.

Cette belle confiance petit à petit s'atténua et vint le deuxième stade dont les pratiques survécurent longtemps, particulièrement dans les manifestations de sorcellerie. Là les Divinités avaient leur part dans le partage du monde. Le magicien traitait avec elles d'égal à égal, requérant leurs services en échange des présents ou incantations qu'il supposait leur agréer.

De plus en plus éclairés sur leur faiblesse, leur insignifiance dans l'univers, à laquelle l'épreuve de la réalité devait apporter bien souvent de cruelles confirmations, les humains devinrent plus humbles. Ils se soumirent et se contentèrent de prier, d'implorer les Dieux. Ce fut le troisième stade de la magie dont dérivèrent toutes les grandes religions qui se partagèrent et se partagent encore notre globe.

Toute cette évolution de la magie s'accompagna d'une évolution des pratiques magiques et donc de la musique. Le mysticisme terminal trouva son expression dans le lyrisme religieux qui domina toute l'époque médiévale.

Parallèlement à la musique religieuse, s'était établie, quoique timidement, une musique profane, poursuivant des buts d'agrément, et d'ailleurs fort souvent au service de tendances érotiques. Si dissemblables d'apparence, ces courants se rejoignirent un jour, se vivifièrent mutuellement et engendrèrent, aux environs du XVII^e siècle, un art qui se sépara de plus en plus des formules religieuses, visant à l'expression individualiste et naturaliste et nous donna tous les grands compositeurs que compte notre musique contemporaine.

*
* *

§ 2. — LA MUSIQUE AVANT LE CONTREPOINT.

Dans sa forme, cet art fut marqué par deux grandes acquisitions qui, chaque fois, ajoutèrent à sa complexité : d'une par le *contrepoint*, ou superposition de plusieurs lignes mélodiques, qui apparut vers le onzième siècle, dérivé du plainchant et qui s'installa parallèlement à lui. D'autre part, et comme suite naturelle du contrepoint, l'*harmonie*.

Antérieurement à ces deux conquêtes la musique se ramène à une grande simplicité. Elle est exclusivement *monodique*, superposant au rythme une seule ligne mélodique. Les Grecs eux-mêmes, dont l'influence fut énorme, ignoraient le chant à plusieurs parties. Leurs chœurs étaient à l'unisson, ou à l'octave, équivalent de l'unisson, et si parfois ils s'accompagnaient à la lyre ou à la flûte, c'était selon la même formule.

*
* *

§ 3. — La toute-puissance de la pensée.

La musique, avons-nous dit, fut l'auxiliaire magique par excellence. On lui demandait l'accomplissement des miracles les plus extraordinaires. Il y avait des incantations pour obtenir la pluie ou le beau temps, pour calmer la mer ou les vents, faire naître ou contrarier l'amour, arrêter les hémorragies, provoquer la naissance d'un garçon... etc. et nous pourrions retrouver à toutes époques des survivances de telles pratiques.

La légende grecque d'Orphée, musicien de la Thrace, que les anciens considéraient comme la terre d'élection de la magie, réduisant à sa merci par la vertu de ses chants et des sons de sa lyre les forces de la nature et les dieux infernaux eux-mêmes, a son équivalent dans le folklore de tous les peuples, du monde, notamment chez les Hindous et les Chinois. Les Indiens d'Amérique avaient des incantations pour forcer le gibier.

Jeanne d'Albret, en travail pour mettre au monde celui qui fut Henri IV, chantait sur la demande de son père une chanson béarnaise qui devait lui permettre de « ne point faire un « enfant rechigné ». De nos jours, dans nombre de campagnes françaises, la coutume s'est conservée en temps de sécheresse d'appeler la pluie par des processions et des chants religieux.

Le mode de pensée qui régit la magie, Freud l'a remarquablement caractérisé par l'expression « toute-puissance de la pensée ». Prenant l'ordre de leurs idées pour l'ordre de la nature, les primitifs se sont crus capables de contrôler les éléments extérieurs à eux-mêmes comme leurs propres pensées.

L'incantation magique est avant tout un acte de domination, de prise de possession.

*
* *

§ 4. — Le rythme, élément male

Les plus anciens documents que l'on connaisse sur la musique, suffisamment détaillés et explicites, nous reportent à la civilisation égyptienne, plusieurs milliers d'années avant l'ère chrétienne. Ces documents, véritables formulaires sur l'usage pratique de l'incantation, soulignent tous expressément ce fait essentiel que cette dernière ne vaut que par l'observation exacte du *rythme*. Seul celui-ci importe.

D'ailleurs, chez les peuplades qui de nos jours ont conservé des pratiques de cet ordre, le même fait peut être remarqué. Tous les explorateurs du continent africain ont signalé la grande importance du rythme dans la sorcellerie nègre. Chez les Esquimaux, même fait. Quant aux Australiens, comme les Indiens Peaux-Rouges, ils ne peuvent donner aucune indication sur le sens de leurs chants dont ils surveillent surtout l'effet rythmique.

Le rythme apparaît donc dans tous les cas, comme un élément essentiellement dominateur, actif, viril.

A cet élément mâle devaient nécessairement s'associer pour le concrétiser, des *symboles phalliques*. Ce fut d'abord la main, puis les deux mains frappées en cadence l'une contre l'autre, origine des instruments à percussion), la trompe et la flûte dont dérivèrent les instruments à vent, et plus tard l'arc de chasse ou de guerre, symbole de puissance par lui-même, phallique par la flèche et ancêtre des instruments à cordes.

Ce furent la baguette du magicien, le bâton du maître de ballet et de nos jours la canne du tambour-major et la baguette du chef d'orchestre.

L'habitude d'accentuer la cadence par le battement des mains ne s'est d'ailleurs pas perdue totalement ; nous la retrouvons en particulier chez les peuples africains, nègres ou arabes, et plus près de nous, chez les Espagnols.

*
* *

§ 5. — La mélodie, élément femelle

De ce deuxième élément de la musique qu'est la *mélodie*, nous n'avons que peu parlé jusqu'ici, car il parait avoir eu aux origines une importance moindre que le rythme. Les lignes mélodiques reconnues comme les plus anciennes sont d'une étendue qui n'excède pas celle de la *voix parlée*, dont elles reproduisent généralement les nuances et les inflexions. Il a été fait sur les analogies frappantes de la musique primitive et du langage une foule d'observations du plus haut intérêt et qui conduisent à leur attribuer une commune origine. Sans nous étendre sur ce sujet trop spécial, soulignons quelques faits remarquables.

Comme la gamme, *la voix parlée suppose l'adoption d'une tonique* et les hauteurs de son, qui marquent le début et la fin d'une phrase interrogative ou affirmative, reproduisent approximativement un intervalle de quinte. S'il s'agit d'une phrase exprimant un doute, des sous-entendus, l'intervalle est, plus ou moins exactement d'une tierce. Le langage comporte évidemment une foule de nuances intermédiaires que nous ne saisissons généralement pas, du moins dans leur allure musicale, habitués que nous sommes à cette espèce de schématisation de l'échelle des sons qu'est l'ensemble de nos gammes actuelles, qui procèdent par tons et demi-tons.

Si le peu d'étendue caractérisait les gammes primitives, ces dernières étaient légion. Chez les Hindous par exemple, les musicologues n'ont pas relevé moins de mille *modes* différents.

Ces gammes étaient construites avec les intervalles les plus divers et de toutes les façons possibles. Certaines d'entre elles procédaient par tiers de tons ou par quarts de tons ; d'autres enfin s'approchaient par leur structure de ce que fut la gamme pythagoricienne.

D'ailleurs si les peuples de la haute antiquité ont chanté par tiers ou par quart de tons, ce fait n'est pas entièrement disparu. On le retrouve en de nombreux points du globe et en 1927 au groupe d'études philosophiques que le Dr Allendy a fondé

à la Sorbonne, il nous a été donné d'entendre un professeur de musique de l'Université de Prague, Aloïs Haba, parler de chansons populaires tchèques, chantées à quart de ton.

Ces essais multiples de schématisation de l'échelle des sons furent dûs à la musique instrumentale. Les pipeaux et les flûtes comptèrent parmi les tout premiers instruments de musique. Ces instruments, fabriqués d'un roseau percé de quelques trous, ou comme la flûte de Pan de plusieurs roseaux, obligèrent en effet les primitifs à choisir dans l'échelle des sons ces points particuliers que sont les *notes*.

Si maintenant nous examinons la nature des mélodies primitives, et simultanément les mélopées des peuples attardés ou dégénérés — nègres, sauvages d'Océanie ou des terres arctiques — nous remarquons qu'elles sont à pente descendante, ne comportent que de faibles intervalles, et tendent surtout à reproduire les plaintes, les gémissements que l'insatisfaction ou la souffrance arrache aux humains. Nous touchons ici au deuxième élément fondamental de la musique : la ligne sonore, expressive de la faiblesse humaine, et donc principe passif.

*
* *

§ 6. — Introduction de caractères actifs dans la mélodie.

Ce caractère purement passif, la mélodie primitive ne tarda pas à le perdre partiellement sous l'influence de la musique instrumentale.

Nous avons vu que, outre les mains, les premiers instruments furent la trompe et la flûte. Les premiers sons que les hommes préhistoriques tirèrent de la trompe, fabriquée probablement d'une corne d'animal, durent présenter pour eux un puissant attrait. Il est inutile que nous rappelions ici l'intérêt que, à l'instar de l'enfant de notre époque, les primitifs devaient porter aux produits de leurs digestions, comme à leurs émissions sonores de gaz intestinaux. L'analogie de ces bruits et des sons que leur donna la trompe est évidente, ainsi d'ailleurs que ce facteur commun de leur émission : le souffle.

Comme ces sons étaient incomparablement plus bruyants que ceux qu'ils pouvaient émettre eux-mêmes, les primitifs se persuadèrent volontiers que l'instrument donnait à leur personnalité une extension considérable. Notons aussi que l'usage de la trompe leur permettait d'amplifier les cris par lesquels ils défiaient l'adversaire et affirmaient leur triomphe dans la bataille.

De la trompe naquirent: la trompette, mentionnée comme un des plus anciens instruments, le cor, la flûte et tous les instruments à vent.

Cette musique instrumentale réagit fortement sur la musique vocale, étendant considérablement les registres et forçant à l'usage des *gammes*. Les rythmes y gagnèrent les formes qu'apportèrent les rythmes digestifs, ainsi que l'alternance des fonctions d'ingestion et d'excrétion.

La mélodie perdit son caractère exclusivement passif. De nouvelles lignes de sons ascendantes et à grands intervalles apparurent, puisant dans une autre origine une signification mâle et active.

Puis, ces deux modes d'expression se pénétrèrent et engendrèrent des lignes mélodiques qui, comme la plupart de celles que nous offre la musique contemporaine, sont alternativement actives et passives.

Cependant, en dépit de cette interréaction, les deux genres semblent avoir donné naissance aux deux grands courants musicaux que nous avons notés : d'une part la musique contemplative, religieuse et sentimentale, d'autre part la musique guerrière et une bonne part de la musique de danse.

*
* *

§ 7. — Le facteur identification, source des éléments imitatifs de la musique.

Nous avons noté plus haut que les pratiques magiques constituaient essentiellement des actes de domination. Ce n'était point là le seul caractère de la magie. Les primitifs projetaient sur le monde l'idée qu'ils pouvaient avoir d'eux-mêmes et de

leurs semblables. Partout ils voyaient des esprits hostiles ou favorables et le moindre phénomène était aussitôt personnifié et pourvu d'un état affectif. Dans leur esprit, une action quelconque sur ces entités ne pouvait avoir lieu qu'à la faveur d'une certaine *identification*. Il fallait nécessairement leur emprunter le plus possible de leurs caractères. Et c'est pourquoi, selon une expression très pittoresque que reprit Freud dans « Totem et Tabou », la magie fut « imitative et homœopathique ». Chaque élément était traité par son semblable et le magicien, dans ses gestes, ses incantations, reproduisait autant qu'il le pouvait, les mouvements, les rythmes et les sons qui le caractérisaient.

L'influence sur la musique de cette particularité fut considérable. Outre que l'imitation en devint un procédé favori, elle la dota de symboles rythmiques et mélodiques personnifiant les grandes entités naturelles et le sentiment qui leur était prêté. Tels la mer calme ou furieuse, le vent, le tonnerre, etc.

*
* *

§ 8. — La musique pré-hellénique.

Dans la période qui précéda la civilisation grecque, la musique subit des influences nombreuses. Le cérémonial déjà complexe des cultes polythéistes, chaldéens et égyptiens, nécessita des incantations plus parfaites et plus adaptées. Le rythme s'élargit, régissant l'architecture même de chaque manifestation musicale en introduisant les répétitions, les oppositions, les symétries et alternances, symboles des rythmes physiologiques à grandes amplitudes, comme le retour de la veille et du sommeil, des excitations et satisfactions érotiques, des fonctions d'alimentation et d'excrétion et aussi de leurs homologues cosmiques : alternance des jours et des nuits, solaire et lunaire et retour périodique des saisons.

C'est vraisemblablement cela qui fit dire plus tard à Beethoven que la musique portait en elle les lois du monde.

*
* *

§ 9. — LA MUSIQUE GRECQUE. PYTHAGORE.

Avec la civilisation grecque, l'art musical, surtout sous la forme vocale, prit un développement très grand. Il n'était pas chez les Grecs de cérémonies ou actes sociaux auxquels ne fussent mêlés des chants. Ils ne retinrent des formes musicales antérieures que huit modes, et opérèrent de précises classifications des rythmes auxquels ils attribuaient des caractères et des circonstances d'utilisation déterminés.

Pour eux, les *rythmes binaires* étaient les rythmes énergiques, mâles, divins par excellence, tandis que les *rythmes ternaires* caractérisaient au contraire les passions humaines et les troubles qu'elles amènent. Par ailleurs, ils déclaraient que le rythme était l'essentiel de la phrase musicale, donnant par un véritable *acte générateur* sa forme et sa valeur à la matière inerte des sons (21). Et ceci nous rapproche d'une interprétation de la musique que nous rencontrerons plus loin.

On ne saurait passer sous silence le rôle de premier plan que tint Pythagore dans l'histoire de cet art. Il précisa d'abord le rôle de la *tonique,* note symbolique du repos, du retour au calme sur laquelle se terminent presque toutes les manifestations musicales et en introduit l'usage, affirmant ainsi la valeur de ces dernières en tant que décharge psychique.

En outre, il découvrit la loi physique qui régit les accords de quinte et de quarte pour les cordes vibrantes et constata que les longueurs de ces cordes étaient entre elles comme trois et deux pour la quinte et de quatre et trois pour la quarte.

Pythagore ne séparait pas la physique de la magie et la symbolique des nombres se mêla aussitôt à la musique. La *quinte* $\left(\frac{3}{2}\right)$ exprima pour lui les rapports des principes mâle et femelle et la *quarte* $\left(\frac{4}{3}\right)$ les rapports de la nature et de l'homme. Ce lui fut une raison nouvelle pour proclamer la signification cosmique de cet art et il construisit une gamme strictement bâtie avec des quintes et des quartes. Cette gamme

(21) F. A. GEVAERT. *Histoire et théorie de la Musique dans l'Antiquité.* G. Anoot Braekman. Gand. 1875. Tome I. Page 34.

pythagoricienne fit disparaître les nombreuses gammes existantes et régna ensuite tyranniquement sur toute la musique. Il fallut la venue des grands compositeurs contemporains de Bach pour que soient prises avec elle quelques licences.

§ 10. — Plain-chant, contrepoint, harmonie ; influence des mouvements sociaux sur la musique.

Du *plain-chant* notons seulement qu'il reflète le mysticisme aigu du Moyen Age et qu'une des raisons pour lesquelles il fut ainsi nommé est que l'on bannissait de lui tout élément passionnel. Le plus possible, il était calme, serein, comme tâchait de l'être le sentiment qu'il exprimait.

Avec le *contrepoint,* dont chaque ligne mélodique avait son caractère et son sens, s'amplifia le contenu des œuvres musicales. Celles-ci devinrent de véritables tableaux où apparaissaient différents personnages ou personnifications de la nature, servant ainsi dans une mesure beaucoup plus large et à la manière du rêve, l'expression de sentiments de plus en plus refoulés.

Enfin, l'*harmonie,* multipliant les rythmes et les arabesques sonores élargit encore ce rôle, faisant de la musique une manifestation d'art de plus en plus complexe.

Il serait très intéressant de suivre l'évolution de l'expression musicale en fonction des grands mouvements sociaux et entre autres exemples, l'influence de la Révolution Française qui, de la musique aristocratique et maniérée qui la précéda, chassa toutes broderies et mièvreries, lui rendant la simplicité mélodique et une franchise, voire même une brutalité rythmique, caractéristiques de l'apport viril populaire.

Mais cela étendrait encore l'exposé d'un sujet dont le seul défaut est l'abondance.

CHAPITRE III

Les facteurs psychiques infantiles de la musique

§ 1. — LE RYTHME DANS LA VIE INFANTILE.

Essayons plutôt de retrouver parmi les manifestations infantiles l'origine et le sens de l'art musical.

Nous ne pouvons assurément nous faire qu'une idée bien vague de ce que peut être la vie psychique de l'enfant dans le sein maternel.

Cependant, parmi les impressions qui commencent à retentir confusément en lui, ne devons-nous pas attribuer une place de premier plan au *rythme de son propre cœur* qui peu à peu s'accentue ? Il semble que nous puissions faire de ce rythme le premier terme de la série de ceux qui vont ensuite apparaître dans sa vie et marquer chaque fois chez lui des événements d'une grande importance.

Rythmes de la respiration, de la tétée et de la mastication, des contractions stomacales et intestinales, de la masturbation infantile, rythmes du berceau, puis de la marche et chez l'adulte le rythme de l'acte vers lequel l'a conduit toute son évolution physique et psychique : l'accouplement.

Peut-être même ne serait-ce pas une hypothèse trop audacieuse que d'expliquer par le rappel des rythmes de la vie prénatale, venue des régions les plus profondes de l'inconscient, la facilité avec laquelle le *balancement du berceau* endort l'enfant, comme aussi l'effet hypnotique de certains bruits rythmés.

Quoi qu'il en soit, l'apparition des rythmes que nous avons mentionnés s'associent chaque fois chez le tout petit aux actes par lesquels il réagit aux excitations de toute nature, internes et externes, et s'assure une *satisfaction.*

La respiration dissipe l'angoisse que fait surgir en lui la naissance, l'allaitement lui donne la possession du sein maternel, la mastication, les mouvements périodiques intestinaux apaisent les excitations douloureuses de la faim et les mouvements du berceau accompagnent ses bienheureux retours au sommeil.

Ajoutons à cela la marche qui lui assure une emprise sur les choses qui l'entourent, et plus tard les gestes rythmés du plaisir solitaire qui donnent déjà à l'enfant les satisfactions sexuelles (22).

Il existe évidemment bien d'autres rythmes qui retiennent l'attention des humains de tout âge, mais en dernière analyse, ils se ramènent à ceux fondamentaux que nous avons cités.

Tous ces derniers marquent pour l'enfant une conquête nouvelle. Il n'est donc pas surprenant que les rythmes se lient étroitement dans son inconscient aux réalisations de ses désirs et prennent pour lui, comme pour le primitif, une signification symbolique active.

Tout le monde a eu l'occasion d'observer chez les enfants de nombreuses manifestations, des jeux surtout, où les mouvements et les bruits rythmés occupent une place essentielle. Souvent ils se ramènent, et c'est le cas pour les balancements de toute nature, soit à la recherche d'un plaisir directement érotique, soit au bercement maternel ou au mouvement du berceau.

Nous avons même pu observer, chez une hystérique, dans l'instant qui précédait les crises, un balancement involontaire des épaules qui avait cette dernière signification.

Quelquefois, ces manifestations s'apparentent aux fonctions

(22) Dans une très intéressante communication au groupe de l'Evolution Psychiatrique, le Dr Borel a mis en lumière l'extrême importance du rythme masturbatoire infantile dans les arts en général et notamment dans la répétition des motifs décoratifs. Les très nombreuses répétitions que l'on rencontre en musique ont ici une de leurs origines, comme aussi celles qui abondent dans le langage et particulièrement celui des enfants et des peuples primitifs. P. G.

d'alimentation, mais bien plus fréquemmeni, elles reproduisent le rythme de la marche, ou s'ajoutent à lui, symbolisant le pouvoir d'action, la puissance dont les enfants voudraient être pourvus.

L'intérêt considérable qu'ils portent en général à la locomotive est notoire. Par sa masse énorme, sa puissance, sa vitesse, le rythme de ses pistons et de ses souffles bruyants, cette dernière devient à juste titre le support symbolique de multiples tendances réprimées. Un de nos compositeurs modernes, Honegger, a écrit sur le thème de la locomotive, une étonnante pièce symphonique : « Pacific 231 » véritable glorification des rythmes et que, vraisemblablement, nous pouvons rattacher à des réminiscences de l'affection infantile de l'auteur pour ce produit du génie humain.

Personnellement, il nous est arrivé souvent, étant enfant, à la suite d'une mauvaise action, de craindre une réprimande et de faire diversion à l'angoisse que faisait naître l'expectative de la correction, par un chant rudimentaire dont le rythme était l'essentiel. Aussi particulier que paraisse ce fait, on peut l'observer quelquefois chez les enfants et certains adultes en conservent le souvenir assez net.

Si la locomotive suscite un grand intérêt, les bruits régulièrement répétés que font sur les éclisses le passage des roues des wagons n'en entraînent pas moins. Nombreux sont les gens qui déclarent être très influencés par eux au cours de leurs voyages. Le mouvement affectif qui naît est d'ailleurs très variable : pour les uns l'impression est plutôt agréable ; certains se sentent portés à accompagner ces battements par un chant mental ; pour d'autres, ils deviennent une véritable obsession.

Rappelons enfin que dans la détermination des symboles d'accouplement, tels la montée d'un escalier et le voyage en chemin de fer, le rythme est un élément principal.

§ 2. — Du cri a la mélodie.

Pour traduire à l'extérieur ses états affectifs, le nourrisson

n'a qu'un moyen, aussi instinctif chez lui que l'acte d'alimentation, c'est le *cri*.

C'est en criant qu'il proteste contre l'angoissante expulsion hors du sein maternel et qu'ensuite il réagit à tous les états de tension et de déplaisir qui surgissent en lui.

C'est par son cri, qui peu à peu se module et se fait plus ou moins impérieux ou résigné que l'enfant appelle à lui la « mère-nourriture » (selon l'expression du Dr Laforgue) qui borne tout son horizon affectif, les instincts de nutrition et libidinal étant encore rassemblés au cours de la phase orale.

Bientôt apparaîtra, dans sa vie un événement des plus pénibles: le *sevrage*, matériel d'abord, affectif ensuite et dont les travaux psychanalytiques récents, particulièrement ceux du Dr Laforgue, ont mis en lumière l'énorme rentetissement sur son évolution psychique ultérieure. Ce traumatisme fondamental va faire surgir en lui des conflits dont la résolution sera plus ou moins parfaite. Entre l'état mental du schizophrène grave et celui de l'individu normal, se placent une foule d'états névrotiques et psychotiques, de toutes intensités, dont l'éclosion est diversement différée, mais dont l'origine se place souvent à cette époque critique de la vie infantile.

Fort heureusement, chez la majorité des enfants, les conflits se liquident convenablement, mais bien peu nombreux sont ceux qui n'en gardent pas quelques légers résidus.

Après le sevrage, le cri par lequel le bébé s'assurait la présence et les soins maternels n'est plus suivi d'effet, aussi devient-il plaintif, résigné et de plus en plus rare. Petit à petit sa signification primitive est refoulée au sein de l'inconscient : il ne surgit plus que sous la contrainte de vives douleurs physiques ou morales.

Cependant, rien ne lui est enlevé de son sens profond et certaines circonstances dramatiques de la vie le font réapparaître tel qu'il fut autrefois.

Dans les innombrables scènes d'horreur que la dernière guerre répandit sur l'Europe, tous les combattants ont pu voir, aux instants critiques, revenir sur les lèvres d'hommes cependant bien trempés la plainte de leur enfance et cet appel tragique : « Maman ! »

L'enfant apprend bien vite à refouler cette plainte. Mais si

l'on ajoute à celle-ci, toujours latente, les impressions auditives qui peuvent marquer la première enfance : les douces paroles de la mère, les berceuses qu'elle lui chante, car l'art d'endormir les enfants par le chant (la καταβαυκάλησις des Grecs) est mentionné à toutes les époques et dans tous les pays du monde par les musicologues, il semble naturel qu'elle trouve son substitut, sa sublimation dans la ligne mélodique Cette signification profonde de la mélodie, l'examen de la musique primitive l'avait fait pressentir. Et ceci semble expliquer pourquoi certains chants, le lié des sons, les phrases de quelques instruments : le violon, le violoncelle, le saxophone, si proches de la voix humaine, suscitent de grandes émotions.

On connaît les effets remarquables que certaines formes de musique produisent chez les enfants sensibles. Nous n'en citerons qu'un seul exemple. Il s'agit d'un petit garçon de notre connaissance, fils unique, très choyé par une mère quelque peu nerveuse, et chez lequel on peut noter une forte fixation maternelle avec, comme corollaire, pas mal de difficultés à s'élancer dans la vie.

La première fois (il avait alors six ans) que chez ses parents, ce petit entendit de la belle musique vocale, musique contemplative et sentimentale, il profita de l'inattention générale pour disparaitre. On s'inquiéta bientôt de lui et ce fut accroupi sous une table, où il était allé cacher son émotion et ses larmes qu'on le retrouva.

Nous devons ajouter que pleurer en public semblait à cet enfant une indignité. Quelques jours plus tard, spontanément, il résuma ainsi son opinion : « Je n'aime pas, dit-il, les choses « trop belles qui font pleurer ! »

La musique n'avait fait qu'actualiser chez lui un conflit imparfaitement liquidé.

*
* *

§ 3. — Synthèse du rythme et de la mélodie dans la musique contemplative.

Par la mélodie, substitut de la plainte liée aux désirs, aux excitations alimentaires et érotiques, au recours maternel,

par le rythme, symbole d'assouvissement, l'art musical et spécialement dans ses formes contemplatives et sentimentales, nous paraît offrir une satisfaction aux tendances inconscientes si générales parmi les humains, de retour à l'époque antérieure au sevrage.

Ainsi peuvent s'expliquer les émotions qu'il engendre ; le détachement du réel, l'état hypnotique léger... comme aussi l'allure descendante des mélodies passives, signe d'intériorisation, d'introversion.

*
* *

§ 4. — Le complexe flatuel et la musique excitante.

Peu d'enfants présentent à la musique la sensibilité du petit sujet dont nous avons parlé ! Comme les névroses, les goûts artistiques se précisent surtout à l'époque du deuxième grand événement de la vie: la *puberté.*

Auparavant, l'intérêt que peuvent prendre les petits aux manifestations musicales suit une autre orientation au cours de la phase érotique digestive. On a souligné fréquemment le plaisir qu'ils tirent presque tous, de la production ou de l'audition de bruits particuliers : les souffles, les craquements, les explosions, et les jouets bruyants : les tambours, les trompettes et sifflets ne trouvent que peu de rebelles.

Au cours de cette période de leur vie, de nouveaux refoulements se produisent sous la contrainte familiale. Les bruits provoqués par les activités intestinales leur sont sévèrement interdits. Aussi prennent-ils inconsciemment une revanche en produisant par d'autres moyens des sons, admis ceux-là, analogues et plus intenses encore. Cette libération, en dépit des répressions, de la charge affective de son complexe flatuel ne peut manquer d'avoir pour l'enfant un caractère de triomphe et tout naturellement il l'associe à d'autres principes actifs, au rythme de la marche et ses dérivés. Le charme du tambour et de la trompette infantiles va se déplacer ensuite sur les instruments à percussion (grosse caisse, cymbales) et sur les instruments à vent (cuivres, flûtes etc.) Et la musique qui s'y rattache, musique militaire, guerrière, musique de

cirque ou danse, doit aux tendances qu'elle illustre son pouvoir excitant, sa faculté de porter au rire ou à l'action ses auditeurs.

Ces formes d'art musical jouissent d'ailleurs d'une moindre faveur que celles qui dérivent du cri humain. Peut-être la raison en est-elle que leur véritable sens n'est pas en général suffisamment refoulé et éclaire confusément le goût artistique.

*
* *

§ 5. — Conclusion.

Nous retrouvons ici les deux courants que l'histoire de la musique nous a révélés.

Les manifestations musicales paraissent donc avoir leurs origines dans les traumatismes psychiques du sevrage d'une part, et d'autre part, dans le complexe flatuel. Il serait téméraire d'affirmer qu'une œuvre déterminée est pure de l'une ou de l'autre influence. Il semble généralement que les deux instances se mêlent avec prépondérance plus ou moins accusée de l'une ou de l'autre. Cependant, avec Jones, doit être mentionnée l'influence de ce dernier complexe qui, par réaction, détermine la recherche générale des sons esthétiques, et s'étend à toute la musique.

CHAPITRE IV

La Symbolique Musicale

Si tels sont les buts inconscients que sert cette dernière, ce ne sont évidemment pas ceux que lui confèrent consciemment les musiciens.

Par leur art, ceux-ci se proposent d'exprimer tous leurs états d'âme et souvent de dépeindre les représentations extérieures ou imaginatives qui s'y lient.

*
* *

§ 1. — Nature de la symbolique musicale.

Si l'on considère que la musique actualise les états affectifs initiaux et profondément refoulés de l'être humain, on conçoit aisément qu'elle tendra à traduire également, sous une forme voilée, tous ceux qui, s'échelonnant au cours de la vie, se superposent à ceux-là.

L'œuvre musicale devient donc pour le compositeur, un véritable rêve de la vie éveillée, possédant, comme celui-ci, des condensations, des surdéterminations, une symbolique collective et une *symbolique* particulière à l'artiste.

Ce symbolisme, la musique le contient, pour ainsi dire, au second degré, car, pour introduire dans ses manifestations les éléments symboliques nécessaires, elle fait appel aux symboles rythmiques et sonores de ces éléments. Cette particularité complique grandement la recherche, et ouvre malheureu-

sement une porte à la fantaisie. Néanmoins, nous allons essayer de faire une rapide incursion dans ce domaine.

*
* *

§ 2. — Trois ordres de symboles musicaux : directs, imitatifs, associatifs.

Le déroulement d'une exécution musicale reproduit la succession dans le temps d'états affectifs différents par leur nature ou leur intensité. L'intensité des sons émis se proportionne à l'intensité de ces états et la brièveté relative des durées (ou valeur des notes dans le temps), rappelant l'accélération cardiaque liée aux vives émotions, possède la même signification.

Si le sentiment est actif, possessif, nuancé de joie, il se traduira par des rythmes accusés, rapides, généralement binaires, le piqué des sons, le mode majeur, avec des lignes mélodiques à grands intervalles et à pente générale ascendante.

Au contraire, *si le sentiment est passif,* résigné, teinté de tristesse ou d'angoisse, il s'exprimera dans des rythmes, des mouvements plus lents, souvent le mode mineur, avec des lignes mélodiques à faibles intervalles et à pente surtout descendante.

Enfin, pour préciser le degré d'assouvissement psychique qu'entraîne la manifestation artistique, intervient l'usage de la tonique avec différentes formules d'accords terminaux.

A l'imitation, ainsi que nous l'avons vu, la musique doit la plupart de ses symboles. Nous n'en citerons que quelques-uns.

Mentionnons d'abord les timbres et les hauteurs des lignes sonores, avec des rythmes particuliers à chaque cas, qui caractérisent divers personnages, masculins dans le grave, féminins dans l'aigu. Ce fut un procédé cher aux contrapuntistes qui le transmirent à leurs héritiers.

C'est ainsi que nous voyons apparaître dans certaines compositions de Mozart, au-dessous de voix fraîches et légères, un bougonnement autoritaire masculin: personnage qui ne paraît être qu'un substitut du père ridiculisé.

Les *symboles imitatifs d'animaux,* tels le coucou, le coq...,

le cheval au galop... apparaissent dans de nombreuses pièces musicales, ainsi que ceux de la houle, du vent, de la cloche, le bruit et la cadence des marteaux ou du rouet... etc...

Nous devons une mention particulière au grand rôle que joue la *mer* dans la musique. L'imitation de la mer, de ses balancements, de ses rythmes divers, a servi de fond à une foule de compositions et engendré un genre particulier: la *barcarolle*. Mais pour peu que l'on s'en inquiète, on s'aperçoit rapidement que ce genre ne se différencie pas d'un deuxième : la berceuse. La mer ne balance-t-elle pas la barque comme la main maternelle le berceau ? Derrière les représentations de la mer, c'est la *mère* que nous devons voir et ce symbole précise à nouveau le sens profond que nous avons attribué à certaines œuvres musicales.

Il est encore une catégorie de symboles, qui semblent ne l'être devenus que *par simple association* ; tels, certains thèmes inséparables de gestes, de cultes, de contrées, d'époques déterminées... etc...

*
* *

§ 3. — Symbolique de la danse.

De tout temps la danse fut associée à la musique et de multiples manifestations de cette plastique vivante, principalement celles qui sont exécutées par couples, ont une *signification érotique directe*.

Il est difficile de voir dans les enlacements et les gestes des valseurs ou danseurs de tango, pour ne citer que ces genres chorégraphiques, autre chose qu'un substitut de l'accouplement, et les moralistes ne se sont guère trompés à ce sujet. Cette signification profonde, la danse l'a transmise à la musique qui l'accompagne.

D'ailleurs, le rythme et la plainte que l'on retrouve dans nombre d'œuvres, peuvent très bien admettre cet autre sens intime.

Bien des observations l'ont compris, notamment les Grecs, et si les orchestres, composés surtout d'instruments à cordes, qui dispensent valses et tangos, insistent sur les ports de voix,

les coulés traînants des violons, c'est sans doute pour en accentuer plus ou moins consciemment l'interprétation véritable.

*
* *

§ 4. — Modes de création musicale.

Malgré tout, la symbolique musicale est loin d'être précise. Interpréter un rêve sans posséder les associations d'idées de son auteur est une entreprise peu commode et aléatoire. Retrouver dans une œuvre tout ce qu'un compositeur a voulu inconsciemment y faire entrer devient chose impossible. Aussi, nous semble-t-il, doit-on se contenter d'interprétations très générales.

Très souvent la genèse d'une composition a pour point de départ ou s'accompagne d'une *fresque d'images mentales*. Haydn, paraît-il, se donnait un schéma de représentations imaginatives selon lequel il composait. Les œuvres qui s'associent à la danse ou au chant suivent ce mode de création, ainsi que les pièces symphoniques à programme si nombreuses dans notre musique moderne. Wagner composait les livrets de tous ses opéras.

Cependant, il est des compositeurs, anciens et modernes, et parmi les plus grands, chez lesquels *nulle représentation mentale* ne se lie à l'émission ou à l'audition des phrases musicales. Et ceci se retrouve en pas mal d'auditeurs qui cependant sentent parfaitement la musique.

Ce fait remarquable paraît à M. Baudouin, de Genève, être consécutif à un refoulement extrêmement intense, chassant le symbole-image lui-même pour ne laisser passer que le dynamisme général du sentiment. Voici sans doute la raison pour laquelle nombre de grands musiciens ont été, si vous permettez cette expression, si bien servis en fait de troubles psychiques, en dépit des possibilités très grandes de sublimation que leur offrait leur art.

*
* *

§ 5. — Les points singuliers de la culture musicale.

Jetons encore un coup d'œil sur quelques indications, relatives à la musique que nous offre l'observation des individus.

Chez la grande majorité des humains, existent ce que l'on pourrait appeler les *points singuliers* de la culture musicale. Ces points singuliers, d'autant plus nombreux que le sujet est musicalement moins cultivé, ce sont des airs, des thèmes, plus ou moins déformés ou fragmentés, associés quelquefois à des paroles, et revêtus d'une charge et d'une couleur affectives, très différentes le plus souvent de celles que peuvent légitimer le sens et la valeur de l'élément musical adopté.

Ces éléments, particuliers à chaque individu, ont le pouvoir de le ramener mentalement à des époques déterminées et parfois très lointaines de sa vie. Leur rôle n'est autre que celui des *souvenirs de couverture* et comme tels doivent retenir l'intérêt de l'analyste, car ils constituent généralement le point de départ d'utiles découvertes. Il s'agit donc ici, de *symboles associatifs, mais particuliers au sujet observé.*

Si les faits qu'ils voilent sont tombés sous le coup de la censure, il arrive qu'ils en soient à leur tour victimes. Il est curieux de constater quelquefois, avec le progrès d'une analyse, le retour à la mémoire de thèmes, de chants, qui ont marqué l'enfance du sujet et furent ensuite totalement oubliés.

Ces points singuliers déterminent une bonne part de la symbolique propre à un musicien et peuvent même influencer fortement son goût artistique.

Ainsi que nous l'avons noté, la symbolique générale de la musique est peu précise. Aussi nous est-il donné des interprétations très différentes d'un même morceau, par des gens qui pourtant le sentent avec une égale intensité.

Cette particularité révèle la part très grande de sa propre composition psychique qu'un auditeur mêle à ses interprétations.

Comme Ribot l'a mentionné, il est des amateurs de musique chez lesquels les impressions auditives déclenchent de multiples représentations mentales.

Si l'on demande à l'un de ces derniers d'indiquer ce qu'il a compris d'une exécution quelconque, il est bien rare qu'il n'imagine pas aussitôt une petite histoire avec un décor, et des personnages définis matériellement et psychiquement. Cette traduction en représentations visuelles est à son tour justiciable de l'investigation psychanalytique car on s'aperçoit vite que, d'une façon plus ou moins détournée, l'auditeur y a introduit ses propres complexes.

CHAPITRE V.

Chopin

Le domaine de l'art « des rythmes et des sons » est si vaste, et si nombreux sont les départements connexes de l'activité cérébrale, que nous ne pouvons suivre, ni même indiquer toutes les voies qui s'offrent à l'investigation. Mais avant de terminer ce rapide exposé, nous voudrions essayer de montrer brièvement ce que l'on peut attendre de l'examen, sous l'angle prychanalytique, des œuvres d'un musicien, non point pour poser un diagnostic précis, mais simplement pour appuyer des présomptions acquises sur des données différentes.

Entre les compositeurs et parmi les plus grands, il en est dont l'histoire reflète l'état mental pathologique et les désignent à l'attention. Frédéric Chopin est de ceux-là.

*
* *

§ 1. — Son enfance, son départ

Chopin naquit à Varsovie d'un père français et d'une Polonaise: Justine Krzyzanowska, de souche noble. Seul enfant mâle de la famille, il subit peu l'influence d'un père trop occupé. Choyé par sa mère et ses sœurs, son enfance ignora les jeux des garçons, violents et indépendants, qui révèlent la première orientation virile. Très tôt se manifestèrent en lui des dons de compositeur et de petit pianiste prodige et son adolescence s'écoula dans un milieu féminin, aristocratique et

raffiné, qui l'adulait et dont l'influence contribua fortement à faire de cet enfant chétif, déjà concentré, le personnage sensible, efféminé, romantique, qui passa à la postérité.

Bien qu'il fût très attiré par l'état artistique et intellectuel que rayonnait Paris, il ne se sépara qu'avec une peine extrême des siens, de sa chère Pologne, et ne devait jamais les revoir.

L'histoire nous a rapporté toutes ses indécisions, ses tentatives avortées de départ. Lorsqu'enfin il s'y résolut, ce fut un déchirement. Ses amis qui connaissaient et comprenaient son grand amour du pays natal, lui firent un peu de conduite et lui remirent, à leur séparation, une coupe d'argent pleine de terre polonaise et qu'il prit en pleurant ; coupe qu'il garda toute sa vie et dont il voulut, à son agonie, que le contenu soit versé sur son cercueil.

*
* *

§ 2. — Ses amours

Hormis son aventure avec George Sand, qui seule sortit du domaine platonique, Chopin fut chaste toute sa vie.

Son premier amour fut Constance Gladkowska, jeune cantatrice blonde que souvent il accompagna au piano. Bien qu'il eût pour elle un sentiment ardent, que ses rougeurs, ses pâleurs laissaient clairement paraître, la pauvre Constance attendit vainement un aveu que jamais il n'osa, et ils se séparèrent désespérés.

Plus tard, à Dresde, l'artiste retrouva une compatriote, tendre compagne de ses jeux d'enfant : Marie Wodzinska. Ils renouèrent l'idylle du passé et se fiancèrent. Mais le comte Wodzinski mit à leur union son veto. Le motif allégué de cette opposition fut la différence de fortune et de rang social, mais il est probable que l'attitude d'amoureux transi du pianiste, son insuffisante virilité apparente, ne parurent pas au comte d'acceptables garanties de bonheur.

Cette rupture accentua évidemment la névrose de Chopin et se répercuta gravement sur sa santé physique.

Quant aux nombreuses aventures faciles que lui ménageait son talent, il en eut toujours le dégoût.

Chacun connaît cette anecdote qui marqua le début de son séjour à Paris. Pauvre et peu connu encore, il avait loué boulevard Poissonnière, un modeste appartement, où il se consolait avec son piano des souffrances que lui faisaient endurer le froid et la faim.

Au-dessous de chez lui habitait une femme jeune et jolie, musicienne et riche et qui, délaissée par son mari, eût volontiers accepté en la personne de l'artiste, un confident et un consolateur. Mais ce dernier resta sourd aux avances les plus directes. Il se refusa même à pénétrer chez elle cependant que dans une lettre à un ami, il confiait : « J'y aurais trouvé une cheminée, un bon feu... Ah ! qu'il ferait bon s'y chauffer » (23).

*
* *

§ 3. — Ses amitiés.

Chopin eut toujours le culte de l'amitié masculine et, chose significative, ses amis étaient aussi virils qu'il était lui-même efféminé. Sa fidélité à Titus, Matuzinski, Fontana, qu'il appelait ses « bien-aimés », est notoire et à Liszt même dont lui répugnaient les multiples aventures et triomphes amoureux. Auprès d'eux seulement, il osait des confidences qu'il ne se permit même pas avec Sand, tant était grande la réserve, nous dirons même la crainte, que lui inspiraient les femmes.

*
* *

§ 4. — Sa liaison avec George Sand.

Il n'est rien de plus caractéristique que sa liaison avec la châtelaine de Nohant, son aînée de six ans, tant l'inversion des rôles est flagrante. Ce fut, nous dit Vuillermoz « une possession où l'incube fut loin d'être le frêle musicien ».

Celle que Nietzsche appela durement « la terrible vache à écrire » était populacière et masculine, portait des culottes et fumait la pipe. Son incroyable aptitude au changement et même à l'acceptation des faveurs simultanées d'amants qu'elle

(23) Vuillermoz. *La vie amoureuse de Chopin.* Flammarion, 1927. Page 37.

choisissait parmi les romantiques efféminés de l'époque, laisse préjuger de l'existence chez elle d'un complexe de virilité de forte taille qui l'empêcha d'arriver à la plénitude sexuelle et la poussa sans cesse vers de nouvelles aventures.

Si elle trouva, dans cette union, à épancher ses tendances viriles, s'amusant de Chopin comme d'une poupée, le côté directement sexuel la laissa très déçue, et certains extraits de sa correspondance avec le comte Grzymala en font foi :

« Il semblait faire fi », dit-elle, « à la manière des dévots, « des grossièretés humaines, et rougir des tentations qu'il « avait eues et craindre de souiller notre amour par un trans- « port de plus. Cette manière d'envisager le dernier embras- « sement de l'amour m'a toujours répugné. Si ce dernier em- « brassement n'est pas une chose aussi sainte, aussi pure, « aussi dévouée que le reste, il n'y a pas de vertu à s'en abste- « nir. Ce mot d'amour physique dont on se sert pour exprimer « ce qui n'a de nom que dans le ciel, me *déplaît* et me *choque*, « comme une impiété et comme une idée fausse en même « temps. Est-ce qu'il peut y avoir, pour la natures élevées, un « amour purement physique, et pour les natures sincères un « amour purement intellectuel ? Est-ce qu'il y a jamais « d'amour sans un seul baiser et un baiser d'amour sans vo- « lupté ? *Mépriser la chair* ne peut être sage et utile qu'avec « des êtres qui ne sont que chair ; mais avec ce qu'on aime, ce « n'est pas du mot *mépriser*, mais du mot *respecter*, qu'il faut « se servir quand on s'abstient. Au reste, ce ne sont pas là les « mots dont il s'est servi. Je ne me les rappelle pas bien. Il a « dit, je crois, que *certains faits* pouvaient gâter le souvnir. « N'est-ce pas, c'est une bêtise qu'il a dite, et il ne le pense « pas ? Quelle est donc la malheureuse femme qui lui a laissé « de l'amour physique de pareilles impressions ? Il a donc eu « une maîtresse indigne de lui ? Pauvre ange ! Il faudrait « pendre toutes les femmes qui avilissent aux yeux des hom- « mes la chose la plus respectable et la plus sainte de la créa- « tion, le mystère divin, l'acte le plus sérieux et le plus subli- « me de la vie universelle. » (24)

(24) VUILLERMOZ. Ouvr. cité. Page 72. (Mots en italique dans le texte.)

Ne pouvons-nous pas conclure de ce qui précède à une impuissance au moins partielle de l'artiste.

*
* *

§ 5. — SA FIXATION MATERNELLE ET SA HANTISE DE LA MORT.

Des quelques observations que nous venons de rapporter, il n'est pas difficile de conclure que la névrose du musicien était assise sur une *très intense fixation maternelle*. De là, par une sorte d'identification, ses manières féminines et raffinées, ses inhibitions et en général, son inaptitude à la vie. De là aussi son respect et sa crainte exagérés de la femme, son dégoût de l'amour physique, et les tendances homosexuelles inconscientes, probablement passives, qui lui firent rechercher les amitiés masculines.

Chopin avait, dit-on, la *hantise de la mort* et cela fut sans doute pour beaucoup dans la progression rapide de la phtisie qui l'emporta. Comme il en fit bien souvent le souhait, il mourut doucement, bercé par les douces mélodies que chantèrent ses amis.

*
* *

§ 6. — SON ŒUVRE.

Si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble de son œuvre, on constate d'abord qu'il n'a écrit que pour piano. C'est à son piano qu'il confiait ses désespoirs, ses obsessions. Sa réserve, la délicatesse de ses épanchements ne souffrait que ce seul instrument.

On peut s'étonner que la majeure partie de ses compositions appartienne à la musique de danse : valses, mazurkas, polonaises...

Nous connaissons la signification profonde de ces manifestations musicales. Que cherchait donc ici cet impuissant psychique et physique auquel répugnaient les moindres approches sexuelles ?

Poétiquement, Vuillermoz nous le dit : il cherchait « comme

« tous les amants délicats, non pas l'amour, mais le fantôme « de l'amour » (25).

Pour nous, nous avons de bonnes raisons pour penser qu'il poursuivait avec autant d'opiniâtreté que d'inconscience, la réalisation symbolique d'un accouplement idéal : l'accouplement œdipien.

Toute sa musique, éminemment mélodique, dénote une recherche du *legato,* du *cantabile* et l'atténuation des rythmes. Il inventa même un jeu particulièrement doux, enveloppant : le *rubato.*

Ses formes musicales sont douces, sentimentales, contemplatives, avec un caractère principalement passif.

Et surtout, comme l'indique excellement le même auteur, il fut « amoureux des rythmes berceurs, lancinants, obstinés. « Il aimait la pulsation régulière d'une note répétée qui lui « servait de pédale intérieure » (26). Ce fait ne peut manquer de retenir l'attention si l'on songe à l'importance de certains rythmes chez l'enfant : rythmes cardiaque, de l'allaitement, du berceau, de l'onanisme... En outre, notons que trois grands symboles se partagent nombre de ses œuvres, et en particulier la plupart de ses préludes : D'une part, les symboles de la *mer* et du *pays natal* dont le sens comme personnification de la mère nous est bien connu, d'autre part les souhaits, les imaginations de *mort* qui, chez les névropathes, se confondent avec le désir de retour au sein de la terre nourricière, au calme et au néant prénatal.

La musique de Chopin est donc, à double titre, une fantaisie œdipienne et sur cette constatation nous terminerons cette esquisse rapide.

(25) VUILLERMOZ. Ouvr. cité. Page 38.
(26) VUILLERMOZ. Ouvr. cité. Page 173.

Conclusion

Nous sommes loin de vouloir donner comme définitives les quelques idées sur les origines de la musique dont nous vous avons entretenus. Nous les considérons plutôt comme des indications de recherches, tant il reste encore de points à préciser et à éclaircir.

Quoi qu'il en soit nous jugerons notre ambition satisfaite si ces quelques observations aident, dans un domaine vaste et intéressant à plus d'un titre, les investigations des psychanalystes.

Table des Auteurs

LÉGENDE. — Le titre des travaux originaux est imprimé en romain; le titre des travaux analysés est imprimé en italique; la mention *an.* indique que l'auteur figure comme ayant analysé des travaux d'autrui; la mention *trad.*, qu'il figure comme traducteur; la mention *cit.* qu'il est cité à un titre quelconque dans la Revue.

ABRAHAM. — cit. 174, 243, 344, 354, 356, 359, 360, 361, 496, 741.
ADLER. — cit. 187, 383, 504, 533.
AICHHORN. — cit. 172, 363.
ALEXANDER. — *Le caractère nerveux en psychopathologie*, 390.
cit. 290, 318, 321, 325, 341, 343, 402, 415, 653, 695.
ALLENDY. — Un cas d'eczéma, 327 à 340.
Un cas d'eczéma soigné par l'analyse, 174.
an. 171 à 177, 344 à 348, 569 à 575, 587.
cit. 171, 172, 173, 174, 347, 574, 575, 719, 767.
ANDREAS (Lou). — cit. 415, 616.
ANDRÉE. — cit. 595.
ARGENSON (René Voyer d'). — cit. 163.
ARISTOTE. — cit. 372, 758.

BALTHAZARD. — cit. 567.
BALZAC. — cit. 271.
BAUCOUDRAY (de). — cit. 380.
BAUDELAIRE. — cit. 560.
BAUDOUIN. — cit. 176, 783.
BAYNES. (H. B.). — *Freud contre Jung*, 606.
BEETHOVEN. — cit. 271, 759, 770.
BERGSON. — cit. 140, 141, 143, 372.
BERMAN (Anne). — cit. 171.
BERNANOS. — cit. 146.
BERNARD (Claude). — cit. 189.
BERNFELD. — cit. 342, 343.
BERNHEIM. — cit. 116.
BJERRE. — cit. 259.

Bloch (J.) — cit. 44.
Boehm (F.). — *Une enfant menteuse*, 204.
cit. 343.
Bodkin (A. M.). — *La représentation des forces instinctives et de refoulement dans les rêves et l'imagination*, 605.
Bonaparte (Marie). — L'identification d'une fille à sa mère morte, 541 à 565.
trad. 1 à 112, 411 à 540.
cit. 115, 144, 164, 165, 168, 171, 172, 173, 174, 176, 184, 190, 195, 370.
Borel (A.). — cit. 171, 172, 173, 176, 193, 194, 566, 570, 571, 774.
Boyd (Ch.). — V. Swift.
Breuer (J.). — cit. 19, 21, 22, 115.
Brunet (Gabriel). — cit. 161.
Burchell (S.). — *Marcel Proust. Une interprétation de sa vie*, 593.
Burrow (Trigant). — Le problème du transfert, 604.
Busch (W.). — cit. 421.

Capgras. — cit. 322.
Cassity. — *Facteurs innés et facteurs culturaux*, 592.
Chadwick (Marie). — *Six mois d'expérience dans une crèche*, 588.
Charcot. — cit. 33, 106.
Chavannes. — cit. 758.
Chopin. — cit. 176, 271, 276, 600, 752, 786 à 791.
Claparède. — cit. 378, 380.
Codet (H.). — cit. 146, 171, 173, 174, 178, 181, 182, 184, 186, 191, 195, 271.
Combarieu. — cit. 754, 755, 757, 759, 762.
Comte (A.). — cit. 369.
Condillac. — cit. 376.
Coulon (Marcel). — cit. 166, 169.
Covein (Victor). — cit. 371.

Damourette (J.). — cit. 151, 586.
Darwin. — cit. 759, 760.
Daudet (Léon). — cit. 141.
Delbet. — cit. 567.
Dershimmer (F. W.). — *Généalogie d'une pulsion vers des rapports hétérosexuels illégitimes*, 591. — *Théorie sur l'origine de tous les conflits*, 591.
Descartes. — cit. 142, 374, 379.
Desgrez. — cit. 567.
Deutsch (Elinor). — *Les images dans les rêves des aveugles*, 593.
Deutsch (Hélène). — *A propos du contentement, du bonheur et des extases*, 352 à 353. — *Une destinée de femme* (*George Sand*), 600.
Deval. — cit. 567.
Doreau (Bernard). — cit. 171.
Dorolle. — cit. 147.
Dostoïewsky. — cit. 573, 574.
Duhamel. — cit. 279, 573.
Durand de Gros. — cit. 370.
Dwelshauvers (G.). — *Traité de psychologie*, 368 à 382.

Eisler. — *Un nouveau point de vue dans l'interprétation des rêves*, 394.
Eitigon. — cit. 269, 342, 343.

Erb. — cit. 16.
Esquirol. — cit. 191.
Euclide. — cit. 599.

Fabre, cit. 375.
Farrow (Pickworth). — *Menace de castration contre les enfants*, 396. — — *Note sur le behaviorisme*, 397.
Faure (J.). — cit. 567.
Fechner. — cit. 212.
Federn. — *Du narcissisme dans la structure du moi*, 354.
Fenichel. — *Un rêve condensé*, 357. — *Sur la défense contre les instincts*, 393. — *L'isolation*, 408.
cit. 342, 343.
Ferenczi. — L'élasticité de la technique psychanalytique, 224 à 238.
Le fantasme de Gulliver, 350. — *Comment terminer les analyses*, 389. — *L'adaptation de la famille à l'enfant*, 605.
cit. 115, 173, 239, 242, 243, 245, 246, 256, 259, 260, 262, 266, 293, 379, 393, 405, 594.
Feuillet (Octave). — cit. 619.
Fichte. — cit. 379, 759.
Finger. — cit. 16.
Fliess (W.). — cit. 71.
Flournoy (Henry). — cit. 171, 173.
Flugel (J.-C.). — *Sentiments sexuels et sentiments sociaux*, 602.
France (Anatole). — cit. 138, 143, 264.
Franklin (Marjorie). — cit. 600.
Freud. — Dora, 1 à 112. — Le problème économique du masochisme, 211 à 223. — Le petit Hans, 411 à 540. — Sur les transformations des pulsions, 609 à 616.
Fétichisme, 349.
cit. 114, 115, 116, 117, 119, 121, 122, 125, 128, 130, 131, 141, 149, 150, 151, 152, 162, 170, 187, 189, 195, 201, 203, 224, 225, 235, 236, 239, 242, 243, 254, 258, 259, 260, 265, 269, 274, 278, 301, 303, 309, 316, 322, 323, 324, 342, 343, 351, 354, 357, 358, 359, 370, 381, 382, 388, 389, 396, 403, 542, 553, 572, 576, 579, 580, 583, 589, 590, 594, 595, 597, 601, 603, 605, 606, 607, 646, 647, 664, 675, 679, 715, 722, 723, 728, 757, 759, 765.
Freud (Anna). — *Introduction à la technique psychanalytique des enfants*, 362 à 368. — *Considérations sur l'analyse des enfants*, 397.
cit. 303.
Friedjung (J.-K.). — *Observations faites chez des enfants*, 204.

Gaxotte (P.). — cit. 138.
Germain (P.). — La musique et la psychanalyse, 751 à 792.
La musique et l'inconscient, 175.
cit. 174.
Gevaert. — cit. 771.
Girard. — cit. 148, 149.
Giroux (L.). — cit. 567.
Glover. — cit. 402.
Gœthe. — cit. 11, 599.
Gogol. — cit. 271, 272.

GRABER (G. H.). — *Un cas de servilité*, 385.
cit. 729.
GRODDECK. — cit. 199, 339.

HABA. — cit. 769.
HABERLIN (Paul). — *Problématique du caractère*, 197.
HADFIELD (J. A.). — *De la confiance qu'on peut avoir dans les souvenirs infantiles*, 607.
HADLEY (E.). — *Discours présidentiel*, 594.
HALLERS (R.). — cit. 197.
HAMSUM. — cit. 600.
HARNICK (Jenö). — *Les rapports économiques entre les sentiments de culpabilité et le narcissisme féminin*, 401.
cit. 342, 343.
HAYDN. — cit. 783.
HEGEL. — cit. 379, 758.
HEINE (Th. Th.). — cit. 524.
HELLMUTH. — cit. 365.
HENRY (Marthe). — cit. 163.
HENUSSE (Théo). — *Quinze rêves expliqués*, 587.
HERBART. — cit. 382.
HERMANN (Imre). — *Un enfant veut savoir d'où viennent les enfants*, 386.
HESNARD (Angelo). — Un cas d'obsession de l'inceste, 305 à 366.
cit. 171, 172, 173, 179, 180, 182, 183, 187, 188, 189, 190, 191, 195, 571, 572, 642.
HITSCHMANN. — *A propos de Hamsun*, 600.
HOESLI (H.). — trad. 211 à 223, 609 à 616.
HONEGGER. — cit. 775.
HORNEY (Karen). — *L'exigence de la monogamie*, 350 à 352.
cit. 341, 342, 343, 601.
HOUSE (Daniel). — *Psychologie de l'inconscient*, 588. — *La psychiatrie à la rescousse*, 590.

JACOBIT (Kurt). — *Rêve d'un coït interrompu*, 357.
JANET (Pierre). — cit. 105, 154, 306, 382.
JANKÉLÉVITCH. — cit. 69, 221.
JELGERSMA. — *Le cannibalisme et son refoulement dans l'Egypte ancienne*, 595.
JELLIFFE. — cit. 184.
JOHNSON (L. B. T.). — *Le pychiatre et la médecine*, 592.
JONES. — cit. 251, 269, 306, 324, 341, 390, 556, 601, 779.
JULIEN. — cit. 16.
JULIEN. — cit. 177.
JUNG. — cit. 187, 259, 359, 395, 606, 607.

KAMIAT (Arnold). — *L'imagination cosmique*, 592.
KANNER (Léo). — *La dent en tant que symbole dans le folklore*, 588.
KANT. — cit. 149, 220, 271, 379, 381, 759.
KEYSERLING. — cit. 350.
KICHNER (Lotte). — *Analyse d'une hystérie de conversion*, 396.

KIRSCHMER. — *Analyse d'une inhibition obsessionnelle dans le travail*, 405.
KLAGES (L.). — cit. 197.
KLEIN (Mélanie). — *Tendances criminelles chez les enfants normaux*, 603.
cit. 292, 303, 362, 365, 366, 394.
KLEIST (Fritz). — *Contribution à l'examen et au traitement des jeunes délinquants*, 383, 384.
KRAFFT-EBING. — cit. 44.
KRANKELEIT (O). — *Criminalité et psychothérapie*, 199.
KUNKEL (Fritz). — cit. 196.

LACHELIER. — cit. 372.
LAFORGUE (R). — La pratique psychanalytique, 239 à 304.
La pratique psychanalytique, 184 à 186. — *L'auto-punition*, 572.
cit. 146, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 181, 182, 183, 184, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193 194, 339, 379, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 669, 776.
an. 201, 205, 382 à 389.
LAGNEAU (Jules). — cit. 372.
LANDAUER. — *De l'esprit des sanctions pénales*, 382.
LANG. — cit. 12.
LAQUEUR. — cit. 190.
LEIBNITZ. — cit. 756.
LE LAY (Yves). — cit. 162.
LENZBERG (Ch.). — *Sexualité et névrose*, 198.
LESNÉ. — cit. 567.
LEUZINGER. — trad. 721 à 750.
LEVY-SUHL (Max). — *Phobie d'une enfant de deux ans*, 384.
LEWIN (Kurt). — *Développement de la psychologie expérimentale de la volonté et de l'affectivité et la psychothérapie*, 198.
LEWIS (N. D. C.). — *La psychobiologie du complexe de castration*, 588.
LIPPS. — cit. 379.
LISZT. — cit. 788.
LŒWENSTEIN (R). — *La technique psychanalytique*, 111 à 134.
trad. 1 à 112.
an. 578, 587.
cit. 171, 172, 173, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 187, 188, 189, 190, 192, 194, 571, 572, 574, 575.
LŒWITSCH (Fr.). — *Le sentiment de l'espace et l'architecture moderne*, 597.
LORAND (A. S.). — *Une névrose narcissique*, 593.
LOW (Barbara). — cit. 212.
LURIA. — cit. 570.

MAEDER. — cit. 259, 339.
MAGNAN. — cit. 360.
MAINE DE BIRAN. — cit. 371.
MANTEGAZZA. — cit. 20.
MARTIN-SISTERON. — cit. 171.
MAURRAS. — cit. 156.
MAZON. — cit. 149.
MENG (H.). — *La psychanalyse et le public*, 201.
cit. 741.
MEYER (C. F.). — cit. 509.

MEYERSON (I). — cit. 10, 49, 121, 415, 426, 513.
MILL (Stuart). — cit. 369.
MINKOWSKI. — cit. 148.
MOLL. — cit. 508.
MONOD-HERZEN (E.). — *L'art et la psychanalyse,* 174.
cit. 174, 177, 575.
MONTEIRO (J. Penido). — V. OSORIO.
MORGENSTERN (Sophie). — cit. 172, 719.
MOXON (Cavendish). — *L'importance de la découverte de Rank,* 593.
MOZART. — cit. 781.
MULLER-BRAUNSCHWEIG. — cit. 342, 343.
MULTATULI. — cit. 220.
MUSSER. — cit. 600.

N... — an. 588 à 607; (lisez : J. de S...).
NACHT (S.). — an. 362, 576, 587.
cit. 171, 172, 270, 293, 575.
NAYRAC. — cit. 161.
NEWTON. — cit. 271.
NIETZSCHE. — cit. 788.
NUNBERG. — cit. 354.

ODIER (Ch.). — L'argent et les névrosés, 617 à 710.
cit. 146, 152, 171, 183, 195, 317, 318, 320, 324, 711, 718, 719.
OSORIO (Cœsar) et MONTEIRO (J. Penido). — *Contribuçao ao estudo do symbolismo mystico nos alienados,* 205.

PAPILLAULT (G.). — *Les rapports de la psychanalyse et de la morphologie humaine,* 576.
PARCHEMINEY (G.). — V. PICHON.
Un cas de névrose chez un homme de trente ans, 569.
cit. 171, 173, 339, 348, 571, 572.
PASCAL. — cit. 271, 373.
PASTEUR. — cit. 137.
PATRY (Fr.). — *Théorie sur la bisexualité,* 595.
PATTINI. — cit. 375.
PAVLOW. — cit. 570, 600.
PAYNE (Sylvia). — *Observation sur les formations et la fonction du surmoi,* 601.
PERGER-FALK (Mme). — *Six ans de travail psychanalytique,* 199.
PFEIFER. — *La volupté durable chez le névrosé,* 405.
PICHON (Edouard). — Position du problème de l'adaptation réciproque entre la société et les psychismes exceptionnels, 135 à 170.
an. 178 à 194, 368 à 382.
trad, 211 à 223, 609 à 616.
cit. 174, 173, 181, 189, 190, 191, 271, 572, 574, 586, 669.
PICHON et PARCHEMINEY. — Traitements psychothérapiques courts chez les enfants, 711, 720
PINEL. — cit. 191.
PITRES et RÉGIS. — cit. 306.
PLATON. — cit. 758.

PŒ (Edgar). — cit. 560, 564.
POLITZER (G.). — *Critique des fondements de la psychologie,* 578 à 587.
PRANDTL. — cit. 379.
PROUST. — cit. 270, 593.
PYTHAGORE. — cit. 175, 752, 771.

R... — *Toute puissance de la pensée chez l'enfant,* 388.
RADO (Sandor). — cit. 341, 342, 343.
Le problème de la mélancolie, 354 à 356.
RAGEOT (Gaston). — cit. 161.
RANK. — cit. 115, 259, 265, 339, 470, 593, 599, 605.
RÉGIS. — V. PITRES.
REICH. — *Sur l'analyse caractérologique,* 401.
cit. 172, 269.
REIK. — *Croyance en Dieu chez un enfant,* 388.
RENOUVIER. — cit. 381.
RETETEANU (G. G.). — *Les rêves dans la démence précoce,* 362. — V. URECHIA.
REVERCHON (Blanche). — cit. 44, 49, 413.
RIBOT. — cit. 380, 759, 760, 784.
RICKMAN (John). — *Développement de la psychanalyse,* 358. — *Index psychanalyticus,* 361. — *De quelques-uns des point de vue de Freud et de Jung,* 606.
ROBESPIERRE. — cit. 137.
ROHEIM. — *La psychologie raciale et les origines du capitalisme chez les primitifs,* 173, 174.
cit. 595.
ROLLAND-GOSSELIN. — cit. 374.
RONJAT (Ilse). — cit. 171, 172, 183.
ROSNY (J. H.). — cit. 168, 170.
ROSCHILD (Henri de). — cit. 567.
ROUSSEAU (J. J.). — cit. 138, 269, 270, 272, 273, 276, 277.
RUNGE (H.). — an. 196 à 200.

SACHS (Hanns). — *Sur une compulsion dans la formation du surmoi féminin,* 399 à 401.
cit. 122, 341, 342, 344, 347.
SADGER. — cit. 506.
SAINT-SAËNS. — cit. 754.
SAND (George). — cit. 600, 752, 787, 788.
SAUSSURE (R. de). — trad. 224 à 238.
an. 205, 349 à 361, 362 à 368, 389 à 408.
cit. 115, 131, 171, 180, 182, 183, 191, 192, 195, 566.
SCHELLING. — cit. 379.
SCHIFF (P.). — cit. 171, 172, 173, 575.
SCHILDER (Paul). — cit. 196.
SCHMIDT. (R.). — cit. 4.
SCHNEIDER (E.). — *Sur la psychologie d'un polisson,* 203.
SCHNITZLER (A.). — cit. 37.
SCHOPENHAUER. — cit. 271, 759.

Schreber. — cit. 9, 359.
Schubert. — cit. 271.
Schultz-Henké. — cit. 196, 342.
Schumann. — cit. 271.
Se-Ma-Tsien. — cit. 758.
Sergent. — cit. 567.
Shakespeare. — cit. 535.
Simmel (E.). — cit. 341.
Sokolnicka (Eugénie). — *Un cas de sadisme moral*, 172.
cit. 171, 173, 192, 193, 243, 566, 570, 571, 572, 573, 574, 642.
Sommer (R). — *Caractère affectif et réflexes*, 197.
Spengler. — cit. 598.
Spinoza. — cit. 145.
Stahl. — cit. 269.
Staerke. — cit. 415.
Staudacher. — *Guérison d'un cas de névrose de guerre*, 395.
Stekel (W.). — cit. 511.
Sterba. — *Un rêve d'examen*, 356. — *Remarques sur l'expression poétique du sentiment de la nature chez les modernes*, 599.
Strachey (M. Mme J.). — cit. 8, 411.
Swift. — cit. 350.
Swift (Ed.). et Boyd (Ch.). — *Coup d'œil du porteur des Wagons Pullman sur la vie*, 594.

Tamm (A.). — *Trois cas d'enfants voleurs*, 201 à 203.
Tarnowsky. — cit. 16.
Tchernuska. — cit. 407.
Thomas (Saint). — cit. 372, 375, 380.
Tixier (Léon). — cit. 567, 568.
Toulouse. — cit. 175, 756.

Urechia et G. Reteteanu. — *Psychanalyse d'un cas de crampe des écrivains*, 587.
cit. 362.

Verlaine. — cit. 271, 272.
Villey (P.). — cit. 372.
Voltaire. — cit. 263, 264.
Vuillermoz. — cit. 788, 789, 790. 791.

Wagner. — cit. 759. 783.
Watson. — cit. 397.
Weininger. — cit 440, 600.
Weinmann (K.). — *Prophylaxie des névroses*, 198.
Wernicke. — cit. 47.
White (W. A.). — *Discours présidentiel*, 589. — *Définition par les tendances*, 593.
Winterstein. — *Les rites de la puberté pour les jeunes filles*, 596.
Wittels. — cit. 575.

WULFF. — *Réflexions sur quelques résultats d'un examen psychologique des chauffeurs*, 407.
WUNDT. — cit. 380, 418.

ZULLIGER (H.). — *Guérison d'un vantard*, 203. — *Les écoles nouvelles et la psychanalyse*, 205.
La psychanalyse et les écoles nouvelles, 721 à 750.
cit. 741.
ZULLIGER (Marthe). — *Marianne refuse le bain*, 387.

Table Analytique des Matières

A

abcès : 746.
abréaction : 115.
abricot : 734.
absolution : 716.
abstraction : 144, 579; définition de l'—, 145.
accaparement : — de l'affect, 642.
accouchement : fantasme d'—, 94, 102.
accroc : — à l'évolution libidinale, 714.
accusation : — s contre le père, 40; — s contre l'homme aimé, 99.
acompte : 628, 630, 681.
acte : — du je, 582; — bon, 148; — mauvais, 147; — manqué, 117, 124, 624; — symptomatique, 69, 70; rapports de l'— et du fantasme, 634.
actif : sentiment —, 781 ; technique — ve, 260.
action : 197 ; — extérieure et — intérieure, 142 ; caractère intolérable de l' — chez certains névrosés, 647, 648 ; — du psychanalyste, 182, 191, 233.
activité : tentatives d' — , 697 ; expression de l' — dans la ligne mélodique, 761 ; — dans le traitement psychanalytique, 233.
adaptation : — réciproque de la société et des psychismes exceptionnels, 135 à 170 ; efforts d' — de l'individu à la société, 157, 158 à 160 ; efforts d' — de la société à l'individu, 157, 160 à 163 ; — de l'effort éducatif aux divers enfants à élever, 727.
adjectif : — nominal, 141.
adorateur : 96.
affect : 635 ; genèse des — s, 140 ; qualité des — s, 140; déversement des — s, 235, 290 ; abréaction de l' — , 115 ; l' — des idées inconscientes est plus redoutable que celui des idées conscientes, 43 ; interversion des — s, 23, 520; accaparement de l' — par l'impulsion, 642; refoulement de l' — l'isolant de sa représentation, 641, 642, 719; les —s du transfert, 132.
affectation : 146.
affectif : psychologie — ve, 722; développement — , 159; arriération — ve, 146, 271 ; troubles — s, 712; conflit —, 19 ; mémoire — ve, 760; libération de charges — ves par l'œuvre d'art, 753.
états affectifs : 376 ; développement des — , 375 ; régulation des — , 374 ; expression des — par la musique, 175, 755.
affection : 128; rôle d' — dans le transfert négatif latent, 182.
affectivité : 128; paralysie de l' — , 192; troubles de l' — chez les criminels, 200.
affirmation : mélodie de l' — , 767.
agressivité : 172, 625, 756.
aigu : sons — s, 761.
aiguillage : 74, 83.
aimé : comportement maternel envers les enfants de l' — 31; favorisation de l'adultère de l'épouse de l' — , 31; aphonie pendant l'absence de l' — , 34.
alcoolisme : 627, 632, 659, 672.

aliénation : 160.
alinéa : 744, 747.
Allemagne : 725.
allumette : 64.
ambivalence : 180, 729; l'— et la mélancolie, 356; — et développement affectif, 398.
âme : 197, 370, 372, 373, 381, 755; l'— et le je, 373; état d'—, 370.
amélioration : caractère faussement spontané des — s dans l'hystérie, 39.
amitié : 128; l'— romantique en tant que vestibule de l'homosexualité ou de l'amour normal, 53, 788.
amnésie : 12, 18, 635; — par résistance, 632; comblement de l'— au moyen du rêve, 5; masquement de l'— par des illusions de la mémoire, 12.
amour : 145, 759, 787, 789, 791.
amygdale : 745.
anachronique : pulsions — s à la personnalité, 187.
anal : tendances — es : 173; pulsions — es, 679 à 710; érotisme —, 273, 609 à 616, 691; désir passif —, 698; masturbation — e, 685, 687; solution — e du complexe de castration, 686; compensation — e à un effort d'activité sociale, 684; caractère —, 609, 610; castration — e, 688, 689, 691, 692.
analérotisation : — de tendances génitales, 691.
analogie : 761.
anamnestique : savoir —, 12.
androgyne : 175.
Anglais : 136.
angoisse : 86, 639; sentiment d'—, 219; crise d'—, 510; trasmutation de l'excitation sexuelle en —, 514; renversement de la libido en —, 528; rapports de l'— avec la masturbation, 73, 311, 432; rapports de l'— avec le retard, 263, 274; rapports de l'— avec l'agressivité, 172, 532 ; rapports de l'— avec le sadisme, 345 ; l'— en rêve, 640 ; l'hystérie d'—, 430, 511.
animal : cri et chant des — ux, 759, 760.
antinomie : 143, 144.
antipathie : 730.
Anubis : 551.
anus : 695, 703, 705; valeur passive de l'—, 686.
anxiété : 627.
aperception : 618; — immédiate, 371.
aphonie : 17, 18, 22, 33, 34, 46, 112.
Aphrodite : 173.
appendicite : 17, 92, 93, 94, 100.
appétit : 381.
applicabilité : — du savoir psychologique : 580.
arc : 766.
architecture : 754.
argent : 613; rôle de l'— dans les névroses, 617 à 710; équivalences de l'— dans l'inconscient, 611; rôle des complexes oraux et anaux dans le gain et la perte d'—, 674; symbolique orale de l'—, 624 ; —, symbole du sein, 626; l'— symbole de la puissance virile, 643; l'— symbole fécal, 685; père ne donnant pas d'—, 628, 642; rôle et valeur symbolique de la présence d'— en poche, 629, 630, 631, 696.
armée : 731.
arrêt : — des associations, 130; — de l'évolution instinctive, 44.
arriération : — affective : 146, 271.
art : 144, 145, 174; l'— en tant que discipline extra-scientifique, 372; la moralité est un —, 147; rapports de l'— et du rêve, 753; — s de l'espace et — s du temps, 754.
asile-prison : 165.
assassin : 168, 169.
association : 611; les — s libres, 117, 375; mode introspectif d'obtention des — s, 154; sens manifeste et sens caché des — s, 121; signification psychanalytique de la contiguïté des — e, 33; — s superficielles et — s profondes, 121; — s verbales, 83; triage indû des — s, 126.
assouvissement : 41.
asthme : 71, 73, 74.
astrologie : 172.

astronomie : 741.
asymétrie : — entre le bien et le mal 148.
Até : 148.
attente : 99.
attention : — du psychanaliste : 122.
aumône : 633.
Australien : 766.
autisme : chûte dans l'—, 660.
auto-érotisme : — oral, 670; — anal, 685, 688.
automatisme : définition de l'—, 372; — de répétition, 195.
automatique : 373.
automobile : 123, 171.
auto-punition : 39, 112, 645, 690; v. aussi *punition* (*besoin de*).
auto-reproche : 36, 39, 75.
auto-suggestion : 200, 630.
avarice : 609, 686.
aversion : — inconsciente envers une personne aimée, 124.

B.

baguette : 766.
bailleur : — de fonds du rêve, 79.
baiser : 45, 77, 78, 79, 84; — sur la bouche, 23, 66.
banane : 716.
barbe : 699.
barcarolle : 782.
bas : 205.
bâton : 766.
beau : 729.
beauté : 759.
béhaviorisme : 154, 578.
bénéfice : — primaire et — secondaire de la névrose, 183.
bercement : 177. rhythme du —, 773.
bicyclette : 739.
bien : 143, 148, 379, 758; nature dynamique du —, 148.
bijou : 61, 62, 63, 83.
binaire : rhythme —,771.
bissexualité : 105, 190.
black-bottom : 757.
blanc : 631, 700.
blancheur : — du corps, 54.
blennorrhagie : 68.
bohême : 161.
bohémienne : 700.
boisson : 38.
boîte : 88, 89; — à bijoux, 57, 61, 62, 63, 83, 84; — à bonbons, 70; — d'allumettes, 64.
bonbon : 670.
bonheur : sentiment de —, 352, 353.
bonne : 700.
bouche : 23, 41; érotisation masochique de la —, 624; érotisation sadique de la —, 625.
boulimie : 667.
bouquet : 175.
bravade : 168.
brioche : 716.
buccal : fantasme de coït —, 525.

C.

ça : 147, 149, 195, 370, 620, 639, 642, 675, 693, 697; tentation du —, 639; projection objectale du —, 623; les pulsions du — dans la fugue crépusculaire névrotique, 635.
cabinets : 682, 706.
caché : sens — des associations : 121.
cadeau : 20, 611, 613, 633, 708, 734; équivalence des —x dans l'inconscient, 611; désir de recevoir des —x de la femme aimée, 622.
café : 629, 632, 634, 659, 676, 681, 684, 708.
caisse : grosse —, 778.
calcul : 741, 758.
cancer : 716.
cannibalisme : 595.
cantabile : 791.
capitalisation : 173.
caractère : 118, 197; — anal, 609, 610; changement de —, 17, 712; névrose de —, 654.
caresse : désir passif de —, 634.
castration : *subir la castration* : complexe de —, 173, 176, 180, 315, 346, 414, 503, 611, 615, 680; le complexe de — et le stade sadique, 347; psychobiologie du complexe de —, 588; symbole de —, 332; l'eczéma et la —, 332; la perte de la vue et la —, 215; menaces de — 396, 515; la femme croyant avoir subi la —, 746; — orale, 670; — anale, 688, 689; solution érotique anale du complexe de —, 686 ; peur et angoisse de —, 126, 290, 293, 349, 620, 639,

685, 692, 697; caractère projectionnel de l'angoisse de —, 652; rapports entre l'angoisse de — et l'auto-punition, 278; désir de subir la —, 695.
infliger la castration : désir d'infliger la — à autrui, 625, 747; l'emprunt en tant que signifiant la — d'autrui, 646, 647.
catarrhe : 76, 84.
catharsis : 149.
cathartique : méthode —, 115, 117, 118, 148.
catholicisme : 137, 148, 158, 368, 370.
causalité : 369.
censure : 622; chûte de la —, 632, 639, 659, 663; abaissement du niveau de la —, 120.
cent : 86, 89.
cercle : — vicieux névrotique, 639, 697.
cérémonial : — obsédant, 73, 719.
cerveau : 138, 369.
chambre : couchage dans la — parentale, 713.
changement : — de psychanalyste : 182, 192.
chant : 741.
charleston : 757.
charme : 763.
charrue : 649, 650.
chasse : la musique dans la —, 177; — aux femmes, 632.
chat : 682, 694.
châtaigne : 738.
châtiment : — divin, 19.
chef : 732, 737.
chemin : — de fer, 759.
chemise : 205.
chiffre : 741.
Chinois : 756.
chipage : — d'aliments, 667, 668.
chocolat : 668.
choix : 143, 147, 374 ; — objectal pathologique, 622.
Chopin : 786 à 791.
cicatrice : 744.
cimetière : 87, 91.
cinq : le nombre —, 86, 89.
cirque : 779.
civilisation : 166, 169.
clef : 59, 60, 89.
cleptomanie : — orale, 668, 670.
clinique : 156.
cloître : 162.
co-éducation : 724.
cœur : lésion du —, 711, 714 ; rhythme du — 176, 189, 191, 773.
co-excitation : 73.
cognac : 89.
coiffeur : 699.
coït: — interrompu, 72 ; observation du —, 72, 646, 695, 713, 773 ; figuration onirique du — parental, 643.
communauté : école- —, 724 à 733 ; — religieuse, 731.
communion : — affective, 379 ; première —, 715, 716, 730.
compagnonnique : initiation —, 175.
compensation : cercle vicieux des —, 623 ; — prégénitale à un échec génital, 677 ; — anale à un effort d'activité sociale, 684 ; — dominicale, 636.
complaisance : — somatique : 34, 35, 105.
complémentaire : caractère — des lacunes et des illusions de la mémoire, 12.
complexe : 130 ; définition des — s, 118 ; les — s dans l'enfance, 715 ; — anal, v. *anal ;* — de castration, v. *castration ;* — d'Œdipe, v. *Œdipe ;* — de virilité chez la femme, 190.
compromis : le symptôme envisagé comme un —, 118.
compulsif : comportement —, 24.
compulsion : 719 ; — de répétition, 195 ; — à se laver les mains, 73, 715, 716, 718.
concret : 145 ; psychologie — e, 578, 579.
concurrent : 640, 658.
conducteur : 727, 729, 731.
conduite : psychologie de la —, 154.
confession : 148, 155, 715, 717.
conflit : 117 ; étude générale des — s psychiques, 667 ; élusion d'un — 29 ; difficulté de pronostic dans les — s, 101 ; — à l'origine de l'hystérie, 19.

confort : — moral, 178.
confusion : — mentale, 14, 96.
connaissance :
connaissance scientifique : 139 ; la — n'est pas toute la connaissance, 142 ; la — est-elle seule communicable ? 141, 142 ; valeur de prévision de la —, 142 ; la —, connaissance d'action extérieure, 142.
connaissance extra-scientifique : 142, 372 ; la — est ineffable, 141, la — de la liberté, connaissance d'action intérieure, 142, 144.
conscience : 142, 143, 151 ; fait de —, 369 ; état de —, 371 ; la liberté, donnée de la —, 142, 143 ; y a-t-il une — dans l'inconscient ? 370 ; états d'âme antérieurs à la formation de la —, 177 ; emplissement du champ de la — par le désir impulsif, 642.
conscience morale : 149, 151, 736.
conscient : 116, 118, 125.
conseil : — s de l'intituteur aux parents, 742.
consentement : nécessité du — du patient dans la psychanalyse, 154.
consommation : — des pulsions, 610.
constipation : 93.
constitution : 80, 197, 618 ; — névropathique procédant de la syphilis, 16.
contamination : — vénérienne, 68.
conté : sentiments — s, 121.
contention : 756.
contenu : non-changement du — d'un reproche dans la rétorsion, 29, 30 ; le — manifeste et le — latent, 121, 122.
contexte : — psychique, 10.
contiguïté : signification psychanalytique de la — des associations, 33.
continence : 73.
continu : antinomie du continu et du discontinu, 143.
contrainte : — de répétition, 195.
contrepoint : 764, 772.
contrition : 148.
convergence : — des méthodes, 136, 368.
conversion : 47 ; difficulté de chaque nouvelle —, 47.
coprophilie : 668.
cor : 769.
corne : 768.
corps : 196.
cosmique : signification — de la musique, 771.
cou : 745, 746.
coupure : — s de la psychanalyse, 192.
cousin : 88, 92.
cousine : 31, 32.
crampe : — des écrivains, son rapport avec la masturbation, 587.
crépusculaire : état —, 627, 649, 659 à 665, 667, 709 ; ivresse —, 630 ; déclenchement de l'état —, 642 ; v. aussi *fugue*.
Créuse : 54.
cri : 775 à 777.
crime : 137, 166, 199 ; — passionnel, 169.
criminalité : prophylaxie de la —, 199.
criminel : 157, 164 ; tendances — les et enfants normaux, 603.
croyance : 380.
cruauté : 102, 111 ; la —, signe de décivilisation, 156.
culpabilité : *sentiment de culpabilité*: 19, 126, 151, 152, 203, 204, 277, 639, 657, 658, 688, 692, 716, 737 ; rôle moral du —, 738 ; — inconscient, 218 ; glissement du — dans l'inconscient, 719 ; — dans les fantasmes masochistes, 215 ; rapports du — avec le masochisme moral, 214 ; rapports du — avec l'impulsion, 344 ; rapports du — avec le narcissisme féminin, 401.
curiosité : 711.
cuvette : 643.
cyclothymie : 663.
cymbales : 778.

D

dame : 637, 638.
danse : 754, 790 ; musique de —, 756, 779 ; symbolique de la —, 782.

date : importance de l'échéance d'une —, 39.
débilité : — mentale, 137.
décision : 147, 374.
décivilisation : 156, 161.
déclaration : — amoureuse, 20.
décoratif : motifs — s, 774.
découragement : — immotivé, 127.
défécation : 613.
défense : — de la société, 166, 200 ; — de la maladie par le patient, 181, 182.
défloration fantasme de —, 91, 102; rêves consécutifs à la —, 612.
dégénérescence : 627.
dégoût : 23, 76, 80, 84, 629, 634 ; origine du —, 25 ; — sexuel envers l'épouse admirée, 627, 639 ; — de la vie, 22.
déjections, v. *excréments*.
délinquant : 164.
délocutoire : plan —, 378, 586.
délusion : 154.
démence : 161.
dent : 588, 704 ; rapport symbolique entre la perte d'une — et la castration, 589.
dépersonnalisation : objet libidinal et —, 354.
dépression : 17, 22, 618, 621, 666, 681 ; — circulaire, 627.
désadaptation : — d'avec le réel, 621.
désaffectation : 642.
désexualisation : 675 ; — du complexe d'Œdipe, 149.
déshabillage : fantasme de —, 706.
désir : rôle du — dans la formation des rêves, 61, 64, 78, 79 ; le — inconscient, bailleur de fonds du rêve, 79 ; réalisation du — inconscient dans le symptôme, 3 ; surgissement impérieux du —, 639 ; caractère exclusif du — impulsif, 642 ; — sexuels envers l'analyste, 126 ; —, de la part d'un homme, d'être une femme, 664 ; —, de la part d'une femme d'être un mari, 664 ; — du mâle, 612 ; — du pénis, 611, 688 ; — d'avoir un enfant, 612, 614, 615 ; — d'être nourri et pouponné, 620 ; — d'être caressé, 634 ; — de châtrer autrui, 625.
dessin : 180, 205.
destruction : tendance à la —, 625.
déterminisme : 144, 369, 372 ; l'explication scientifique postule le —, 139.
deuil : 704.
deux : — heures et demie, 86, 88, 91, 102, 110 ; — femmes, 700.
diarrhée : 681, 683 ; signification psychanalytique de la —, 690.
didactique : la psychanalyse — est indispensable pour le médecin psychanalyste, 129, 188 ; la psychanalyse — du pédagogue, 730.
Dieu : 145, 153, 157.
dieux : 764.
différenciation : — des sentiments dans l'expression musicale, 761.
dimanche : 628, 630, 636, 638, 639, 640, 660, 684 ; le —, jour passif, 637.
dipsomanie : 627, 671.
discontinu : 143.
discrétion : — médicale, 2, 3, 8.
distraction : 18.
dix : — francs, 634.
diurne : restes — s dans le rêve, 79 ; la pensée —, entrepreneur du rêve, 79.
divinité : 138.
divorce : 99.
doigt : 69 ; — dans le nez, 655.
Dora : 1 à 112.
douceur : garanties de —, 156, 169.
doute : le —, premier stade du refoulement, 13 ; mélodie du —, 767.
drame : conception politzérienne du —, 578, 583, 586.
dynamisme : — mental, 373, 375.
dyspnée : — par accès, 16, 18, 72 ; origine de la — dans l'observation du coït, 72, 73.

E

eau : 64, 81.
école : 205, 721 à 750 ; — -communauté, 724 à 733.
écouter : manière d' — du psychanalyste, 122.

écran : souvenir- —, 74 ; 94, 784.
écriture : 741 ; faculté d' — chez les hystériques muets, 33, 34.
eczéma : 174, 326, 570.
éducation : définition de l' —, 158 ; l' — requiert une adaptation constante, 726 ; certaines aboutissent à créer une névrose au lieu d'une perversion, 80 ; influence de l' — pour éviter la névrose, 198 ; rôle des facteurs affectifs dans l' —, 159 ; rôle de la psychanalyse dans l' —, 723 ; qualité de l' — d'inspiration psychanalytique, 732.
effet : — s de la musique, 756, 757.
efficience : 136.
effusion : 148.
égards : 39.
Egypte : 766.
élaboration : — onirique, 80, 755 ; — technique dans l'art, 755.
électrisation : 17.
élève : rapport des — s avec le maître, 728 ; relation à deux entre un — et le maître : 729.
élimination : — des inincorporables : 164.
élite : 162.
éloignement : — psychique, 72.
élusion : 29, 154, 642, 647.
émotion : l' — trahit l'inconscient, 52 ; expression des — s dans la musique, 759, 761.
empirique : caractère — des données sociales, 156.
empirisme : 370; — organisateur, 156.
emprunt : 681 ; impulsion à l' —, 628, 630, 631 ; élément auto-punitif et élément libidinal de l' —, 645 ; l' — en tant que condition de la fugue crépusculaire névrotique, 641 à 659 ; rôle de l'— dans le déclenchement de l'état crépusculaire, 661.
empruntomanie : 707.
enchantement : 763.
encombrement : 148.
enfance : caractère des névroses dans l'—, 715, 720 ; rapports de l'inconscient et du conscient dans l' —, 39 ; la conscience morale dans l' —, 736 ; les psychothérapies courtes d'inspiration freudienne dans l' —, 711 à 720.
enfant : équivalences de l' — dans l'inconscient, 611, 612 ; désir d'avoir un —, 612, 614, 615; — gâté, 126 ; présence constante d' — s névrosés dans les classes, 740 ; v. aussi *élève*.
enrouement : 17.
ensemble : 724, 726, 729.
entéléchie : — animale, 375.
entérite : 690, 691.
enterrement : 704.
entêtement : 609, v. aussi *obstination*.
entrepreneur : — du rêve, 79.
entretien : — psychothérapique, 711.
énurésie : 64, 65, 71 à 74, 78, 80, 82; rôle de l'— dans les antécédents des névrosés, 57; rapports de l'— an. la masturbation : 67, 73.
envie : source névrotique de l'—, 648.
épiphénomène : 369.
épouse : impuissance envers l'—, 627, 632, 638; l'—, imago maternelle, 637, 638.
épure : — de la névrose, 130.
érection : 701, 704.
érogène : zone —, 105, 177; zone — labiale, 25, 45; zone — laryngée, 75.
érotisme : v. *anal, génital, oral, uréthral*.
escalier : 93, 775.
escargot : 175.
espace : arts de l'—, 754.
Espagnols : 766.
Esquimaux : 766.
esthétique : sentiments — s, 380, 753.
estime : 128.
estomac : 32.
état : période d'—, 719; v. aussi *crépusculaire, premier, second* 170.
Etat : 158, 164, 725; hommes d'—,.
étiologie : — des psychonévroses, 74.
Europe : 137.
évanouissement : 18.
évitation : 345.
évolution : — libidinale, 714.
exception : désir d'être une —, 126.

excitation : 105; — des lèvres, 23; — par la musique, 756 ; *excitation sexuelle* : 23; rapports de l'— avec la tension de plaisir et de déplaisir, 216; écoulement de l'—, 47; signe somatique de l'—, 24 ; l'— dans la fugue crépusculaire névrotique, 636 à 641.
excréments : 25, 611, 613, 668; équivalence des —s dans l'inconscient, 611, 686.
excrémentiel : relations entre le sexuel et l'—, 26.
exemplarité : — de la peine de mort, 167, 168.
exhibitionnisme : 131, 350.
exogamie : 732.
expérience : — intérieure, 371.
expérimentation : — psychologique, 368.
exposition : — indirecte, 10.
extase : 138.
extrospection : 153, 154, 368.

F

famille : 13.
fantasme : 117, 611, v. aussi *fiction;* les — des névrosés, équivalents des actions des pervers, 44; rapports des — avec l'identification, 561; — à la cigogne, 418; — de défloration, 91; — de déshabillage, 706; — à la girafe, 517; — de maternité sans mari, 180; — de mort, 548; — de protection par un homme riche et gentil, 701; — de procréation, 521; — de tuberculose, 556; — de vengeance, 87, 90; — de virilité, 180; v. aussi *accouchement.*
faux-pas : 94.
fellation : 44, 45, 703.
féminité : refus de la — par la femme : 294, 296, 346; — chez le mâle : 620, 621, 624, 635, 690, 692.
femmes : division des —s en série basse et série haute : 637, 640, 676, 702, 703, 705, 706.
fétichisme : 131, 204, 349.
feu : 64, 81, 84, 85.
fiction : 182; les —, but de la névrose 180; —s contradictoires, 180; v. aussi *fantasme.*
fièvre : 93, 94.
filer : — en ville, 628, 642, 644.
filial : amour — envers la mère, 638.
fille : la — faisant groupe avec le père, 16.
fils : le — faisant groupe avec la mère, 16.
finalisme : 153.
fini : antinomie du — et de l'infini, 143.
fixation : — régressive orale, 622.
fixe : v. *idée.*
flatuel : complexe —, 769, 778, 779.
flatulisme : 685.
flatulence : flatulence intestinale; 683, 684; signification psychanalytique de la —, 684.
flèche : 766.
flottant : attention —e, 122.
flûte : 757, 766, 768, 769, 778.
foi : 159, 380.
folie : relativité du concept de —, 136 à 139; — maniaco-dépression, 361.
for : — intérieur, 143, 155, 164; — extérieur, 164.
forêt : 86, 91.
formatif : la synthèse mentale est —ve des représentations, 374.
fortune : (*divitia*) : 41.
fou : 157, 164.
foule : 767.
foulure : — du pied, 95.
franc : 643.
France : 136, 169, 765.
fraternel : affection —le, 729.
fraternité : 730.
frère : 13, 16, 65, 74, 85, 612 ; comportement maternel à l'égard d'un —, 202; réaction à la naissance d'un —, 612, 620, 746, 747; réaction à la mort d'un —, 202; désir de châtrer son —, 625.
frisson : 756.
fugue : distinction entre la — épileptique et la — crépusculaire névrotique, 635.
fugue crépusculaire névrotique :

627, 635, 644, 680, 681, 689, 691; la —, rêve agi, 663; la —, moyen d'échapper au cercle vicieux névrotique, 639, 699; la —, film prégétinal par régression, 709; caractère stéréotypé de la — 629; déroulement régressif de la — 635; les quatre temps de la psychogénèse des —s de Julien, 631; conditions de la —, 635 à 659; première idée de la —, 628; idée définitive de la — 629; la diarrhée avant et pendant la —, 683; sentiment de joie et de liberté dans la —, 629; première version de la —, 628 à 631; seconde version de la —, 631; intervalle entre les —s, 630, 641; la séance aux cabinets, petite —, 682.
fuite : — dans la maladie, 197; — vers le père, 78.
fumée : 66, 84, 85.

G

gain : 624; inaptitude au —, 624, 627, 664, 673.
gamme : 769; — pythagoricienne, 772.
gare : 86, 89, 91.
gaspillage : — de l'argent : 657, 658.
gastralgie : 32, 71.
genèse : — des affects; 140.
génie : 136.
génital : stade — 620; primauté — e, 610, 613; sensation — provoquée par le baiser, 28; organes — ux féminins, 91.
génitalité : 173.
génitoires (masculins) : caractère équivoque des —, 25, 26.
Gestalttheorie : 578.
gifle : 90, 97, 101, 112.
gloutonnerie : 667.
gorge : 44, 45, 46, 715, 716.
goutte : 82, 83.
gouvernante : 30, 31, 53, 54, 76, 97, 102.
gouvernement : — de soi-même, 142.
grâce : 715, 716, 717.
grand-père : 201.
gratuité : — du traitement psychanalytique, 680.
grave : sons —s, 761.
Grecs : 43, 199, 771.
grégaire : instinct —, 757.
guérison : — par la musique : 175, 177, 756.
guerrier : musique —ère : 756.
guillotine : 169.

H

habillage : — de la névrose, 162.
habillé : femme —e, 636.
habitude : 372, 374.
halètement : — pendant le coït, 72.
hallucination : 350; rapport du rêve et de l'—, 350; la théorie de la régression et l'—, 359; — sensitive, 24; — à la cigogne, 541.
hallucinatoire : confusion — aiguë, 96.
Hamlet : 739.
Hans : 411 à 540.
harmonie : 764, 772.
Héligoland : 85.
hémoptysie : 553.
hérédité : 13, 15, 44, 68, 375; — de l'hystérie, 15.
héritage : 687, 688.
heure : v. *horaire*.
Hindous : 765, 767.
histoire : 741.
homme : (vir) : 612; peur des —s chez une fillette, 744.
homogénéité : — au je, 580.
homosexualité : 188, 272, 506.
homosexualité masculine : 127, 172, 175, 678, 689, 694, 700, 701, 702 ; rôle de l' — chez les Grecs, 43.
homosexualité féminine : 96, 110, 181, 182.
homosexuel : constance des éléments —s dans la psychanalyse, 53 ; inclination —le vers le père, 425.
honte : — de la féminité, 635.
horaire : — des séances de psychanalyse, 126.
hormone : 190.
hostilité : 181.
humanisme : 380.
humanitarisme : 166, 169, 170, 380.
humeur : — insociable hystérique, 18.
humiliation : 645.

hydrothérapie : 17.
hypnoïde : état—, 21, 22.
hypnose : 70, 115.
hypnotisme : 115 ; renonciation de M. Freud à l' —, 116.
hystérie : 1 à 112, 396, 506, 667 ; distinction entre l' — et les autres psychonévroses, 35 ; démence précoce et —, 359; la petite —, 18; l'angoisse et la conversion dans l' —, 513 ; importance de l'incohérence du récit pour le diagnostic de —, 12 ; question de la nature, psychologique ou somatique, de l' —, 34 ; théorie psychologique de l' —, 19, 104 ; source psychosexuelle intime de l' —, 3, 94 ; constance des connaissances sexuelles dans l' —, 43 ; étiologie de l' —, 74 ; l'hérédité, facteur d' —, 15 ; les motifs de maladie dans l' —, 36 ; difficulté du traitement de l' —, 39 ; caractère faussement spontané des améliorations dans l' —, 39 ; guérison de l' —, 72 ; répartition respective des fonctions inhibitrice et pulsionnelle du surmoi dans l' —, 654.
hystérique : (le patient) : incapacité des — s à exposer leur histoire, 12; gynécophilie des femmes — s, 56.
hystérique : mutisme —, 33 ; vomissements — s, 19 ; humeur insociable —, 18 ; façon — de réagir à l'excitation sexuelle, 23;
symptôme hystérique : 94 ; faculté de répétition des — s, 34 ; rapport des — s avec la continence, 72 ; théorie janétienne des — s, 105; le traumatisme n'explique pas la forme particulière des — s, 22 ; les — s sont l'expression de désirs secrets, 3; fonction secondaire des — s, 37.

I.

iceberg : 85.
idéal : — du chef adopté par l'inférieur, 737 ; *idél du moi*, v. *surmoi.*
idéalisme : — transcendantal, 379.
idée : — prévalente, 47, 48 ; — fixe, 105.
identification : l'— dans la musique, 769, 770 ; l' — à Dieu et le sentiment de bonheur, 353.
identification d'un homme (vir) : — à son père : 641, 646, 649, 651 ; double caractère, auto-punitif et libidinal, de l' — au père, 652, 653 ; désir d' — au père, 697 ;
identification d'une femme : — à sa mère, 49, 541 à 565 ; — à la femme aimée par le père, 49 ; — à une cousine, 32, 50, 71 ; — à un adorateur, 89, 102 ; — à sa nourrice, 337 ; — à son père, 345, 347.
identité : principe d' —, 378.
idiome : 170.
illusion : le sentiment de la liberté n'est pas une —, 143 ; — de la mémoire, 12.
image : — mentale, 377 ; rôle des — dans le langage, 377.
imagination : 760.
imago : l' — parentale formatrice du surmoi, 149 ; Dieu est l' — parentale sublimé, 153 ; l' — maternelle tabouée en tant qu'objet, 637 ; — paranoïaque du père, 643.
imitation : 769, 770.
immoralité : valeur libidinale de l' —, 172.
impératif : 378 ; — catégorique, 149.
impersonnalisation : — du récit, 126.
impuissance : 280 ; — envers l'épouse 627, 632, 638 ; — attribuée au père, 41.
impulse : 668, 670, 675.
impulsif : caractère —, 172.
impulsion : l' — est un phénomène dynamique efficient, 660 ; — névrotique à la fugue, 629, 630, 642, 660, 664 ; — prétendûment dipsomaniaque, 627 ; — à l'emprunt, 628, 630, 647 ; l' — à l'emprunt, forme de l'envie du pénis, 647 ; — à l'achat somptuaire, 657, 705 ; — à se sucer l'index, 669.
inadaptable : 157.
inadaptation : 30, 138.
inassouvissement : — libidinal, 129.

incantation : 763, 765, 766, 770.
incapacité : — des hystériques à exposer leur histoire, 12.
incendie : 57, 58, 64, 81.
inceste : 637, 639 ; obsession de l' — , 305 ; phobie de l' — , 307 ; peur de l' — , 313.
inconscient : 104, 369, 580, 642 ; précautions à prendre pour parler de l' — , 611 ; définition de l' — ; 370 ; existence de l' — , 722 ; discution de l'hypothèse de l'—, 581;
les différents inconscients : — humain commun et — national, 170 ; — psychophysiologique, — automatique et — dynamique, 375 ;
l'inconscient dynamique (inconscient freudien) : l' — existe, 552, 586 ; accession à l' — ,. 121 ; psychologie de l' — , 588 ; irréprimabilité de l' — , 43 ; moindre différenciation de l' — et du conscient dans l'enfance qu'à l'âge adulte, 39 ; langage de l' — , 50 ; les trois ordres de productions de l' — , 611 ; rôle de l' — dans la création du rêve, 584 ; rôle de l' — dans la création des idées prévalentes, 48 ; glissement du sentiment de culpabilité du conscient vers l' — , 719.
inconscient : partie — e du moi, 125.
incontinence : — d'urine, v. *énurésie*.
incubation : période d' — , 720.
index : 669.
indignité : sentiment d' — , 718.
individualisme : 725.
ineffabilité : — de la connaissance extra-scientifique, 141..
infantile : nature — du désir créateur du rêve, 64.
infériorité : révolte contre l' — , 709 ;
sentiment d'infériorité : 627, 647, 709 ; naissance du — , 646.
infini : 143.
infirmière : 629.
infirmité : 38.
influence : limites que le médecin doit lui-même imposer à son — psychique, 101.
infracteur : 165.
infraction : — à la loi pénale, 165.
inhibition : 147, 622, 648, 655 ; — des pulsions orales, 624 ; — de la parole, 625 ; — devant les concurrents, 640 ; disparition de l' — dans l'état crépusculaire, 661 ; disparition de l' — par la psychanalyse, 659.
inhibitrice : fonction — du surmoi, 653, 654.
inincorporable : 157, 158 ; élimination des — s, 164 à 170.
innéité : — des mécanismes sexuels, 72.
insensibilité : — requise du psychanalyste à l'égard du transfert, 129.
insincérité : 154 ; — consciente, — inconsciente, 12.
insociabilité : — hystérique, 18.
insomnie : 90.
inspiration : 375.
instance : — morale, — pulsionnelle, 152.
instinct : intelligence et — , 375 ; infaillibilité de l' — , 375 ; défense contre les — s, 313 ; régression des — s et sentiment de culpabilité, 223 ; — et homosexualité, 507 ; — de contrectation, 508 ; — de mort, 216 ; rapport de l'— de destruction et du masochisme moral, 218.
instituteur : 712, 722 à 750.
insu : 370.
intellectualisme : 381.
intelligence : 375 ;
intelligence discursive : 139 ; l'— n'est pas toute la pensée, 140 ; l'— appliquée aux problèmes psychologiques et moraux, 144.
intelligent : 140.
intensité : — des sons, 761.
intention : — dans les états morbides hystériques, 38 ; recherche psychanalytique de cette— , 39.
interdiction : les — s au cours de la psychanalyse, 192.
interdit : — jeté sur les femmes de la série haute, 637, 638.
interjection : 378.
internement : 165.
interprétation : prudence nécessaire dans l' — , 231 ; — par le malade

lui-même, 127 ; — des rêves : 5, 6, 10, 118, 122.
interrogation : mélodie de l' — , 767.
interversion : — de l'affect, 23.
intestin : 689.
introjection : 149 ; — de la mère par le fils, 620, 624 ; — du père par le fils, 652 ; — du maître par les élèves, 731, 737.
introspectif : connaissance — ve, 142, 372 ; voie — ve, 154 ; la méthode freudienne mise en opposition avec la méthode — ve, 580.
introspection : 142, 368 ; valeur de l' — , 369 ; caractère métaphysique de l' — , 372.
introversion : 778.
intuition : 189, 379 ; l' — , qualité maîtresse du pédagogue, 726 ; l' — secourue par la science, 728 ; les différents modes d' — , 379 ; — bergsonienne, 372.
invasion : période d'—, 718.
invention : 375.
investissement : — libidinal narcissique féminin de la bouche, 624.
irrationnel : nature — le du contenu de la science, 378 ; éléments — s du langage, 141, 378.
irrégulier : 161.
irréprimabilité : — de l'inconscient, 43.
irresponsable : 164 ;
isolation : 408, 642, 719.
israélite : 201.
issue : — hystérique des symptômes dans la somatique, 36.

J.

jalousie : 101 ; maladie par — , 32 ; — envers la mère dans le cœur du père, 82 ; — envers les frères et sœurs dans le cœur des parents, 620.
jambe : les deux — s du rêve, 64.
je : 142, 147, 370, 373 ; acte du — , 582.
Jeanne d'Arc : 136, 137.
jeu : technique du — dans la psychanalyse des enfants, 292, 303, 365.
joie : — dans la fugue crépusculaire névrotique : 629.
judiciaire : pouvoir — , 164.
juge : 136, 164.
jupe : blotissement dans les — s de la mère, 712.
juriste : 170.
jury : 167, 170.

L.

labiale : zone érogène — e, 25.
lac : 32, 87, 90, 91, 94, 111.
lance : — d'arrosage, 650, 651.
langage : rôle des images dans le — , 377 ; éléments irrationnels du —, 141, 378 ; rôle du — dans le repérage de la connaissance extra-scientifique, 141, 142; le —, véhicule des influences morales, 158 ; origine commune probable de la musique et du —, 767 ; la musique en tant que — , 758, 759.
larme : 634, 712, 714, 756, 777.
lecture : 92, 93, 94, 741, 743 à 749.
legato : 791.
législateur : 136.
Léonard de Vinci : 175.
lettre : 71.
leucorrhée : 19, 68, 73, 74, 76, 80, 82, 83; rapports de la — et des symptômes hystériques, 76.
lèvres : excitations des — s, 23.
lexique : inexistence d'un — univoque de l'inconscient, 121.
liage : 378.
libération : — par la psychanalyse, 154, 161.
liberté : 142, 143, 147, 733 ; antimonie de la — et du déterminisme, 143, 144 ; le déterminisme, contenu de la — divine, 145 ; diminution du pouvoir de — ultérieure, 147, 148 ; sentiment de — dans la fugue 629.
libidinal : tendances — es, 118; évolution — e, 157, 714 ; stase — e, 639
libido : 50, 75, 119, 128, 129, 134, 149, 644 ; transfert de — sur le médecin, 129 ; organisation prégénitale de la — , 610.
livre : 92.

locomotion : troubles de la —, 12.
locomotive : 127, 775.
locutoire : plan —, 378, 586.
loumf : 456, 457, 459, 613, 615.
lundi : 628, 642.

M.

Madone : 88, 89, 95, 110.
magique : rôle — de la musique, 177, 763.
main : 719 ; la —, symbole phallique, 716 ; punition des — s criminelles, 174 ; compulsion à se laver les — s, 73, 715, 716.
mal : 143, 148 ; nature statique du —, 148 ; le — attiré par le —, 148; paiement du —, 737.
maladie : définition de la — mentale, 138 ; rapports de la — mentale avec la méchanceté, 146; utilisation de la —, 32, 36 ; profit primaire et profit secondaire de la —, 37 ; motif de —, 36, 37, 38 ; — par jalousie, 32.
Malin : 146.
mamelon : 670.
mangeaille : manie de —, 667.
maniaco-dépressif : psychose — ve, 138.
manifeste : sens — des associations, 121.
marche : rhythme de la —, 773.
mari : 180, 664.
mariage : 632, 637, 644, 672, 674 ; guérison de l'hystérie par le —, 72.
marin : costume —, 650.
masculin : attitude — e de l'homme, 620 ; idéal — du moi, 635 ; vie amoureuse de type — chez la femme, 612.
masochique : tendances — s, 620, 624 ; centrement des tendances — s sur la bouche, 624; peur de la castration et attitude —, 398.
masochisme : 131, 149, 148, 214 ; problème économique du —, 212 à 222 ; — érogène, 214 ; rapports du — érogène et de l'instinct destructeur, 216 ; — moral, 214, 222 ; — féminin, 214, 635 ; le — féminin et le surmoi, 317 ; — secondaire, 217 ; le — cause importante de résistance, 187.
masse : psychologie de —, 728.
mastication : 773.
masturbation : 346, 352 ; rhythme de la —, 773, 774 ; — infantile, 73 ; rapports de la — avec l'énurésie, 67 ; rôle de la — dans l'étiologie de l'hystérie, 74 ; impulsivité de la — 310 ; manifestations orales de la —, 346.
masturbation masculine : 631, 656, 657, 668, 671, 716, 718 ; — par une nourrice, 705 ; — anale, 685.
masturbation féminine : 19, 69, 70, 71, 84 ; rapports de la — avec les flueurs blanches, 68, 73.
complexe de masturbation : 257 ; rapports du — et du complexe de castration, 272.
maternel : comportement — vis-à-vis des enfants de l'aimé, 31, 96 ; rôle — des organisations religieuses, 162.
maternité : fantasme de — sans mari 180.
matière : origine affective des défaillances scolaires en une seule —, 741.
mauvais : acte —, 147, 148.
mazurka : 790.
mécanisme : — s psychiques, 188 ; — projectionnel, 622.
méchanceté : 146.
médecin : ironie envers le —, 17 ; mésestime envers le —, 71 ; rôle essentiel du — dans le transfert, 107, 121, 129 ; le —, suppléant de l'éducateur, 159.
médecine : 156.
mélancolie : 627, 672 ; le problème de la — 354 ; rapports du narcissisme et de la —, 354 ; rapports de l'érotisme anal et de la —, 354 ; régression au stade oral et —, 355 ; surmoi et —, 355.
mélodie : la — élément femelle ; 767 ; introduction de caractères actifs dans la —, 768 ; le cri, origine de la —, 775 à 777 ; synthèse du rhy-

thme et de la —, 777, 778 ; valeur symbolique de la —, 781.
mélodique : ligne —, 768.
mélopée : 757.
mémoire : — affective, 760 ; — dynamique latente, 375 ; lacunes de la —, 12, 741, v. aussi *amnésie ;* illusions de la —, 12; — inconsciente du psychanalyste, 122.
mensonge : 204.
menstrues : 94.
mer : 85, 651, 770, 782, 791 ; la — symbolisant la mère, 782.
mère : 15, 31, 83, 86, 620, 625; — phallique, 622 ; — nourricière, 622 ; — nourriture, 776 ; fixation à la —, 790 ; la — nourricière instituée objet, 624 ; refus de quitter sa —, 712; alternance de répulsion et d'attirance envers la —, 637 ; pulsions sadiques orales envers la —, 668, 669 ; renonciation à la fixation orale sur la —, 620 ; la — ou ses substituts, objet interdit, 638 ; introjection de la —, 620 ; objet projectionnellement substitué à la — introjectée, 622 ; jalousie envers la — dans le cœur du père, 82 ; grossesse de la —, 747 ; retour à la —, 644 ; la — symbolisée par la mer, 782.
métaphysique : 144, 145 ; caractère — de l'introspection, 372 ; portée —, 140 ; problème —, 141, 372 ; portée — de la musique, 759.
méticulosité : 609.
meurtre : 170 ; le —, équivalent sexuel, 173.
microbe : peur des —, 715.
miction : 26.
migraine : 16, 17, 18.
mimique : 175.
mobilisation : — des pulsions, 662.
mode : *modes musicaux :* 761, 767, 771 ; valeur symbolique des —, 781.
moi :
le moi freudien : 116, 118, 120, 125, 150, 152, 173, 371, 648, 688 ; partie inconsciente du —, 125 ; refoulement des pulsions non conformes au —, 641 ; heurt entre l'idéal du — et celui, inconscient ; du ça, 620, 621 ; le — amoureux du ça objectalement projeté, 623 ; l'angoisse de castration en tant que réaction du —, 652, 653 ;
le moi s'opposant au je : 142, 147, 370.
monnaie : 173.
monodie : 765.
monogamie : 350 ; caractère possessif de la —, 351.
monotonie : — des réactions, 146.
moral : le point de vue —, 142 à 144; sentiments — ux, 380 ; le phénomène — vu du point de vue scientifique, 144 à 151 ; caractère — de l'introspection, 372 ; le fait — dans la psychanalyse, 146, 149 ; source et effets — aux de la psychanalyse, 153 à 155 ; une instance — e est le contraire d'une instance pulsionnelle, 152 ; discipline — e, 159 ; efforts d'activité — e, 637 ; v. aussi *surmoi.*
morale : 142, 144, 145, 152, 153, 155, 157, 696 ; source de la —, 219 ; la psychanalyse constate la —, mais ne l'explique pas, 151 ; prolongement de la — dans l'inconscient, 221.
moralité : 147 ; la —, conséquence du renoncement aux pulsions, 150.
mort : hantise de la —, 176, 790, 791 ; peur de la —, 167, 172, 717, 719 ; peine de —, 167, 168 ; — du père, 86, 89, 688.
mot : le — et le concept, 374 ; rôle des — s à double sens, 83.
motif : — s de la maladie, 36, 37, 38 ; constance des — s, 39 ; — purement intérieur, 39.
motilité : barrage de l'accès à la —, 642, 654.
mouillure : 64, 65, 81, 82, 83.
musical : création — e, 783 ;
symboles musicaux : 780 à 785 ; les — directs, 781 ; les — imitatifs, 781 ; les — associatifs, 781.
musique : 753 à 792 ; définition de la —, 758 ; la — et l'inconscient,

175, 755 ; place de la — parmi les arts, 754 ; universalité de la —, 758 ; rôles divers de la — chez les primitifs, 177 ; rôle magique de la —, 763 ; — contemplative, 756, 777, 778 ; — guerrière, 756, 779 ; — excitante, 778, 779 ; la — vue par les philosophes, 758 à 760 ; pouvoir d'expression de la —, 761, 762; effets individuels de la —, 756 ; effets collectifs de la —, 757 ; histoire de la —, 763 à 772 ; la — préhellénique, 771 ; la — grecque, 771.
mutisme : — hystérique, 33.
mystique : ambiance —, 757.
mythe : — d'Œdipe, 49.
mythomanie : 204.

N

naissance : traumatisme de la — 340 ; complexe excrémentiel et thème de la —, 502 ; — des névroses, 715.
Napoléon : 137.
narcissique : satisfaction —, 317 ; blessure —, 635 ; passage de l'amour — à l'amour objectal, 612, 613.
narcissisme : 179, 182, 187 ; structure du moi et —, 354 ; contrôle du — personnel, 232 ; rôle du — dans la vie amoureuse de la femme, 612 ; — masculin, 709 ; **monogamie et —** 351 ; le —, élément fondamental de résistance, 179.
narcissisation : — du moi, 674.
narcotique : pouvoir — de la satisfaction sexuelle normale, 90.
natal : pays —, 787, 791.
natation : 85.
national : civilisation — e, 159.
négatif : les névroses sont le — des perversions, 64; transfert —, v. *transfert*.
négation : — des interprétations par le malade, 124, 180 ; notion linguistique de —, 378.
négativisme : 193.
nègre : 757.
néo-thomisme : 368.
nettoyage : 83.
neuf : — mois : 94.
neurasthénie : 619.
névralgie : — faciale, 112.
névrose : 138 ; définition de la —, 198 ; double aspect de toute —, 667; habillage de la —, 162 ; théorie traumatique de la —, 114 à 116 ; origine sexuelle de la —, 128, 198 ; les — s à l'état naissant, dans l'enfance, 715 ; prophylaxie des —s 198 ; étouffement de la — au sortir de l'œuf, 720 ; érotisation des sublimations quand se constitue la —, 674 ; début manifeste de la — par inhibition des sublimations, 675 ; la — comparée à la perversion, 44, 80, 172, 183, 709 ; structure de la —, 7, 189, 191, 696 ; caractère conflictuel permanent de la —, 101 ; épure de la — donnée par le transfert et les éléments énarrés, 130 ; — de transfert, 132, 179 ; les fictions, but de la —, 180 ; bénéfices que le malade tire de sa —, 182 ; défense de la — par le névrosé, 181, 182 ; — circulaire, 663 ; — narcissique, 179 ; — obsessionnelle, v. *obsessionnelle*.
nez : 745.
nirvâna : 141.
niveau : — éducatif, 80.
noir : 700.
non : impossibilité du — dans l'inconscient, 50.
non-moi : 145, 370.
nosographie : 189, 191.
note : interdictions des — s pendant la séance, 122 ; — s de musique, 768.
noumène : 373.
nourrisson : comportement en —, 622.
nourriture : équivalent symbolique d'une privation de —, 669 ; refus de —, 716 ; v. aussi *mère*.
nu : femme — e, 636.
nymphe : 91.

O

objectal : amour —, 612, 613.
objet : la mère- —, 644 ; la mère en tant qu'— interdit, 638; introjection de l' —, 624.

oblativité : 146, 151.
obsédant : impulsion — e, 630.
observation : nécessité des — s classiques, 191 ; difficulté pour la publication des — s psychanalytiques, 2, 3.
obsession : 36, 74, 204 ; — de la propreté, 15.
obsessionnel : *névrose obsessionnelle* : 138, 667 ; différence entre les phobies et la —, 320 ; mécanisme de formation de la —, 305, 358, 715, 718, 719, 720 ; prédominance de la fonction inhibitrice du surmoi dans la —, 654 ; les quatre périodes cliniques d'une —, 718 à 720 ; travestissement dans la —, 307.
obstacle : — s à la psychanalyse, 187.
obstination : 609, 613, 615 ; origine de l' —, 613.
Œdipe : *complexe d'Œdipe* : 49, 188, 202, 203, 219, 273, 319, 355, 508, 546, 645, 649, 658, 659, 678, 680, 685, 714, 738 ; les désirs infantiles dans le —, 350 ; l'intensité du — chez les prédisposés à la névrose, 49 ; transformation du —, 49, 50 ; le — disparaît du conscient, 133 ; désexualisation du —, 149, 222 ; rapports du — et de l'impératif catégorique, 219 ; sentiment de culpabilité et —, 289, 559 ; — inversé, 695 ; réviviscence du —, 222, 659 ; écho pubéral du — infantile, 638 ; le — dans la fugue crépusculaire névrotique, 635 à 659 ; rôle du — dans le transfert, 259.
œdipien : coït —, 791.
œuvre : — d'art, 753.
officier : 633, 641.
oisiveté : 619.
oncle : 688.
opération : (*chirurgicale*) : 744, 745.
oral : tendances — es, 173 ; pulsions — es, 667 à 679 ; caractère sadique des pulsions — es, 668 ; facilité de satisfaction directe des pulsions — es, 679 ; inhibition des pulsions — es, 624, 672 ; fixation — e, 620, 622 ; cleptomanie — e, 668, 670 ; orgie — e, 693 ; castration — e, 670.
orange : 716.
orchestique : 754.
ordre : (*ordo*) 156, 158, 161 ; (*jussum*) 633.
oreille : 45.
organe : — s non génitaux utilisés pour l'assouvissement sexuel, 41.
organique : psychopathies — s, 138.
organisation : *organisation libidinale* : — prégénitale et — génitale, 610.
Orphée : 765.
orthodoxie : — chrétienne d'Orient, 155; — psychanalytique, 178.
oubli : 13.
ouvrier : 630.
ovarite : 93.

P

paiement : signification érotique du —, 689.
pansexualisme : 381.
paradémence : 161.
paralysie : — générale progressive, 16.
paranoïa : rapports de l'homosexualité et de la —, 359; rapports du narcissisme et de la —, 359; mode de rétorsion des reproches dans la —, 30.
paranoïaque : mécanisme — 654. *projection paranoïaque* : 358, 360, 622; — dans la névrose, 621, 706.
paranoïde : démence —, 205.
parcimonie : 609.
pardon : 148, 718.
paresse : 619, 627, 757.
Paris : 167.
parole : inhibition de la —, 625.
passif : sentiment — 781.
passion : 380.
passivité : — chez l'homme (vir) : 637, 676, 699; fuite dans la —, 684, 685; expression de la — dans la mélodie, 761.
Pasteur : 137.
paternel : rôle — de l'amour divin, 162.
pathogène : efficience — du refoulé, 10.
patriarche : 731, 732.

patriotisme : 159.
pauvreté : 619; la — symbole d'impuissance, 41.
Peaux-Rouges : 766.
pêche : la musique dans la —, 177.
péché : 19, 715, 718.
pédagogie : 158, 205, 723.
pédagogue : 726, 739; nécessité pour tout — de connaître la psychanalyse, 740 à 742.
peine : 167.
peinture : 754.
pénis : 127, 701; vue du — en érection, 701, 704; pression du — dans l'étreinte, 24, 76; équivalents du — dans l'inconscient, 611, 612, 614, 643, 686; désir de garder le — en soi, 612; envie du —, 611, 612, 647, 697; succion du —, 44, 45; — d'emprunt, 647.
pénitence : 39.
pensée : 377, 378; croyance à la toute puissance de la —, 765, 766; — réactionnelle, 48.
perception : 377; la différenciation entre — et sensation est-elle légitime? 377.
père : 13, 26, 630; imago du —, 651; imago paranoïaque du —, 643; le — représenté par le maître d'école, 729, 739; fuite vers le — 78; départ avec le —, 20; amour pour le — réveillé à titre de refuge contre l'amour normal, 64, 78 ; désaveu d'un profond amour pour le —, 204; mort du —, 86, 89, 688, 731, 732; maladies du—, 14, 26, 27, 67, 68; critiques et accusations contre le —, 28, 40, 78; — ne donnant pas d'argent, 628, 642; essai de faire peur, pitié au —, 36; révolte inconsciente contre le —, 126; désir ou fantasme de vengeance contre le —, 81, 90, 102; désir de châtrer le —, 625; impuissance attribuée au —, 41.
persécuté : 622.
persévérateur : 148.
persienne : 22.
personnalité : 143, 759; harmonie de la —, 147; rôles des symptômes dans l'ensemble de la —, 118; pulsions anachroniques à la —, 187; analyse de toute la —, 117.
perte : — d'argent, 618; v. aussi *leucorrhée*.
pervers : pulsions —es, 621, 665 à 710; — impulsif, 283; — constitutionnel, 284.
perversion : définition freudienne de la —, 43; la — est un arrêt de l'évolution instinctive, 44, 105; différenciation entre la névrose et la —, 44, 80, 172, 183; prédominance de la fonction pulsionnelle du surmoi dans la —, 654; la — cause autonome de résistance, 183, 187, 621.
petit : la —e chose, 611.
peur : utilisation de la — faite à autrui, 36; — des hommes chez une fillette, 744; v. aussi *castration* et *mort*.
phallique : phase —, 646; symbole —, 766; femme —, 620, 625, 663, 704, 706.
phantasme : v. *fantasme*.
phobie : mécanisme générateur d'une —, 25; « hystérie d'angoisse » et —, 512; refoulement et —, 531; masturbation et —, 434; analyse de —s infantiles, 384, 411 à 540; — de la maladie, 717 ; — des chevaux, 428; — d'Anubis, 551.
phobose : 138.
phylogénie : 731.
physiologique : effets —s de la musique, 756.
piano : 176, 790.
pied : traîner le —, 93, 95.
pistache : 739.
pithiatisme : — conversionnel : 138.
pitié : 167; utilisation de la — inspirée à autrui, 36.
plain-chant : 772.
plaisir : nature du —, 141; v. aussi *principe*.
plan : — conscient, 125.
pleur : v. *larme*.
pneu : 739.
poésie : 754.
policé : société —e, 156.
politique : 157, esprit de —, 179.

polonaise : 790.
polypsychisme : 370, 377.
pompier : 650.
pont : 640.
possession : prise de — 443.
postulat : le déterminisme est un —, 139; — de la pensée récitative, 582, 585.
pourboire : 633.
pratique : *pratique psychanalytique :* 184 à 186, 239 à 304; rôle de la personnalité du psychanalyste dans la —, 189, 243, 244; rôle des honoraires dans la —, 251; rôle du terme dans la —, 264; analyse du retard dans la —, 253.
préconscient : 120, 121, 642.
prédisposition : 190.
prégénital : organisation —e de la libido, 610, 622.
premier : état —, 667, 672, 689.
prêtre : 136.
prévalente : *idée prévalente,* 47, 80; nature réactionnelle de l'—, 48, 53.
prévision : — scientifique, 142, 144.
prière : 764.
primaire : profit — tiré de la maladie, 37; érotisme anal —, 691; époque —, 646.
primauté : — génitale, 610.
principe : — de plaisir, 141, 211, 213; — de réalité, 213, 247; — de nirvâna, 141, 212, 213; — d'identité 378.
procession : 22.
prodigalité : 633.
production : —s de l''inconscient, 611.
profession : choix d'une —, 742.
profit : — primaire et — secondaire tirés de la maladie, 37, 197.
progrès : 168.
projection : 621, 623, 624, 625, 626, 652, 706.
pronostic : — dans les névroses, 709.
prophylaxie : — des névroses, 198 — du crime, 199.
propre : 83.
propreté : éducation de —, 78.
protestantisme : 155.
Providence : 149.
pseudo-morale : 146, 152.
psychagogie : 199.
psychanalyse : 158, 165, 381 ; importance de la — dans la psychologie nouvelle, 578 ; justification de la — par son efficience clinique, 140 ; justification théorique de la — 144; nature cathartique de la —, 115, 148 ; source morale et effets moraux de la —, 153 à 155 ; la — et le public, 201 ; la — et l'éducation, 205, 723 ; le pédagogue doit connaître la —, 740 à 742 ; le pédagogue doit subir la —, 750.
psychanalyste : 184 ; rôle de la personnalité du —, 189, 243, 244 ; activité du —, 182, 191 ; changement de —, 182, 192.
psychéthique : point de vue —, 153.
psychiatrie : 136, 137, 146, 188.
psychique : 371 ; rapports du — et du somatique, 199, 369 ; le sensoriel est du —, 372.
psychisme : définition du —, 373 ; — exceptionnels, 135 à 170.
psychologie : 368 à 382 ; — introspective, 372 ; — rationelle, 372 ; caractère moral et métaphysique de la — profonde, 373 ; — néo-thomiste, 368 ; — extrospective, 153, 154 ; — de la conduite, 154 ; — individuelle adlérienne, 188 ; critique des fondements de la —, 578 à 587 ; — mythologique, 578 ; synthèse de la — subjective et de la — objective dans la notion de drame, 583 ; la « vraie » — date de M. Politzer, 579, 584.
psychologique : point de vue —, 153.
psychopathologie : schéma dynamique et topique de la —, 392 ; dualisme en —, 576.
psychose : 15, 138, 321 ; théorie psychanalytique des —s, 358.
psychothérapie : 158, 165, 196 à 200 ; la psychanalyse est un procédé particulier de —, 10, 188, 196 ; —s courtes d'inspiration freudienne chez les enfants, 711 à 720.
puberté : 637, 714, 778 ; rites et légendes de la —, 596.

public : attitude du — envers la psychanalyse, 201.
publicité : — des exécutions capitales, 168.
pucelage : état de — masculin, 619 ; — féminin, v. *virginité*.
pudeur : 12.
pulsion : 118, 147 ; rapports de la volonté et des — s, 154, 197 ; — s infantiles et — mûries, 187 ; — incompatibles avec la personnalité, 118, 187 ; répression des — s, 222, 718 ; transformation des — s, 609 à 616 ; intrication des — s, 217, 504 ; le masochisme moral et l'intrication des — s, 223 ; le surmoi et la désintrication des — s, 354 ; les — s de mort, 150, 212 ; les — s vitales érotiques, 212 ; les — s prégénitales ou perverses, 621, 665 à 710 ; les — s dans la fugue crépusculaire névrotique, 635 ; les — s anales, 679 à 710 ; destinée des — s anales, 610 ; les — s orales, 667 à 679 ; inhibition des — s orales, 724 ; — s agressives, 646 ; — s masculines actives stimulant le travail chez l'homme, 637 ; — s génitales et — s prégénitales, 640 ; les — s génitales ouvrant la voie aux — s prégénitales, 662.
pulsionnel : fonction — le du surmoi 653, 654.
pulsorium : 149, 170.
punition : 572 ; *besoin de punition* : 204, 219, 445, 719 ; rapports du — avec la compulsion à l'aveu, 254 ; avec les satisfactions de désirs, 290 ; avec le mariage, 351 ; avec la mélancolie, 355 ; v. aussi *auto-punition*.
pureté : 43.

Q

qualitativité : 372.
qualité : 140, 372 ; — d'un affect, 140 ; antinomie de la quantité et de la —, 145 ; transformation de la quantité en —, 141.
quantité : 140.
quarte : 771.
quinte : 767, 771.
quinze : — jours, 97, 98, 112.

R

racial : psychologie — e, 173.
raison : 143, 375, 378.
raisonnement : 374.
rationalisation : 622.
rationnel : 373.
réaction : refoulement de —, 48 ; — thérapeutique négative, 669.
réactionnel : pensée — le, 48.
réalité : désadaptation d'avec la —, 30, 621 ; — psychique, 689.
Rébis : 175.
récidiviste : 148.
récit : — du malade, 11, 121, 130, 131 ; — en troisième personne, 579.
rectum : 613, 615 ; rapports psychologiques entre — et vagin, 616.
réflexe : 198.
réflexif : méthode — ve, 372.
refoulé : rôle du — en psychanalyse, 118 ; recherche du —, 125 ; le rêve, voie d'accession au —, 10 ; encombrement par le —, 150 ; retour du —, 375.
refoulement : 25, 116, 635, 688, 719 ; le rêve est un détour pour tourner le —, 10, 513, 605 ; — et fantasme, 605 ; — et exhibitionnisme, 425 ; — de réaction, 48 ; le doute, premier stade du —, 13 ; évolution du — dans les conflits, 101 ; le — comparé à la répression, 151 ; le — comparé à l'élusion, 641, 642 ; le — succédant à la répression, 717 ; le — en tant que causes de déficiences intellectuelles, 740 ; le — du premier amour normal, 51, 79.
refus : — de la sexualité, 80.
registre : — sonore, 761.
règle : — fondamentale de la psychanalyse, 120 à 123 ; tout écart à cette — est un signe de résistance, 126.
régression : 611, 620, 640 ; — au stade prégénital dans la fugue crépusculaire névrotique, 666.
régulatif : la synthèse mentale est — ve des états affectifs, 375.

relâchement : 141.
religieux : foi — se, 159 ; sentiment —, 380 ; problème —, 153 ; organisations — ses, 162 ; communauté — se, 731 ; musique — se, 757, 764.
remords : 36, 39, 75, 112, 150, 219, 672, 681, 782 ; rapports entre le — et le reproche à autrui, 29, 32, 36.
renoncement : 134, 150, 730 ; — à la fixation orale sur la mère, 620.
réparation : 737, 738.
répétition : la — en tant que représentant la masturbation, 774; contrainte, compulsion, automatisme de —, 195 ; — dans le transfert, 133 ; — d'un rêve, 57, 84, 85 ; faculté de — des symptômes hystériques, 34.
réprésentation : 121 ; nature synthétique de toute —, 374.
répressif : puissance — ve, 164, 165.
répression : *répression endopsychique :* 717, 718 ; la —, lutte sur le plan conscient, 125 ; impossibilité de la — envers l'inconscient, 43 ; refoulement et —, 151 ; conséquences de la —, 150; transformation de la — en refoulement, 717 ; — de l'idée de la fugue, 630.
répression pénale : 166.
reproche : transformation défensive d'une remords en —, 29, 32, 36, 96 ; un — injustifié n'offense pas durablement, 40.
reproduction : — dans le transfert, 128.
reprocuration : — de la puissance virile, 647.
répulsion : 10.
résistance : 81, 92, 116, 118, 124 à 128, 154, 218 ; définition de la —, 125 ; diagnostic des — s, 126 ; amnésie par —, 632 ; — caractérologique, 402 ; — par transfert, 130, 132, 133 ; — fondamentale par narcissisme, 132, 133 ; — par perversion réalisée, 183, 187 ; — par masochisme, 187 ; caractère inconnaissable de certaines — s, 101.
résolution : (*propositum*) : 61, 77.
respiration : 756 ; rhythme de la —, 773.
responsabilité : 143, 155, 157, 164, 725, 736.
retard : — aux séances, 126.
rétine : décollement de la —, 67.
rétrécissement : — du champ de la pensée, 137.
rêve : 77, 79, 103, 105, 117, 124, 579 ; le —, expression d'un désir inconscient, 61, 78 ; rapports de l'art et du —, 753 ; rapports de la fugue et du —, 663 ; théorie de la formation du —, 79, 80 ; les deux jamdes du —, 64 ; la manière de recueillir le — est introspective, 154 ; rôle de l'interprétation des — s dans un traitement, 5, 6 ; technique de l'interprétation des — s, 10 ; le —, voie d'accession au refoulé, 10; — s à répétition, 57; — des femmes récemment déflorées, 612.
Textes de rêves : 57, 86, 131, 620, 640, 641, 643, 650, 655, 676, 681, 694, 695, 700, 701 à 707, 744.
réveil : — nocturne, 65.
revirement : — sexuel faisant disparaître la masturbation infantile, 73.
révolte : — inconsciente contre le père, 126.
rhumatisme : 712.
rhythme : le — dans la vie infantile, 773 à 775 ; valeur érotique du —, 176 ; liaison entre la satisfaction et le —, 774 ; valeur excitante du —, 757 ; valeur expressive du —, 761 ; le —, élément mâle, 766 ; les — s binaires et les — s ternaires, 771 ; synthèse du — et de la mélodie, 777, 778 ; valeur symbolique du —, 781.
rivalité : — œdipienne, 646 ; attitude de —, 648.
robe : 180.
Robespierre : 137.
rouage : 161.
rouge : 140, 141.
Rousseau : (Jean-Jacques) : 138.
rubato : 791.
rythme : v. *rhythme*.

S

sacoche : 62, 69, 70.
sacrifice : — de soi : 146, 613, 737.
sadique : fixation au stade —, 344.
sadisme : 102, 127, 168, 610 ; rapports du — et du masochisme, 216 ; répression du —, 509 ; — moral, 172 ; — buccal, 625, 668.
sang : 138, 168.
sanglot : 756.
satisfaction : — érotique normale, 72, 90 ; liaison de la — et du rhythme, 774.
satyre : 637.
sauvagerie : — de l'humanitarisme, 169.
savoir : — intellectuel et — vécu, 124.
schizonoïa : 146.
schizophrénie : 137, 138, 192, 627 ; complexes idéo-affectifs et —, 359 ; prise de contact dans la —, 287 ; psychanalyse dans la —, 193, 287.
schizophrénique : désir —, 668.
science : 139, 145, 147, 157 ; nature irrationnelle du contenu de la —, 378.
scientifique : explication —, 139 ; la connaissance — n'est pas toute la connaissance, 141 ; le point de vue —, 139 à 142 ; le phénomène moral vu du point de vue —, 144 à 153.
scientisme : 140, 143, 369, 373.
scopophilie : 504.
scotomisation : 349.
scrupulosité : 717.
sculpture : 754.
séclusion : 161.
second : état —, 667, 675, 689.
secondaire : profit — tiré de la maladie, 37 ; fonction — des symptômes hystériques, 37.
sein : désir de mordre le —, 625 ; équivalence du — au pénis, 625.
sensation : 371, 376 ; la — appartient au psychisme, 393.
sentiment : hiérarchie des — s, 380; la musique, langage du —, 757 ; v. aussi : *culpabilité, esthétique, infériorité*.
série : — haute et — basse, concernant les femmes, 637, 640, 702, 703, 708; les hommes, 701, 708; les sorties, 687; les cafés, 676.
serpent : 703, 705.
serpillière : 681, 682.
sevrage : 74, 275, 776 ; conflits du —, 338 ; le —, castration orale, 670 ; — d'interprétations, 669.
sexualité : 105, 215, 718 ; — infantile, 117 ; pulsions dynamiques et —, 413 ; abandon à la — et refus de la —, 80 ; la — en tant que force motrice de l'hystérie, 105.
sexuel : vie — le, 118 ; tendances — les inconscientes, 118 ; origine — le des troubles névrotiques, 128 ; caractère — des sentiments amicaux envers le psychanalyste, 128.
siècle : 162.
silence : 126, 130, 669.
simultanéité : — des significations différentes d'un même symptôme, 46.
sincérité : — obtenue par le transfert, 154.
singulier : points — s de la culture musicale, 784.
situation : — analytique, 129, 191, 748 ; — récente transformée par le rêve en — infantile, 79, 81 ; — de famille, 13.
social : point de vue —, 155 à 157.
société : adaptation entre la — et les psychismes exceptionnels, 135 à 170 ; la — doit s'adapter au plus possible d'individus, 139; direction de la —, 156 ; exigences de la —, 732.
sœur : influence traumatisante de la naissance d'une —, 202.
soi : 195, 199 ; v. aussi *ça*.
soin : 609.
somatique : rapport entre le psychique et le — dans l'hystérie, 8 ; complaisance —, 34, 35, 45, 46 ; issue hystérique des symptômes dans le —, 36 ; signe — de l'excitation sexuelle, 24, 25.

somnambulique : état —, 756.
somnambulisme : 663.
sonate : 754.
sorcellerie : 764, 766.
sot : 140.
soufflet : (*alapa*), 40.
souillure : 82, 83.
soulagement : 629.
soutien-gorge : 204.
souvenance : 133.
souvenir : faux —, 13.
sperme : 643, 656.
spirite : 757.
spirituel : 380.
spontané : caractère faussement — des améliorations dans l'hystérie, 39.
stabilité : tendance à la —, 212, 216.
stade : — érotique anal, 625, 685, 686.
stase : — libidinale, 639, 674.
strangulation : 744.
structure : — de la névrose, 7, 189, 191, 696.
strychnisation : — progressive, 193.
subjectivité : — du fait de conscience, 369 ; — des sensations, 371.
sublimation : 44, 107, 153, 610, 674 ; — ratée, 626 ; érotisation des — s, 674 ; inhibition des — s, 674.
submersion : — du moi, 675.
substance : 378.
substitut : 611, 686, 688.
suçage : 669, 670.
suçatoire : tendances — s, 625, 669.
successivité : — des significations diverses d'un même symptôme, 46.
succion : — de la verge, 44, 45 ; — du sein, du pis, 46, 670.
suçottement : 45, 66, 67.
suggestion : 200, 500 ; distinction entre la psychanalyse et la —, 252.
suicide : idées de — attribuées au père, 27 ; menaces de —, 18 ; idées de —, 20 ; — indirect, 112.
suivi : désir d'être —, 634, 635, 677, 692.
suppressif : puissance — ve, 164, 165.
surdétermination : 25, 85, 88, 93, 175.
surmenage : 16.
surça : 653, 654 ; identification temporaire du moi au — dans l'état crépusculaire, 661.
surmoi : 118, 149, 150, 152, 172, 637, 639, 642, 648, 674, 688, 697, 719 ; origine introjectionnelle du —, 652 ; formations et fonctions du —, 601 ; — du surmoi féminin, 399 ; fonction réactionnelle du —, 352 ; veto suspensif du —, 625 ; l'autopunition et le —, 321 ; la crainte de la castration et le —, 601 ; menaces du — contre l'inceste, 351 ; le — dans l'obsession, 316 ; le — féminin chez l'homme, 620 ; *dissociation de la notion de surmoi :* le — d'Odier (idéal-du-moi d'Alexander ; fonction inhibitrice), 653, 654, 698, 732 ; rapports du — et de la conscience morale, 219 ; le —, instance purement morale, 152; le — d'Alexander (surça d'Odier ; fonction pulsionnelle), v. *surça*.
sursoi : v. *surça*.
sursymbolisme : 615.
symbole : — s musicaux, v. *musique*.
sympathie : 730, 757.
symphonie : 754.
symptôme : 117, 118, 339, 611 ; création des — s, 296, 297 ; complexes psychiques et — s, 564 ; nature des — névrotiques, 114 ; rôle économique des — s, 300 ; rôle des — s dans l'ensemble de la personnalité, 114, 118 ; v. aussi *hystérique*.
synthèse : — mentale, 372, 373, 377 ; — conceptuelle, 374.

T.

tabes : 12, 14, 16.
tableau : 91.
tabou : 622, 637, 676, 731.
tabouret : 704.
tâche : les — s du psychanalyste, 191.
tact : — psychologique, 226, 243 ; danger de la notion de —, 237 ; mysticisme et —, 243.
talion : 168, 648, 652, 697.
talionique : désir —, 695.
tambour : 649.
tante : 15, 19, 92, 102.
tapette : 702.
tartine : 169.

taupinière : 703.
taureau : sacrifice du —, 173 ; testicule de —, 190.
Tchèques : 768.
technique : *technique psychanalytique :* 103, 104, 113 à 134 ; histoire de la —, 115 à 119 ; transformation de la —, 7 ; élasticité de la —, 224 ; métapsychologie de la —, 235 ; — spéciale pour les enfants, 362, 397 ; — spéciale pour les schizophrènes, 193.
temporisation : 99.
temps : 95 ; aspects de la notion de —, 378 ; arts du —, 754.
tendance : — s féminines-passives, masochistes, 620.
tendresse : — des parents, 38 ; dissociation entre la — et la sexualité, 638.
tension : 41, 639 ; augmentation ou diminution des forces de —, 212 ; — d'excitation, 213 ; rapports de la — et du plaisir, 353 ; — entre le moi et le surmoi, 152, 621.
tentation : 146, 639.
terme : — de grossesse, 94.
terminaison : — de la psychanalyse, 192, 389.
termitière : 161.
ternaire : rhythme —, 771.
terre : 651.
testicule : 190.
tête : trophées de —, 174.
tétée : rhythme de la —, 773.
théosophie : 138.
thérapeutique : 144 ; difficulté de la —, même psychanalytique, de — l'hystérie, 39.
thomisme : 370, 372.
tierce : 767.
timbre : 761.
timidité : 12 ; disparition de la — pendant l'état de fugue, 632, 633.
tiraillement : — rhythmique de l'oreille, 45.
tocéomorphique : conception — de l'univers, 149.
tolérance : — sociale, 161 ; bornes de la —, 164.
ton : 767, 768.
tonique : 767, 771.
tonnerre : 770.
totem : 217.
totémisme : 731.
toux : — nerveuse, 16, 17, 18, 22, 33, 40, 41, 46, 74, 75.
toxicomanie : 104.
trahison : 737.
traitement : pronostic de durée et de réussite du —, 249.
transcendantal : incommensurabilité — e de la qualité à la quantité, 141.
transfert : 128 à 134, 154, 604, 635, 689, 744, 748 ; essence du —, 107 ; rôle du trauma de la naissance dans le —, 259 ; rôle du — en psychanalyse, 258 ; le — dans la psychanalyse des enfants, 365 ; le — dans les autres méthodes que la psychanalytique, 108 ; prétendus inconvénients du —, 108 ; opération inverse du — dans l'esprit du psychanalyste, 129 ; importance capitale de l'analyse du —, 109 ; règle respective pour l'analyse des différentes formes de —, 130 ; — positif, 128 ; — érotique, 131 ; — négatif, 128, 131, 132 ; constance de la phase négative dans le —, 179 ; — négatif latent, 132, 180, 181, 182, 183 ; différence entre le — négatif latent et la défense névrotique, 181, 182 ; névrose de —, 132, 179 ; caractère vivant des affects dans le —, 132 ; le —, forme de souvenance, 133 ; liquidation du —, 179 ; règle pour le diagnostic de la liquidation du —, 182 ; provocation du — chez les schizophrènes, 193 ; — sur l'épouse de l'amour pour la mère, 644.
transformation : — des pulsions, 609 à 616 ; — psychique de l'homme en femme, 689.
traumatisme : — périodique, 639 ; résistance contre le —, 637.
travail : désaccoutumance du —, 38 ; stimulation du — par la musique, 177.

trialisme : 375
trivalence . 180.
troisième : — personne, 578, 580, 586.
trompe : 766, 768.
trompette : 769.
trophée : — de tête, 174.
tuberculose : 715 ; rapports de la névrose et de la —, 302.
type : les — s cliniques de Laforgue, 186 ; danger de la classification par — s, 187.
typhoïde : 712, 713.

U.

uniforme : 641, 649.
uniformisation : 161.
universalité : — de la musique, 758.
uréthral : tendances — es, 173.
urine : 613 ; v. aussi *énurésie.*
utilisation : — de la maladie, 32, 36, 38, 94 ; — de la peur, 36 ; — de la pitié, 36 ; — des organes non génitaux pour l'assouvissement sexuel, 41.

V.

vagin : 70, 615, 694 ; rapports pour le psychisme entre le — et le rectum, 689, 690, 691.
vague : 85.
valeur : — de la connaissance scientifique, 142, 144 ; — thérapeutique de la psychanalyse, 144 ; jugements de —, 381.
valse : 790.
vantardise : 204.
vécu : 373, 375.
vénérienne : contamination —, 68 ; maladie —, 77.
vengeance : 81, 87, 90, 92, 98, 99, 101, 102, 111.
vent : 770, 782 ; instruments à —, 769, 778.
vérité : 136, 143.
vestibule : 91.
vide : — de la pensée, 130.
vidée : 631.
vie : 140, 141.
ville : 86, 87.
vin : 678.
vindicatif : punition — ve, 170, 200.
virilité : fantasme de —, 180 ; complexe de —, 190 ; — narcissique de la femme, 613.
virginité : 77.
vital : instinct —, 150.
voix : — parlée, 767.
vol : 202, 203, 204, 736, 737.
volontarisme : 381.
volonté : 143, 154, 160, 197 ; définition de la —, 378 ; nature de la —, 386 ; blocage de la —, 627.
vomissement : — s hystériques, 19.

Z.

zône : v. érogène.

Table générale des Matières

Mémoires originaux (*partie médicale*)

S. Freud. — Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora).......... 1
R. Lœvenstein. — La technique psychanalytique 113

Mémoires originaux (*partie appliquée*)

E. Pichon. — Position du problème de l'adaptation réciproque entre la Société et les psychismes exceptionnels..................... 135

Comptes rendus

Société psychanalytique de Paris (17 janvier-8 mai 1928).......... 171
Troisième conférence des psychanalystes de langue française (Paris). 178
Commission linguistique pour l'unification du vocabulaire psychanalytique français .. 195
III^e Congrès médical (de langue allemande) pour la psychothérapie (Bade) .. 196
Bibliographie ... 201

Mémoires originaux (*partie médicale*)

S. Freud. — Le problème économique du masochisme........... 211
S. Ferenczi. — L'élasticité de la technique psychanalytique...... 224
R. Laforgue. — La pratique psychanalytique..................... 239
A. Hesnard. — Un cas d'obsession de l'inceste................... 304
R. Allendy. — Un cas d'eczéma.................................. 327

Comptes rendus

Société psychanalytique de Paris (30 juin-2 octobre 1928).......... 345
Bibliographie ... 349

Mémoires originaux (*partie médicale*)

S. Freud. — Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le petit Hans).. 411
Marie Bonaparte. — L'identification d'une fille à sa mère morte.. 541

COMPTES RENDUS

Société psychanalytique de Paris (6 novembre-4 décembre 1928).... 569
Société d'études des formes humaines.......................... 576

Bibliographie .. 578

MÉMOIRES ORIGINAUX (*partie médicale*)

S. Freud. — Sur les transformations des pulsions, particulièrement dans l'érotisme anal.. 609
Ch. Odier. — L'argent et les névrosés. I. Partie clinique : Argent et homosexualité.. 617
E. Pichon et G. Parcheminey. — Sur les traitements psychothérapiques courts d'inspiration freudienne chez les enfants.......... 711

MÉMOIRES ORIGINAUX (*partie appliquée*)

H. Zulliger. — La psychanalyse et les écoles nouvelles............ 721
P. Germain. — La musique et la psychanalyse...................... 751

TABLES

Table des auteurs... 793
Table analytique des matières................................. 802
Table générale des matières................................... 826

Le Gérant : V. CHAPELLE.

IMPRIMERIE SAINT-DENIS. — NIORT.

14-12-1928